





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.

1784.

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome fixième.

LES

LES

LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE

DEDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, &c.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie, avec Varron, (car il faut toujours citer quelqu'ancien, pour en impofer aux modernes :)

Eſt aliquid ſacri in antiquis neceſſitudinibus.

Ce n'eſt pas qu'on ne foit auſſi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenu depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaiſſance éternelle ; mais *antiqua neceſſitudo* eſt toujours la plus grande conſolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre ; permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amusemens de campagne ; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'autres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés par lui ou par ses amis, & a imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'ame du monde. Elle établit son trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal *de Villars*, dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sut si bien faire la guerre & la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât fon fiècle, pour qu'un nouveau fiècle lui rendît publiquement juftice. On lui reprochait jufqu'à fes prétendues richeffes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là ; mais ceux qui étaient fi baffement jaloux de fa fortune n'ofaient pas, dans le fond de leur cœur, envier fa gloire, & baiffaient les yeux devant lui.

Quand fon fucceffeur vengeait la France & l'Efpagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon ; qu'il fallait envoyer un autre général à fa place ? Et Mahon était déjà pris.

Vous fites des jaloux dans plus d'un genre ; mais ce n'eft ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adreffe ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il fait le grec auffi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Héfiode* qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtifans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier eft ennemi du potier, le maçon du maçon : le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace difait plus noblement :

. , ... *Diram qui coutudit hydram,*
Comperit invidiam fupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine :*

Si tôt que d'Apollon un génie infpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent ;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent ;
Et ſon trop de lumière, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie ;
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage, & cette étiquette ſubſiſtera long-temps. Vous ſavez que je commentai *Corneille*, il y a quelques années, par une déteſtable envie ; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos généroſités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé *d'Aubignac*, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre & une tragédie, appelait *Corneille Maſcarille*, & le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant jéſuites accuſèrent *Racine* de cabaler pour le janſéniſme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui ſi un homme réuſſit un peu, pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins & les convulſions : enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire ; enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, & que la choſe revienne

à quelqu'homme bien zélé, bien morne & bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme M. *Chicaneau* & Madame la comtesse de *Pimbêche :*

Qu'est-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* (*) avec ses semblables; mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui sauront rendre justice aux talens, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur? c'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours; c'est à vous de ramener la belle littérature & le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie français, & pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs afflictions? & quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.

assouvie, & où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le père de vos confrères! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie française.

Après avoir fait Oedipe & les Lois de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre; & après avoir été calomnié & persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presqu'octogénaire, (c'est-à-dire, beaucoup trop tard,) d'une carrière épineuse, dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-temps.

Je souhaite que la scène française, élevée, dans le grand siècle de *Louis XIV* au-dessus du théâtre d'Athènes & de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés, & qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, & pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes & ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour, par hasard, entende parler de ses talens.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une

longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appelé par les Anglais *show*, & par nous, *la rareté*, *la curioſité !*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, & raccommodement!

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables & des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, & remplis de maximes dignes de *Cartouche* & de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux & bien faits; mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre; mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie.*

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble & difficile.

Que le *faxhal* & les *comédiens de bois* ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* & *Iphigénie.*

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *in Cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'ose espérer que la nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art, comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés & des talens ; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance & la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes ; la multitude des journaux & des brochures, & des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après *Démosthènes*, *Sophocle* & *Euripide*. Ce fut le sort des Romains après *Cicéron*, *Virgile* & *Horace* : ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux, & qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, & qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; & dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la

mufique font des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des difcuffions fur tous ces arts; mais que le grand artifte eft rare !

L'écrivain le plus méprifable & le plus bas peut dire fon avis fur trois fiècles, fans en connaître aucun, & calomnier lâchement, pour de l'argent, fes contemporains qu'il connaît encore moins. On le fouffre, parce qu'on l'oublie : on laiffe tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes fur les quais de Paris, comme on laiffe les nouvelliftes décider dans un café du deftin des Etats ; mais fi dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monfeigneur, ces réflexions : je les foumets à votre jugement & à celui de l'Académie, dont j'efpère que vous ferez long-temps l'ornement & le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du refpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus fenfible à votre bienveillance qu'aux maladies dont fes derniers jours font tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MERIONE,	Archontes.
DICTIME,	

PHARES, Grand Sacrificateur.

AZEMON,	Guerriers de Cydonie.
DATAME,	

ASTERIE, Captive.

UN HERAUT.

Plusieurs Guerriers cydoniens.

Suite, &c.

La scène est à Gortine, ville de Crète.



Goûtons ſous ces Cyprès un moment de repos
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

Les Loix de Minos Act. 4. Sc. 1.

J. M. Moreau le jᵉ inv. *1785.* *Simonet Sculp.*

LES
LOIS DE MINOS,
TRAGEDIE.
ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente les portiques d'un temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Quoi! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné ſans partage;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang, je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours;
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands, depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.

Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a ses périls; je les connais sans doute;
Je les ai vus de près; je sais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
(2) En pleurant sur un fils par lui-même immolé.
Par le sang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment subjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconstant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône;
Une sombre tempête en tout temps l'environne.
Le sort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes;
Et chaque instant pour vous redouble nos alarmes:
Hélas! des meilleurs rois, c'est souvent le destin;
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs;
Que ce saint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait justifié cet usage exécrable,
C'est-là ce qui m'étonne; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu! ces guerriers sous les armes blanchis,
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis,
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.

Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encore barbare, (3) & de ſon ſang trempée ;
A des dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos lois, ſes dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible ; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, & ſurtout cette fille
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encore ; & peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés ; je les crois glorieux
De cultiver les arts, & d'inventer des dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts, & perdu la nature.

(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & fans trône, errans & vagabonds;
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles:
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes & moi, felon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et furtout qu'ils puiſſent ignorer
Les facrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces fauvages guerriers,
De ma famille entière infolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent:
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au temps:
Il en coûte à mon cœur; tu connais fa bleſſure;
Ils vont renouveler ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend!
On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal fervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux!

SCENE II.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME : *le pontife* PHARES *avance avec le facrificateur à fa droite : le roi eft à fa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS *au roi & aux archontes.*

Prenez place, Seigneurs, au temple de Gortine. (5)
Adorez & vengez la puiffance divine.
(ils montent fur une eftrade, & s'affeyent dans le même ordre. Pharès continue.)
Prêtres de Jupiter, organes de fes lois,
Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux facrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de fang, ce jour fi folemnel,
Où je dois préfenter aux marches de l'autel
L'holocaufte attendu que notre loi commande.
(6) De fept ans en fept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros ;
Ainfi dans fes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait fur les enfans d'Egée
La majefté des dieux, & la mort d'Androgée.
Nos fuffrages, Teucer, vous ont donné fon rang ;
Vous ne le tenez point des droits de votre fang.
Nous vous avons choifi quand par Idoménée
L'île de Jupiter fe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.

Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos lois, & proſcrits par nos dieux
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages,
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages :
Toujours en vain punis, ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.

(*à Teucer.*)

Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaiſe leurs mânes.
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, & vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père ?

Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices !
L'homicide en effet rend-il les dieux propices ?
Avons-nous plus d'Etats, de trésors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils ?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calchas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (7)
Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuse & florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage;
Méritons ses bontés, mais par notre courage;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ;
Et vous, Prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe & son premier sujet ;
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,

Quand il veut, il fait grâce. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe ?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
Portez celui des dieux dont je ſuis l'interprète :
Mais voici la victime.

(On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCENE III.

Les perſonnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A SON aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il eſt de barbarie !
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie !

PHARÈS.

Captive des Crétois, remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, & de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom,
Ma mère eſt au tombeau ; le vieillard Azémon,

Mon digne & tendre père a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paffer fon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eft notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eft un fantôme vain que ton impiété
Fait fervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blafphèmes,
Eft déjà préparé par mes ordres fuprêmes.

ASTERIE.

Je le fais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le fais inhumain ; mais j'efpère un vengeur.
Tous mes concitoyens font juftes & terribles ;
Tu les connais, tu fais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par une aigle portés,
Ne te fauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exifte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (8)
Il faura bien fur toi, monftre de cruauté,
Venger fon divin nom fi long-temps infulté.
Puiffe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber fur ta tête !
Puffe le temple horrible où mon fang va couler
Sur ma cendre, fur toi, fur les tiens s'écrouler !
Périffe ta mémoire ! & s'il faut qu'elle dure
Qu'elle foit en horreur à toute la nature !
Qu'on abhorre ton nom, qu'on détefte tes dieux ;
Voilà mes vœux, mon culte & mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice ?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice.

MERIONE, *archonte*, *à Teucer*.

On ne peut faire grâce, & votre autorité
Contre un uſage antique, & par-tout reſpecté,
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente !....

MERIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus, fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être ;
Mais en Créte elle eſt ſainte ; & vous n'êtes pas maître
De ſecouer un joug dont l'Etat eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MERIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice. (*a*)
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer ?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteſte en lui le maître tyrannique.

Il obtint dans la Crète un abſolu pouvoir ;
Je ſuis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir :
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(à Dictime.)
Viens, ſuis-moi.

PHARÈS *ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'eſtrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous oſez!...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens. UN HERAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les archontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HERAUT.

DE Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
Que l'étendard de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence, & le temps des rigueurs.
C'est par-là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grâce, ô Roi! si tu veux m'épargner.
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable :
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(on l'emmène.)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace;

Tels ſont mes ſentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander ;
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie:
Servez-la. Mais ſurtout ſi vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, DATAME, Gardes.
Les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

OU font ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faffe approcher; mais je les vois paraître.
Quel eft celui de vous dont Datame eft le nom?

DATAME.

C'eft moi.

DICTIME.

Quel eft celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiffons pas de propofer la paix.
Je l'aime; je la veux, fans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inftruifit à vaincre, & qui me fert de père,
S'eft chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres furpris.
Nous venons les tirer d'un infame efclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eft-il ici?

DATAME.

Son âge

A retardé sa courſe ; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers qui diviſent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues ;
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts :
Par le fardeau des ans ſa marche eſt ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut préſenter :
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur & vos bras, dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en ſouverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive ; je demande Aſtérie à ton roi,
A tes dieux. à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits ;
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.

Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....

(à Dictime.)

Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports ; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il ſait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ?... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux lois des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaste édifice
Est le temple, où des dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs ;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ? ce grand fourbe, & ce roi si cruel ?
Lui, dont nous détestons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de sang ? lui, dont la race impure,
(9) Par des amours affreux, étonna la nature ?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des lois pour nous tyranniser ?
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure ?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,
Que d'éternels tourmens sous les mains des furies ?
Parle : est-ce là ton sage, est-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée est injuste & trompeuse !
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse ;
Ses lois & ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus ; & les nôtres sont grands :
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,

Ami de l'équité, dont les lois falutaires
Aboliront bientôt tant de lois fanguinaires.
Prends confiance en lui, fois fûr de fes bienfaits :
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point ; promets....
Promets-nous que ton roi fera jufte & fincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aftérie à fon père....
De fes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à fouhaiter.
La nature pour nous fut affez bienfefante :
Aux creux de nos vallons fa main toute-puiffante
A prodigué fes biens pour prix de nos travaux.
Nous poffédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faftueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre font nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis, méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eft digne; oui peut-être aujourd'hui
En le connaiffant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il eft temps que nos haines finiffent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniffent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiffe de mon roi bleffer la dignité ;

(à fa fuite.)

Mais il l'estimera. Vous; allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.
(ils sortent.)
Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
Qu'ils soient nos alliés & non pas nos sujets;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

IL faut prendre un parti; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare. (*b*)
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés religion, patrie!
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit; & je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oferais propofer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent fubir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous fervir.
Il en eft un furtout, dont l'ame noble & fière
Connaît l'humanité dans fon audace altière :
Il a pris fur les fiens, égaux par la valeur,
Ce fecret afcendant que fe donne un grand cœur :
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à fa vertu, quoique dure & fauvage.
Si de pareils foldats pouvaient marcher fous vous,
On verrait tous ces grands fi puiffans, fi jaloux
De votre autorité qu'ils ofent méconnaître,
Porter le joug paifible, & chérir un bon maître.
Nous voulions affervir des peuples généreux ;
Fefons mieux, gagnons-les ; c'eft-là régner fur eux.

TEUCER.

Je le fais. Ce projet peut fans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner ?
Je veux fauver les jours d'une jeune barbare.
Du fang des citoyens ferai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je fuis bien malheureux !
N'ai-je donc des fujets que pour m'armer contr'eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuftre naufrage ?

Ah !

Ah ! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable !
Il domine au ſénat ! On ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point ſa victime ;
Va, dans ces mêmes lieux profanés ſi long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire.)
Mon nom reſpecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort.
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe, & domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe.

(les Gardes ſortent.)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, Gardes.

ASTERIE.

Que prétend-on de moi? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O Roi! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non : je veille sur vous, & le ciel me seconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour.
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTERIE.

Ah! Seigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux :
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri....
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTERIE.

Datame? lui, Seigneur! que vous me confondez!
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète?
Parmi mes aſſaſſins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète (c)
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous ſerait-il promis? eſt-ce un parent, un frère?
Parlez : ſon amitié m'en deviendra plus chère.

Plus on vous opprima, plus je veux vous fervir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouir ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La juftice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi
Seigneur; Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos fermens font communs, (*d*) & ce nœud vénérable
Eft plus facré pour nous & plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour affervir des cœurs qui ne fe donnent pas.
Le mien n'eft plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureufe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches foldats, qui dans les champs de Mars
N'oferaient fur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans fans défenfe,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
Ce font-là les lauriers dont ils fe font couverts.
Un prêtre veut mon fang, & j'étais dans fes fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils font brifés, n'en foyez point en doute;
C'eft pour lui qu'ils font faits. Et fi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où fa main veut fur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas fes dieux vous ont fauvée;
Il vous fuivra bientôt : Rentrez. Que cette tour,
De la captivité jufqu'ici le féjour,

Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce fera peu d'affurer votre vie ;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des fujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me fépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous & l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

SEIGNEUR, fans paffion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas ;
Et vous favez affez que dans nos grands débats,
Je ne me fuis montré le fauteur ni l'efclave
Des fanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui féduit fa faibleffe, & nourrit fa fureur.
Vous penfez arrêter d'une main courageufe
Un torrent débordé dans fa courfe orageufe :

Il vous entraînera ; je vous en averti.
Pharès a pour fa caufe un violent parti ;
Et d'autant plus puiffant contre le diadème
Qu'il croit fervir le ciel, & vous venger vous-même.
„ Quoi ! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
„ A fon père arrachée, expira fous le fer ;
„ Et du fang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé refpecte une barbare !...
„ Lui feul eft inhumain : feul, à la cruauté
„ Dans fon cœur infenfible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne :
„ L'encenfoir du pontife offenfe fa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature & le ciel,
„ Et contre tout l'empire il fe rend criminel... „
Il dit ; & vous jugez fi ces accens terribles
Retentiront long-temps fur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranfports,
Et dont fon bras puiffant gouverne les refforts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il fut vous féduire.
M'apportez-vous fon ordre, & penfez-vous m'inftruire ?

MERIONE.

Je vous donne un confeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas befoin.

MERIONE.

Il vous ferait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce foin.
Je fais prendre fans vous confeil de ma juftice.

MERIONE.

Elle peut fous vos pas creufer un précipice.

Tout noble dans notre île a le droit respecté (10)
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour à tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste ;
Soyez sûr qu'à l'Etat elle sera funeste.

MERIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen ;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige :
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissentions,
De véritables droits pour des prétentions .....

Confultez mieux l'efprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop confulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entr'elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en fon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos lois...

TEUCER.

Laiffez vos lois; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Propofez une loi plus humaine & plus fainte;
Mais ne l'impofez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut perfuader.
La prudence & le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me fuive.
Il eft temps que je règne, & non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément jufte, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, refpectez votre maître...
Et nous allons, Dictime, affembler nos amis,
S'il en refte à des rois infultés & trahis.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts de béliers égorgés & sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?

La nature à ce point ferait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impofteurs on dit qu'elle eft livrée,
Qu'elle n'eft plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préfent des dieux, l'inftinct de la vertu.
C'eft en nous qu'il réfide; il foutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déferts fauvages;
Mais nous fervons le ciel & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des affaffinats.
Puiffions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aftérie & partir avec elle! (e)

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié feule au glaive dérobés,
Efclave pour efclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'eft aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils defcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos afiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruyantes villes.
Ils font cruels & vains, polis & fans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! furtout de leurs mains reprenons Aftérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui fon plus bel ornement?
Son père eft attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a fatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un feul m'a répondu.

Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ;
Mais on m'a fait ſentir que grâces à leurs lois
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs ; Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang, & des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les Perſonnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

AH ! ſavez-vous le crime ?...

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu !
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie.....

DATAME.

Hé bien ?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée:
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, & qu'ils ont conſacré,
Son ſang offert aux dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(il tombe entre les bras d'un Cydonien.)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un bien cruel à nos cœurs,

Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, ſans doute... O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.... d'où part cette voix! quels dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

la même voix.

Datame!...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même!
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe? eſt-ce là ſa priſon?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre!

DATAME.

Des prisons! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans!

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines!
Ne pourrons-nous marcher ſur leurs vaſtes ruines!

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend? Aſtérie! ah grands Dieux!
C'eſt elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux ſacrifice;
Et voilà les ſoldats armés pour ſon ſupplice.
Elle en eſt entourée.

(*on voit dans l'enfoncement Aſtérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'eſt à ſes pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir ſacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU penſez-vous aller, & qu'eſt-ce que vous faites?
Quel tranſport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur courſe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cet eſclave ils ſuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent ſurtout de ces autels horribles
Dreſſés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils ſortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juſtes ſujets d'un éternel courroux.

Ils nous déteſteront; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts....
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les alarmes !
Ah! nos mœurs & nos lois, & nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des lois la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame...

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il paiera de ſa tête une telle inſolence.
Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté ;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne connais pas ?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je feſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager !
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne ;
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret ; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,

Ces

Ces parvis tous ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grâce, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreſſe :
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon pays.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère ;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère,
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ? *(f)*
Ils ont voulu périr : c'en eſt fait ; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins !

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

Que ſont-ils devenus ?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie ;
Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment ;
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras :
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée.
L'arrêt eſt-il porté ?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort :
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat :
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, & ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'eſt mon premier devoir:
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir:
Mon autorité faible eſt ici déſarmée:
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas peſans,
Se ſouteuant à peine & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain pourra ſe contenter.

TEUCER.

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes !
Ce vieillard a choiſi des momens bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HERAUT.

Il inſiſte ; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds ſe jeter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon ame ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,
Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la ſageſſe infinie

Réſerve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe, (12)
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce. (g)

Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés ;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !
Rien ne peut captiver votre main bienfeſante ;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

Quoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux folitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient raffurer l'étranger en alarmes,
Ne laiffent voir au loin que des foldats en armes.
Un filence profond règne fur ces remparts.
Je laiffe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour fanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eft point préfenté.
On n'offre aucun afile à ma caducité.
Il n'en eft pas ainfi dans notre Cydonie;
Mais l'hofpitalité loin des cours eft bannie.
O mes concitoyens fimples & généreux,
Dont le cœur eft fenfible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penfer quand vous faurez l'outrage
Dont la fierté Crétoife a pu flétrir mon âge !
Ah ! fi le roi favait ce qui m'amène ici,
Qu'il fe repentirait de me traiter ainfi !
Une route pénible & la trifte vieilleffe
De mes fens fatigués accable la faibleffe. (*il s'affied.*)
Goûtons fous ces cyprès un moment de repos :
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON *sur le devant*, TEUCER *dans le fond*, *précédé du héraut.*

AZEMON *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté : parle, rassure-toi.

AZEMON.

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Hé bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon destructeur à ta perte obstiné
Te force à déserter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZEMON *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre; & grâces à mon zèle,
Un heureux avenir se déploira pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que désormais
Il n'est plus de rançon, plus d'espoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainsi donc de son sort
Tu seras le témoin, tes yeux verront sa mort !

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
Du dessein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a causé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas,
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémissant les restes de ta vie.
La mienne est plus cruelle; & tout roi que je suis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère.
Tu ressens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à souffrir;
On voit mourir les siens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Astérie est perdue :
Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie,
Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.
Elle vivra, crois-mois, j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ses assassins.

TEUCER.

Ah ! père infortuné, quelle erreur te transporte !

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,

Sois fûr que ces tréfors à tes yeux préfentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du fouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Ceffe de t'abufer, remporte tes préfens.
Puiffent les dieux plus doux confoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai foin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, Gardes.

DICTIME.

AH! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur, du facrifice on fait tous les apprêts :
Ce fpectacle eft horrible, & la mort eft trop près.
Le feul afpect des rois, ailleurs fi favorable,
Porte par-tout la vie, & fait grâce au coupable ;
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le fort.
Mais vous favez quel fang d'abord on facrifie,
Quel zèle a préparé cet holocaufte impie.
Comme on eft aveuglé! mes raifons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi fufpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête augufte & folemnelle.
L'autel de Jupiter eft orné de feftons;
On y porte à l'envi fon encens & fes dons.

Vous entendrez bientôt la fatale trompette :
A ce lugubre fon qui trois fois fe répète,
Sous le fer confacré la victime à genoux.....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne fouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, furtout, qu'on ait foin de fes malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eft père; & je plains ce facré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus..... & cependant j'efpère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZEMON *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc préfenter
D'Aftérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes fanglantes
Vont chercher l'avenir dans fon fein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a défefpéré:
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais foin de fes jours innocens,
Je rendais Aftérie à fes triftes parens.
Je fens quelle eft ta perte & ta douleur amère....
C'en eft fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à fon père?

Va, tu la lui rendras.

(Deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or. Azemon continue.)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis & tu pleures....
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt temps que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille.... apprends qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin,

(il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.)

Ce Pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats, à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Juſtes Dieux !

TEUCER, *embraſſant Azémon.*

Ah, mon libérateur !

Mon père ! mon ami ! mon ſeul conſolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée :
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille !... Allons, ſuis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel ! & déjà le grand-prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi....

(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (*) ah ! qu'eſt-ce que je vois !
Ma fille !

PHARES.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZEMON.

Aſtérie !

PHARES *à Teucer.*

Oſes-tu délivrer ma captive !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de ſacrificateurs. *Aſterie* eſt à genoux aux pieds de l'autel : elle ſe retourne vers *Phares* en etendant la main, & en le regardant avec horreur ; & *Phares*, le glaive à la main, eſt prêt à frapper.

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel !...
Dieux béniſſez les mains qui briſent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(il renverſe l'autel & tout l'appareil du ſacrifice.)

PHARES.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilége tyran, ſera bientôt punie.

ASTERIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguſte protecteur,
Eſt-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame!
Ah ! ſi vous les ſauvez, ſauvez ceux de Datame;
Etendez juſqu'à lui vos ſecours bienfeſans.
Je ne ſuis qu'une eſclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous eſclave ! ô mon ſang ! ſang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui ? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un deſtin nouveau dans mes embraſſemens;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon Roi !

TEUCER.

Dis mon père.... il n'eſt point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas ! eſt-il bien vrai, généreux Azemon?

AZEMON.

J'en attefte les dieux.

TEUCER.

Tout eft connu.

ASTERIE.

Mon père!

TEUCER *à fes gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment profpère.....
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O Ciel! ô deftins inouïs!
Oui, fi je fuis à vous, Datame eft votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès:
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eft, il paraît leur appui.
Eft-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye?
Quelle fureur aveugle à mes yeux fe déploie?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poifons de fon ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accufer de fraude, d'impofture.
Datame en fa puiffance, & de fes fers chargé,
A reçu fon arrêt, & doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de fes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni fes dieux n'auront plus de victimes;

Va, l'on ne verra plus de pareils attentats. (*h*)

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de fon fupplice,
Des dieux dans fon trépas bénirait la juftice.

TEUCER.

Quand il faura quel fang fa main voulut verfer,
Le barbare, crois-moi, n'ofera m'offenfer.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :
Je ferai refpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiffe à vous complaire :
Il attefte les lois, mais il prétend les faire

TEUCER.

Il y va de fa vie ; & j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'hôtel immolé l'inhumain,
Si le refpect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le fanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je fais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en fera puni ;
Dût fous l'autel fanglant tomber mon trône en cendre.
(*à Aftérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur!... fauvez Datame,... approuvez notre amour:
Mon fort eft en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER *au héraut.*

Prends foin de ce vieillard qui lui fervit de père
Sur les fauvages bords d'une terre étrangère ;
Veille fur elle.

AZEMON.

O Roi! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis....
(*Teucer ſort avec Dictime & ſes gardes.*)
O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore; (13)
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protége une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous & moi comme on brave la mort:
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au héraut.*

ALLEZ; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faibleſſe ils ont pris ma clémence,
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtillera plus les flots de ſon poiſon :
(*i*) Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

(*le héraut ſort.*)

(*à Mérione.*)

Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous :
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.

Il

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher fous votre fouverain.

MERIONE.

S'il faut fervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréfors & mon fang;
Mais fi vous abufez de ce fuprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réfolu
D'ufurper malgré nous un empire abfolu,
De courber fous le joug de la grandeur fuprême
Les miniftres des dieux, & les grands, & moi-même;
Des vils Cydoniens vous ofez vous fervir
Pour opprimer la Crète & pour nous affervir:
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
(*k*) Sachez que tout l'Etat l'emporte fur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat eft dans moi.... Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'efpère
Vous punir tous enfemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez fous eux; je n'en fuis point jaloux:
Je les méprife affez pour les joindre avec vous.

(*Mérione fort.*)

(à Azemon.)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,
Toi, fans qui j'euffe été dans ma trifte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je fuis père, attends fous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes fanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(il fort.)

AZEMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, juftes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le fuivre!
Que ce héros triomphe ou je ceffe de vivre!
Datame & tous les fiens, dans ces lieux raffemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aftérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verfer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, Gardes.

ASTERIE.

CIEL! où porter mes pas, & quel fera mon fort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne fang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais confervés:
Tremble.

ASTERIE.

Qui? moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & sans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZEMON, *se mettant au devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue:
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais sans honneur.
La mort avec Datame est du moins généreuse;
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets & les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en est besoin, raffermissez mon ame.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame. (*l*)

SCENE III.

Les Perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds ſa joie & ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi ! mon fils ?

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde,
Où cachés aux rayons du grand aſtre du monde,

On nous avait chargés du poids honteux des fers
Pour être avec toi-même en facrifice offerts,
Ainfi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniffes,
Dont le fang, difent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'inftant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moiffonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit & laiffe un champ libre au héros que je fers.
La foudre eft moins rapide en traverfant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à fes pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent foudain;
Je les vois fous mes coups roulans dans la pouffière.
Tout couvert de leur fang je vole au fanctuaire,
A cette enceinte horrible & fi chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteftables lois
Avaient profcrit ta tête en holocaufte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verfer ton fang fous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau facrilége était Pharès lui-même;
Il confervait encor l'autorité fuprême
Qu'un délire facré lui donna fi long-temps
Sur les ferfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et pouffant jufqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie,
Barbare, je t'immole à ma chère Aftérie.

De ma juſte vengeance & d'amour tranſporté,
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTERIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle. (*m*)

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon eftime & tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obftacle au fuccès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au fortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible fervice,
Mais comme un bien facré fondé fur la juftice,
Un bien qui m'appartient puifque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la feule Aftérie.

ASTERIE.

Hé bien, eft-il en Crète une ame affez hardie
Pour t'ofer difputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui femblent prétendre à cet honneur infigne,
Déclarent qu'un foldat ne peut en être digne....
S'ils ofaient devant moi....

AZEMON.

Refpectable foldat,
Aftérie eft ta femme, ou Teucer eft ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majefté des rois ferait déshonorée.

Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuſes lois, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ferait l'ingratitude?...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, & n'eut pas plus d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être,
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts :
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCENE IV & dernière.

Les Perſonnages précédens, TEUCER, MERIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TON père te le donne,
Il eſt à toi. Nos lois ſe taiſent devant lui.

ASTERIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie:
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme:

(*on voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame,
Reconnaiſſez ma fille, & ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes dieux, ſous de plus ſaintes lois.

(*à Aſtérie.*)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon prince un ſuprême pouvoir.... (14)

(*à Mérione.*)

Vis, mais pour me ſervir, ſuperbe Mérione:
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères:
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères:
Aimez les lois, les arts; ils vous rendront heureux....
Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire!...
Nobles, ſoyez ſoumis & gardez vos honneurs....
Prêtres & Grands, & Peuple, adouciſſez vos mœurs;
Servez Dieu déſormais dans un plus digne temple;
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu ſur la terre, ô grand Homme! ô grand Roi!
Règne, règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Aſtérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES

SUR

LES LOIS DE MINOS.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur ; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle*, quand *Oedipe* en colère contre *Creon* crie *Thebes ; Créon* dit : *Thèbes, il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute *qu'il serait bien fâché d'être roi ; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'*Euripide*, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'*Idoménée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poëtes & les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux mânes d'*Achille* ; & *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux mânes de *Patrocle*. C'est à peu près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des sauvages superstitieux & sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules & des guerriers très-grossiers vivans de rapine ; mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & sublimes, qui subjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un

fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus*. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était ſurnommé *mangeur de chair crue*.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs etaient feroces.

C'eſt d'abord nn grand roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille dont ce prêtre apportait la rançon ; c'eſt *Achille* qui traite ce roi de lâche & de chien. *Diomède* bleſſe *Venus* & *Mars* qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient ſoupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs aſſemblés que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies*. Si les dieux ſont perfides, que doivent être les hommes !

Et que dirons-nous de la générofité d'*Achille* envers *Hector* ? *Achille* invulnerable, à qui les dieux ont fait une armure défenſive tres-inutile ; *Achille* ſecondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin, le verbe ; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sageſſe, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce heros par le plus infame menſonge, & par le plus abominable preſtige. *Achille* enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens : *Achille* lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux, & te manger tout cru*. Cela pourrait juſtifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là ; il perce les talons d'*Hector*, y paſſe une lanière, & le traine ainſi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales ; il avait la fiévre chaude, & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe, qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le feront-ils ?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le ameux temple de *Jupiter.*

(7) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire, la fable, a dit depuis long-temps que ce grand législateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, & tant loué par le divin *Platon*, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon & sage législateur immolait tous les ans sept jeunes athéniens ; du moins *Virgile* le dit :

In foribus lethum Androgæi tùm pendere pænas
Cecropidæ jussi, miserùm septena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scholiastes sur le nombre des victimes, & sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de *Minotaure*, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage *Minos.*

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniathon*, cité par *Eusebe*, (*a*) prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce *Sanchoniathon* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïse*, & huit cents ans après *Thaut*, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure.*

Voici les paroles de *Sanchoniathon*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Eusebe.*

,, Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs de l'Etat achetaient le salut du peuple, en immolant aux dieux vengeurs les plus chers ,, de leurs enfans. *Iloüs* (ou *Chronos* selon les Grecs, ou *Saturne* que les ,, Phéniciens appellent *Israël*, & qui fut depuis placé dans le ciel) sacrifia ,, ainsi son propre fils dans un grand danger où se trouvait la république. ,, Ce fils s'appelait *Jéüd* ; il l'avait eu d'une fille nommée *Annobret*, & ce ,, nom de *Jéüd* signifie en phénicien *premier né.* ,,

Telle est la première offrande à l'Etre eternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes ; & cette première offrande est un parricide.

(*a*) *Préparation évangélique*, Liv. I.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y ſont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déſerté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-ſouvent de jeunes veuves riches & belles ſe précipiter par dévotion ſur le bûcher de leurs maris, en repouſſant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'eſt ce que la femme de l'amiral *Rouſſel* vit, il n'y a pas long-temps, ſur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit ſuadère malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur néceſſaire.

Cette horrible coutume dura juſqu'au règne de *Ptolomée Lagus;* elle eſt probablement auſſi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une ſcience vaine, mais c'eſt en gemiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine, & qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

Lycaon & *Tantale*, ſervant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères ſuperſtitieux, qui commirent un parricide par piété. Il eſt beau que les mythologiſtes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les uſages de ſes voiſins, non-ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babylone, mais il immola ſes enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de diſputer contr'elle; il faut la croire.

Outre le ſacrifice de *Jephté*, qui eſt aſſez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloc*, dans la vallée de Tophet. *Moloc* ſignifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelſa in Tophet, quæ eſt in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios ſuos & filias ſuas igne.* (*b*) „ Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui eſt dans la vallée „ des enfans d'Hennon, pour y mettre en cendre leurs fils & leurs filles „ par le feu. „

Si les Juifs jetaient ſouvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent auſſi qu'ils les feſaient mourir quelquefois dans

(*b*) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.

l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre, au bord des ruisseaux. (c) „ Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres. „

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonaï*, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'*Eleazar*, du temps de *Moïse* : on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (d) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, & cinq rois de cette horde, avec un prophète ; & *Moïse* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves & tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui : plus, six cents soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges ; le tout étant le reste des dépouilles, & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, & que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, & tout se fit avec la plus grande solemnité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espece, comme il est dit dans l'histoire de *Josué*.

Le massacre du roi *Agag* fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse & la foi du roi *Saül* qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

(c) *Isaïe*, chap. LVII.

(d) *Nombres*, chap. XXXI.

Vous verrez dans l'*Essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations* les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, fesaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La detestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages qu'au rapport de *Procope*, un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis*, & roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *Bardes* tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appelons *Gaulois ;* c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'etait le bon temps quand des Druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de Druidesses, des sorcières sacrées, dont la dévotion consistait à égorger solemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques-uns subsistent encore, & que le professeur *Schœpflin* a dessinés dans son *Alsatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde, ce sont-là nos antiquités. Les *Phidias*, les *Praxitèles*, les *Scopas*, les *Mirons* en ont laissé de différentes.

Jule-César ayant conquis tous ces pays sauvages voulut les civiliser : il défendit aux druides ces actes de dévotion, sous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites ; ils immolèrent en secret des enfans, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; que *César* n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la seule véritable, & qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les egorger dans des grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion, processions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé ; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traitons & que nous appelons nos pères & nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine ; car assurément ce n'etait pas un crime contre la societe de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne ;

mais

mais on péchait contre Dieu qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces juifs entre un autel & une chaire de vérité, dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira, dans les siècles à venir, celui qui a émoussé le couteau sacré & le sacrilége de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solemnel par un électeur palatin, & par un électeur de Brandebourg : quatre-vingt princes ou seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'empereur *Sigismond* brillait au milieu d'eux, *comme le soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siegeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortége. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instrumens qui se fesaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & sept cents dix-huit courtisannes magnifiquement parées, entremêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cents,) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérôme* en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules ; & les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que lorsque le picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'espagnol *Michel Servet*, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu.

Que *Polieucte* & *Néarque*, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur ; qu'ils brisent les autels, les statues dont les debris écrasent les femmes & les enfans, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; & quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine : mais quand il

ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions mal-sonnantes, c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre St Barthélemi, (dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772,) s'il y avait eu plus d'ordre & de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'*Anne Dubourg*, prêtre & conseiller au parlement, également respecté dans ces deux ministères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront long-temps les esprits attentifs & les cœurs sensibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu devouer à une mort affreuse, & à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne meritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocite ont des enfans, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en execration au genre humain?

(8) . . . . . *n'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'*Iphigénie* fut en effet sacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de *Diane* & de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille qu'il ne l'est qu'une deesse, nommee *Diane*, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient *Minos* fils de dieu, comme les Thébains disaient *Bacchus* & *Hercule* fils de dieu, comme les Argiens le disaient de *Castor* & de *Pollux*, les Romains de *Romulus*; comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-kan*, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de legislateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si *Jupiter*, le maître des dieux & le père de *Minos*, était né véritablement en Crète, & si ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que *Jupiter* soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, & que ce *Jov* venait de *Jeova* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie & un de Crète. (*a*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

(*a*) *De naturâ Deorum*. Lib. III.

Il eſt à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut reſervé au ſouverain des dieux en Aſie, en Grèce, à Rome ; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne preſque jamais. La theologie dont parle *Ciceron* ne fut pas établie par les philoſophes. Celui qui a dit :

Primus in orbe deos fecit timor, ardica cælo
Fulmina cùm caderent,

n'a pas en tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raiſonnent & qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que Dieu, l'auteur de la nature, envoie la roſce comme le tonnerre & la grèle ; qu'il a fait des lois ſuivant leſquelles le temps eſt ſerein dans un canton tandis qu'il eſt orageux dans un autre, & que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres eternels & immuables de la providence univerſelle eſt une vertu, mais l'idee qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les dieux n'eſt qu'une puſillanimite ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-ſeulement *Platon* & *Ariſtote* atteſtent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers, autoriſa l'amour des garçons, mais les aventures de ſes deux filles ne ſuppoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les ſcholiaſtes qui, pour ſauver l'honneur de *Paſiphaé*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme crétois nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la baſtille de Crête, ſous la garde de *Dédale* ?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Paſiphaë* s'ajuſta ſi bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont oſé dire que la reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, & ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingenieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpèce d'hommes brute & depravee, ces horreurs ont été trop communes, temoin le fameux *novimus & qui te* de *Virgile* ; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorſqu'*Hérodote* était en Egypte ; témoin les lois juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête ; temoin la notoriéte publique de ce qui ſe paſſe encore en Calabre ; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre lutherien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Eſtonie à ne plus tant frequenter les geniſſes, les âneſſes, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & ſurtout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejeter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la nature. *St Jérôme* rapporte des hiſtoires de centaures & de ſatyres, dans ſon livre des *Pères du déſert*. *St Auguſtin*, dans ſon trente-troiſième ſermon à ſes frères du déſert, a vu des hommes ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de *Minos*, de *Paſiphaé*, de *Théſée*, d'*Ariane*, de *Dedale* & d'*Icare*. On appelait autrefois *eſprits forts* ceux qui avaient quelque doute ſur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* compoſa une tragédie de Paſiphaë; elle eſt du moins comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, & qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux; mais quand on a lu Polyphême, on peut croire que Paſiphaë fut miſe ſur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre île a le droit reſpecté, &c.*

C'eſt le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou ſix mille ſages, ſuppoſé qu'un pareil nombre de ſages puiſſe exiſter? Le feu roi de Pologne, *Staniſlas Lekzinski*, dans ſon loiſir en Lorraine, écrivit ſouvent contre ce *liberum veto*, & contre cette anarchie dont il prévit les ſuites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans ſon livre intitulé *la voix du citoyen*, imprimé en 1749. „ Notre „ tour viendra ſans doute, où nous ſerons la proie de quelque fameux „ conquérant; peut-être même les puiſſances voiſines s'accorderont-elles à „ partager nos Etats: „ (page 19.) la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne eſt le châtiment de l'anarchie affreuſe dans laquelle un roi ſage, humain, éclairé, pacifique, a été aſſaſſiné dans ſa capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reſte un royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour floriſſant, ſi on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & ſi la liberté peut y ſubſiſter avec la royauté.

(12) *N'eſt qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le ſanctuaire était

réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* & de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine & de fange, il etait bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flavien Josephe* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce *Josephe* était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinens il étala ; avec quel mepris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par *Appion*, & comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais :

The priests eat rost-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, & tout ce qui peut inspirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, & jusqu'à leurs propres enfans ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées *temples* en Egypte & à Babylone, & du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St Pierre de Rome, pas même à St Paul de Londres, pas même à Ste Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, & les sermons de *Tillotson* & de *Massillon* à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolerable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes ? nous sommes d'hier, & l'Amerique est de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique; & que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine ! toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes,) étant engloutie dans l'Ocean, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux detruisirent tout, vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, & qui se renouvellent; & pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siècles de barbarie ! quelle province n'a pas ses sauvages !

Tout philosophe peut dire :

In qua scribebam barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible l'implore.*

Plusieurs peuples furent long-temps sans temples & sans autels, & surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert : *portatis tabernaculum Moloc vestri*, *(a)* *& imaginem idolorum vestrorum sidus dei vestri*, *quæ fecistis vobis*.

Il est dit, dans l'histoire des *Juges*; qu'un *Jonathan*, fils de *Gersam* fils aîné de *Moïse*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan *(b)* avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, (s'il est permis de se servir de ce mot,) tandis que les grandes nations s'étaient

(a) *Amos*, chap. V, v. 26.
(b) *Juges*, chap. XVIII.

fignalées, depuis plufieurs fiècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon*. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs ftatues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainfi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, fans ponvoir trouver de raifons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon* au fecond livre des lois : ,, Si on veut ,, y faire attention, on trouvera en Egypte des ouvrages de peinture & de ,, fculpture, faits depuis dix mille ans, qui ne font pas moins beaux que ,, ceux d'aujourd'hui, & qui furent exécutés précifement fuivant les mêmes ,, régles. Quand je dis dix mille ans, ce n'eft pas une façon de parler, c'eft ,, dans la vérité la plus exacte. ,,

Ce paffage de *Platon*, qui ne furprit perfonne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On fait que l'Egypte a des monumens de fculptute & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat fi fec & fi égal, ce qui a fubfifté quarante fiecles en peut fubfifter cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes fimples retirés de la foule, ennemis des richeffes & du tumulte, des efpèces de thérapeutes, d'effèniens, de caraïtes, de brachmanes ; (fi on peut comparer le faint au profane) les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau luftrale, l'encens, les cierges, les proceffions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les fanctifièrent qu'avec le temps. *Nous fommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien*. *Athenagore*, *Origène*, *Tatien*, *Théophile* déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raifon avec le plus d'énergie eft *Minutius Felix*, écrivain du troifième fiècle de notre ère vulgaire.

Putatis autem nos occultare quod colimus, fi delubra & aras non habemus? Quod enim fimulacrum Deo fingam, cùm fi rectè exiftimes fit Dei homo ipfe fimulacrum? Templum quod extruam, cùm totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non poffit; & cùm homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majeftatis includam? Nonne meliùs in noftra dedicandus eft mente, in noftro imò confecrandus eft pectore.

,, Penfez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, pour n'avoir ni ,, autel ni temple ? Quelle image pourrions-nous faire de DIEU, puifqu'aux ,, yeux de la raifon l'homme eft l'image de DIEU même ? Quel temple lui ,, éléverai-je lorfque le monde qu'il a conftruit ne peut le contenir ? Com- ,, ment enfermerai-je la majefté de DIEU dans une maifon, quand, moi qui ,, ne fuis qu'un homme, je m'y trouverais trop ferré ? Ne vaut-il pas mieux ,, lui dédier un temple dans notre efprit, & le confacrer dans le fond de ,, notre cœur ? ,,

Cela prouve que non-feulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point ; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*, ce héros guerrier & philofophe qui les protégea dix-huit années entières, mais féduit enfin & devenu perfécuteur. Il eft probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant, du fénat & des empereurs, la permiffion d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des fynagogues à Rome ; mais il eft encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diffidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les perfécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plufieurs fociétés chrétiennes n'ont point de temples ; tels font les primitifs nommés *Quakres*, les anabaptiftes, les dunkards, les piétiftes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Penfilvanie n'y ont point érigé de ces temples fuperbes qui ont fait dire à *Juvénal* :

Dicite pontifices in fančto quid facit aurum ?

& qui ont fait dire à *Boileau*, avec plus de hardieffe & de févérité :

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne fut plus qu'abufer d'un ample revenu ;
Et pour toute vertu fit, au dos d'un carroffe,
A côté d'une mitre armorier fa croffe.

Mais *Boileau*, en parlant ainfi, ne penfait qu'à quelques prélats de fon temps, ambitieux ou avares, ou perfécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modeftes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Egypte, la Chaldée, la Perfe, les Indes aient cultivé les arts depuis les milliers de fiècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres facrés, fur lefquels il ne nous eft pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un fuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par fuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune *Guftave troifième*, fi digne de ce grand nom de *Guftave*, vient d'abjurer & de profcrire folemnellement en rétabliffant la concorde, &

en fesant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, & temperée par elles ; cette autorité juste & moderée, qui ne peut sacrifier la liberte & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'interêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre humain.

Fin des Notes.

VARIANTES

DES LOIS DE MINOS.

MERIONE.

(*a*) TOUT pouvoir a fon terme & cède au préjugé.

TEUCER.

Il le faut abolir, quand il eft trop barbare.

MERIONE.

Mais la loi de Minos contre vous fe déclare.

(*b*) TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Ainfi le fanatifme & la fédition
Animeront toujours ma trifte nation;
Ce confeil de guerriers contre moi fe déclare.
On affecte, &c.

(*c*) Savez-vous que Datame, envoyé par un père
Pour venir propofer une paix falutaire,
Eft encore en ces lieux aux meurtres deftinés?

ASTERIE.

Quel trouble a pénétré dans mes fens étonnés!
Datame!... Il eft connu du grand roi de la Crète!
Datame eft parmi vous...

TEUCER.

Dans votre ame inquiète, &c.

(*d*) . . . .
Parlez, fon amitié m'en deviendra plus chère.

ASTERIE.

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis;
Mais Datame a ma foi; ce guerrier m'eft promis:
Nos fermens font communs, &c.

(*e*) Délivrer Aftérie, & partir avec elle.
Son père & fon amant viennent la demander.
Sans elle point de paix; rien ne peut s'accorder.

Sans elle, en ce féjour, on ne m'eût vu defcendre
Que pour l'enfanglanter & le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la fcène.

(f) TEUCER.

Exige un bras d'airain toujours levé fur eux.
Je fauvais Aftérie, & je voulais encore
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.
Il n'y faut plus penfer, nos amis incertains
Sont loin de feconder nos généreux deffeins.
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,
Pour les jours d'un foldat & ceux d'une étrangère.

(g) L'auteur a fupprimé les quatre vers fuivans.

Les dieux me font témoins que fi j'avais voulu
Exercer fur la Crète un pouvoir abfolu,
Ç'eût été pour fauver ma trifte république
D'une loi déteftable & d'un joug tyrannique.
Que je vous porte envie, &c.

(h) DATAME.

Ah! prévenez ce crime épouvantable.

TEUCER.

Je fais que le faux zèle eft toujours implacable;
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

(i) . . . .
Je fuis roi, je fuis père, & veux agir en maître.

(k) Sachez qu'un peuple entier l'emporte fur un homme.

(l) ASTERIE.

Ne puis-je pas mourir?
La mort avec Datame eft du moins glorieufe.
La gloire adoucira ma deftinée affreufe.
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de fes remparts,
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.
Pour de plus chers objets je ferai davantage.

Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups
Levés fur mon amant, fur mon père & fur vous?
Ceffez de me contraindre & d'avilir mon ame:
J'ai honte de pleurer fans fecourir Datame.

(m) Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon
Pouvait avec plaifir s'honorer de fon nom.
Le flambeau de l'hymen porté par la victoire
Eût de nos deux maifons éternifé la gloire.
Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,
Refpectés & chéris de nos concitoyens.
Tu le fais, Azémon : ta bonté paternelle
Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

DATAME.

(n) Après avoir détruit de funeftes erreurs,
Ta préfence, grand prince, a fubjugué nos cœurs.
Je ne méritais pas le trône où tu m'appelles;
Mais j'adore Aftérie : il me rend digne d'elle.
Demi-Dieu fur la terre! ô grand homme! ô grand roi!
Règne, règne à jamais fur mon peuple & fur moi.
Aux fermens que je fais également fidelle,
Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,
Puiffé-je, en l'imitant, juftifier fon choix!
Mais toujours fon fujet, fuivre toujours fes lois.

Fin des Variantes.

DOM PEDRE,

TRAGEDIE.

Non repréfentée.



EPITRE

DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c.

Par l'éditeur de la tragédie de Dom Pèdre.

MONSIEUR,

VOUS êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Dom Pèdre parle dans son discours. (*a*) Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, & en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût & à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé Monsieur le marquis *de Condorcet;* & tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens

(1) Voyez le discours historique & critique qui suit.

temps où les plus grands philofophes de la Grèce enfeignaient les principes de l'éloquence & de l'art dramatique.

Permettez, Monfieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la préfenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'eft parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité affez éloigné des lieux communs & de l'emphafe que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant fous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout fecours, n'était foutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il fait très-bien qu'elle n'eft qu'une efquiffe; mais les portraits reffemblent : c'eft pourquoi il ne la préfente qu'aux hommes inftruits. Il me difait d'ailleurs que le fuccès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable & févère d'un juge & d'un écrivain tel que vous. Il fait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princeffe, encore moins ces infipides barbaries en ftyle vifigoth, qui déchirent l'oreille fans jamais parler à la raifon & au fentiment, deux chofes qu'il ne faut jamais féparer.

Il défefpérait de parvenir à être auffi correct que l'académie l'exige, & auffi intéreffant que les loges

le

le désirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une pièce d'intrigue & de caractère, & la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monsieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poësie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

& nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes & les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure, l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne sera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assidument notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui, ayant fait une description si vraie & si éloquente

du corps humain, connaît l'homme moral auſſi-bien qu'il obſerve l'homme phyſique. (*)

Je veux pour juge le philoſophe profond qui a percé juſque dans l'origine de nos idées, ſans rien perdre de ſa ſenſibilité. (**)

Je veux pour juge l'auteur du ſiége de Calais, qui a communiqué ſon enthouſiaſme à la nation, & qui, ayant lui-même compoſé une tragédie de Dom Pèdre, doit regarder mon ami comme le ſien, & non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille :* car la véritable gloire eſt dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raiſonnera de l'art avec autant de lumière *(b)* qu'un habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes ſeuls rendaient une exacte juſtice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

> ...... C'eſt aux eſprits bien faits
> A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
> C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (*d*)

(*) M. *de Buffon.*

(**) M. l'abbé de *Condillac.*

(*b*) Eſſai ſur les gens de lettres.

(*c*) Acte V des Horaces.

(*d*) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes & par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonne de n'entendre que très-difficilement le

Je présente la tragédie de Dom Pèdre à l'académicien qui a fait parler si dignement *Bélisaire* dans son admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie; & que tous les princes doivent lire pour leur instruction & pour notre bonheur. Je la soumets à la saine critique de ceux qui, dans des discours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, & qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poësie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des saisons, si supérieur à *Thomson* & à son sujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, & qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris mêmes de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène Dom Pèdre & Guesclin préfèrerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, & le plus célèbre chevalier *Bayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, & d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de Mélanie, & l'éloge de Fénelon, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

(*) M. *de Guibert.*

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce savant & profond historien sait mieux que personne que si on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Transtamare* qu'on dut nommer *cruel.*

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos dignes confrères, (e) qui ont confondu de lâches & sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage & délicate, & qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, & par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés, dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France après le grand siècle de *Louis XIV*, & à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des *Médicis.*

Je vous dis à peu près ce que disait *Horace.*

Plotius & Varius, Mæcenas Virgiliusque,
Valgius & probet hæc Octavius, optimus atque
Fuscus, & hæc utinam viscorum laudet uterque, &c.

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met *Virgile*

(*e*) MM. *Suard* & l'abbé *Arnaud*. *NB*. Il nous est tombé entre les mains depuis peu une réponse de M. l'abbé *Arnaud* à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

à côté de *Mécène*. Ce même sentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa dernière élégie *de ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés; & qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie! Comme il se console par le suffrage des *Cotta*, des *Messala*, des *Tuscus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* & de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! Comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, & l'horreur pour un regratier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, & peut-être du monde entier, l'*Arioste*, (*f*) nomme dans son quarante-sixième chant tous les gens de lettres de son temps, pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; & l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que l'*Arioste*, dit dans sa belle épître à son ami l'inimitable *Racine*:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire?
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,

(*f*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-insipides en prose. C'est le maître du *Tasse* & de *la Fontaine*.

Qu'Enghien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marſillac & Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliuſque*, dans *Horace*, que le *plus puiſſant des rois* dans *Boileau ;* parce qu'il eſt plus beau, ce me ſemble, & plus honnête, de mettre *Virgile* & le premier miniſtre de l'empire ſur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le ſuffrage de *Louis XIV* & du grand *Condé* à celui des *Coras* & des *Perrins;* ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monſieur, vous voyez que depuis *Horace* juſqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux eſprits bien faits.

Puiſque *Boileau* déſirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé ſon miniſtère mieux que lui, qui eſt beaucoup plus inſtruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, & dont l'amitié vous a été ſi précieuſe depuis long-temps, ainſi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître? (*) Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les ſuffrages de ceux qui ont rendu des ſervices eſſentiels à la patrie, ſoit par une paix néceſſaire, ſoit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant & non moins utile dans les ambaſſades, ou dans des parties eſſentielles du miniſtère?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux

(*) M. *Turgot*.

la Rochefoucaulds de ſon ſiècle, nous blâmerait-on de ſouhaiter le ſuffrage des perſonnes qui ſont aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fuſſions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loiſirs !

Y a-t-il un ſeul homme de lettres en France qui ne ſe ſentît très-encouragé par le ſuffrage de deux de vos confrères, dont l'un a ſemblé rappeler le ſiècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnaſſe avant de ſiéger dans le Vatican, (*) & l'autre, dans un rang non moins illuſtre, eſt toujours favoriſé des muſes & des grâces, lorſqu'il parle dans vos aſſemblées, & qu'il y lit ſes ouvrages? (**) c'eſt en ce ſens qu'*Horace* a dit:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je dis dans le même ſens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique : mon ami doit être trop heureux ſi vous ne déſapprouvez pas Dom Pèdre ; c'eſt à vous de juger les rois & les connétables : j'en dis autant au magiſtrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puiſſe-t-il être chargé un jour du ſoin de cette félicité publique ! (***)

J'ajouterai encore que le divin *Arioſte* ne ſe borne pas à nommer les hommes de ſon temps qui feſaient honneur à l'Italie, & pour leſquels il écrivait ; il nomme l'illuſtre *Julie de Gonzague*, & la veuve immortelle du marquis de *Peſcara*, & des princeſſes de la maiſon d'*Eſt* & de *Malateſta*, & des *Borgia*, des

(*) M. le cardinal *de Bernis*.
(**) M. le duc *de Bernis*.
(***) M. *de Malherbe*.

Sforzes, des *Trivulces*, & furtout des dames célèbres feulement par leur efprit, leur goût & leurs talens. On en pourrait faire autant en France, fi on avait un *Ariofte*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le fuffrage doit décider avec vous du fort d'un ouvrage, fi je ne craignais d'expofer leur mérite & leur modeftie aux farcafmes de quelques pédans groffiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits maîtres qui penfent ridiculifer toute vertu par une plaifanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de fi juftes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges fi mon ami eft condamné. J'ai demandé pour lui une décifion, & non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eft pas fi jeune; mais je ne leur montrerai pas fon extrait-baptiftère. Ils voudront deviner fon nom; car c'eft un très-grand plaifir de fatirifer les gens en perfonne; mais fon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaife.

Le vôtre, Monfieur, nous eft auffi cher que vous l'avez rendu illuftre; & après votre amitié, vos ouvrages font la plus grande confolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

Sur la tragédie de Dom Pèdre.

IL eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les *Ariſtotes* & les *Platons* ſuccèdent aux *Sophocles* & aux *Euripides.* Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe ; & ſi vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. *du Belloy* qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du ſiége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Dom Pèdre avait eſquiſſé quelque choſe d'un plan de ce ſujet. M. *du Belloy* qui le ſut eut la condeſcendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Dom Pèdre n'y penſa plus, & il n'y a travaillé ſur un plan nouveau que ſur la

fin de 1774, lorſque M. *du Belloy* a paru perſiſter à ne point publier ſon ouvrage.

Après ce petit éclairciſſement, dont le ſeul but eſt de montrer les égards que de véritables gens de lettres ſe doivent, nous donnons ce diſcours hiſtorique & critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Dom Pèdre.

Henri de Tranſtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Caſtille *Alfonſe*, onzième du nom, fit à ſon frère & à ſon roi Dom *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en ſe feſant déclarer roi légitime de Caſtille par ſa faction. *Gueſclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entrepriſe.

Cet illuſtre *Gueſclin* était alors préciſément ce qu'on appelait en Italie & en Eſpagne un *Condottiero*. Il raſſembla une troupe de bandits & de brigands, avec leſquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Dom *Pèdre* & par le grand *Prince noir*, ſouverain de Guienne, dont le nom eſt immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi *Jean* à Poitiers, & qui prit du *Gueſclin* à Navarette. *Henri de Tranſtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards ſubſiſta toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, & qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* & avec le bâtard de Caſtille. Le roi Dom *Pèdre* fut ſolemnellement déclaré *Bulgare & incrédule;* ce ſont les termes de la ſentence; & ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avait des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, & chez les excommunians; & ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, & tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang & ſans rang, & qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe ſeſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Eſpagne & en Norwège; & les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés ſaints, & ſouvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans ſon diſcours à l'académie, a dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités.* J'aime à répéter des paroles ſi vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Tranſtamare revint en Eſpagne une bulle dans une main, & l'épée dans l'autre. Il y ranima ſon parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plus ſecourir Dom *Pèdre*.

Gueſclin fut envoyé une ſeconde fois en Eſpagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triſte état où le *Prince noir* était réduit. *Gueſclin* prit Dom *Pèdre* priſonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède &

Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Tranſtamare*, entrant dans la tente de *Gueſclin*, où l'on gardait le roi ſon frère déſarmé, s'écria : *Où eſt ce juif, fils de P.... qui ſe diſait roi de Caſtille;* & il l'aſſaſſina à coups de poignard.

L'aſſaſſin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il oſait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Caſtille; & ſa maiſon a régné toujours en Eſpagne, ſoit dans la ligne maſculine, ſoit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela ſi les hiſtoriens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire en Eſpagne & en France n'ont pas été des *Tacites*; & M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Eſpagne, a eu bien raiſon de dire, dans ſes doutes ſur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuſe ſes ennemis, tous les hiſtoriens s'empreſſent de lui ſervir de témoins.* Telle eſt la faibleſſe de trop de gens de lettres; non qu'ils ſoient plus lâches & plus bas que les courtiſans d'un prince criminel & heureux, mais leurs lâchetés ſont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'aviſait autrefois de lire un manuſcrit de *Frédegaire*, ou du moine de *St Gall*, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur! mais il s'en tenait là ; perſonne ne relevait l'ignorance & l'abſurdité du moine : il était cité dans les ſiècles ſuivans ; il devenait une autorité, & Dom *Ruinart* rapportait ſon témoignage dans ſes actes ſincères. C'eſt ainſi que toutes les légendes du moyen âge ſont remplies des plus ridicules fables; & l'hiſtoire ancienne aſſurément n'en eſt pas exempte.

Ceux qui mentent ainſi au genre humain ſont encore animés ſouvent par la ſottiſe de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'hiſtorien anglais qui ait manqué l'occaſion de faire la ſatire des Français, & quelquefois avec un peu de groſſièreté. *Véli* & *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mezeray* n'épargna jamais les Eſpagnols, un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où ſa nation exiſtait ſeule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ſes pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe eſt partagée entre tant de dominations qui ſe balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter ſon pays court riſque de déplaire aux autres, ſi par haſard il en eſt lu, & doit peu s'attendre à la reconnaiſſance du ſien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reſte plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui ſe ſont élevées ſi ſouvent entre toutes les cours de l'Europe, il eſt bien difficile de découvrir de quel côté eſt le droit ; & quand on l'a reconnu, il eſt dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un ſiècle, détruire les préjugés ſous leſquels l'hiſtoire eſt défigurée, a ſervi plus d'une fois à ſubſtituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout eſt devenu problématique, depuis la loi ſalique juſqu'au ſyſtème de *Laſs;* & à force de creuſer, nous ne ſavons plus où nous en ſommes.

Nous ne connaiſſons pas ſeulement l'époque de la création des ſept électeurs en Allemagne, du

parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages & de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, & ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Dom *Pèdre*, roi légitime de Caſtille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Tranſtamare*, aſſaſſin de Dom *Pèdre* & uſurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita ſon fils en faveur d'un étranger, ennemi & oppreſſeur de ſa nation, & qui plongea tout l'Etat dans la ſubverſion la plus horrible dont on ait conſervé la mémoire ? Tous ces ſurnoms, ou plutôt tous ces ſobriquets, que les hiſtoriens répètent ſans y attacher de ſens, ne viennent-ils pas de la même cauſe qui fait qu'un marguillier qui ne ſait pas lire répète les noms d'*Albert le grand*, de *Grégoire thaumaturge*, *de Julien l'Apoſtat*, ſans ſavoir ce que ces noms ſignifient ? Telle ville fut appelée la *ſainte* ou la *ſuperbe*, dans laquelle il n'y eut ni ſainteté ni grandeur ; tel vaiſſeau fut nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en ſortant du port.

L'hiſtoire n'ayant donc été trop ſouvent que le

récit des fables & des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'hiſtoire, que fait-on ? l'auteur choiſit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans ſa pièce pourra regarder *Scévola* comme le reſpectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit ſa main de s'être mépriſé en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne ſe repréſenter *Scévola* que comme un vil eſpion, un aſſaſſin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthazar Gerard*, un *Jacques Clément*. Des critiques penſeront qu'il n'y a point eu de *Scévola*, & que c'eſt une fable, ainſi que toutes les hiſtoires des premiers temps de tout peuple ſont des fables, & ces critiques pourront bien avoir raiſon. Tel eſpagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux & très-imprudent, mauvais politique, & manquant à ſa parole. Un profeſſeur du collége royal le mettra dans le ciel pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les ſoudoyait dans l'Empire ; & ſi les ex-jéſuites ſont encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel* : *qu'il aurait fait auſſi brûler le dauphin, ſi ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie eſpagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'eſt jamais appelé que le *juſticier*, titre que lui donna toujours *Philippe II*. J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias & de Salomon. Il y repréſentait *Salomon* comme le plus barbare & le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous

bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un fonge lui donna la fageffe ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à fon réveil.

Il y a des déclamations de collége fous le nom d'hiftoires ou de drames, ou fous d'autres noms, dans lefquelles la nation qu'on célèbre eft toujours la première du monde ; fes foldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils fe foient enfuis ; la ville capitale, qui n'avait guère que des maifons de bois, la première ville du monde ; le fauteuil à clous dorés, fur lequel un roi goth ou alain s'affeyait, le premier trône du monde ; & l'auteur qui fe croit le premier dans fa fphère ferait alors peut-être le plus fot homme du monde, s'il ne fe trouvait des gens encore plus fots, qui font pour vingt fous la critique raifonnée de la pièce nouvelle ; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève auffi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenfeurs ou oppreffeurs des femmes & des églifes, fuperftitieux & débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princeffes qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me femble) quand on s'amufe à les mettre fur la fcène, c'eft de dire avec *Horace :*

Seditione dolis, fcelere, atque libidine, & ira,
Iliacos intra muros peccatur & extra.

FRAGMENT

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DOM PEDRE.

. . . .

. . . .

LES raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, & qui dissertent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils sont, & *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une insigne fausseté, car jamais ni *Bajazet* ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine*; & jamais *César* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue ; il n'a jamais dû lui dire que son *glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre*, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'assassiner *Auguste* pour plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois *Auguste*, *Cinna* & sa maîtresse. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de son nom. *Maxime qui tanti mensuram nominis imples.* Le devoir de *Félix* dans Polieucte n'était

(*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de Dom Pèdre, dans les éditions précédentes.

pas d'être un lâche barbare qui fesait couper le cou à son gendre,

Pour acquérir par-là de plus puissans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup & trop écrit depuis *Aristote* sur la tragédie. Les deux grandes règles sont que les personnages intéressent, & que les vers soient bons; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de *Pierre Corneille : Ma pièce est finie; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, si nous en croyons *Plutarque* dans sa question, *si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres?* *Ménandre* pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé, il n'y eut que le seul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté & une élégance presque continue; & le charme de cette élégance a été si puissant que les gens de lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, & la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakespeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, & qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes & de solécismes qui révoltent, & de froids raisonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à

peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reſte. La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple, dans les deux Bérénices de *Racine* & de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces eſt également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va juſqu'au ridicule. Mais par quelle raiſon eſt-il impoſſible de lire la Bérénice de *Corneille*? par quelle raiſon eſt-elle au-deſſous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? & d'où vient que celle de *Racine* ſe fait lire avec tant de plaiſir, à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... c'eſt que les vers ſont bons : ce mot comprend tout, ſentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, nobleſſe, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, ſurtout idées claires, images touchantes, images terribles, & toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui reſtera rien; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide & au diſcours de *Priam* à *Achille* dans Homère, ils feront inſipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raiſon : la poëſie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polieucte & quatre vers d'Héraclius, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits; & ſi on ne peut lire ni Théodore ni Pertharite, ni Dom Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulchérie, ni la Toiſon d'or, ni Suréna, &c. &c. &c., c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer de les excuſer contre ſa conſcience. Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plates que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, roi de Caſtille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée françaiſe.

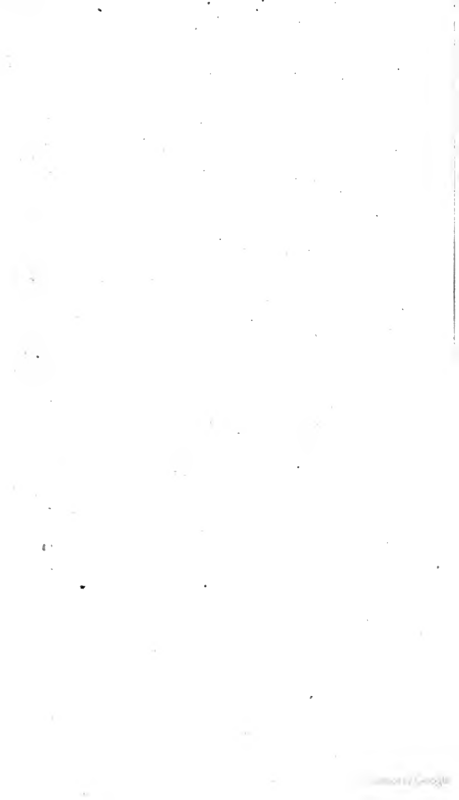
LEONORE DE LA CERDA, princeſſe du ſang.

ELVIRE, confidente de *Léonore.*

ALMEDE,
MENDOSE,
ALVARE,
MONCADE, } Officiers eſpagnols.

Suite.

La ſcène eſt dans le palais de Tolède.





. . . . Exécrable journée !
Tu n'est pas à ton comble ?

Dom Pedre act. 5. Sc. 2.

J. M. Moreau le J.ne inv. 1786 *Triere Sculp.*

DOM PEDRE,

ROI DE CASTILLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher & prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guefclin ?

ALMEDE.

Il vient vous feconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deftin.
Pour foutenir ma caufe & me venger d'un frère,
Le fecours des Français m'eft encor néceffaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle & de fon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranftamare ?

ALMEDE.

Charles était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait fufpendu.

Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le seul sage,)
A tous ses courtisans dérobant ses secrets,
A pesé mes raisons avec ses intérêts.
Enfin il vous protége; & sur le bord du Tage
Ce valeureux Guesclin, ce héros de notre âge,
Suivi de son armée, arrive sur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à son roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous soutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice;
En divisant l'Espagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper dom Pèdre autant que vous servir;
Pour son intérêt seul il entreprend la guerre.
Dom Pèdre eut pour appui la superbe Angleterre;
Le fameux prince noir était son protecteur;
Mais ce guerrier terrible & de Guesclin vainqueur,
Au milieu de sa gloire achevant sa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.
Son génie accablait & la France & Guesclin;
Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin,
Ce français, dont le bras aujourd'hui vous seconde,
Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.
Charle a choisi ce temps, L'Anglais tombe épuisé;
L'Empire a trente rois, & languit divisé;
L'Espagnol est en proie à la guerre civile;
Charle est le seul puissant; & d'un esprit tranquille
Ebranlant à son gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loifir fa politique habile,
Qu'il foit prudent, heureux; mais qu'il me foit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence & les vaftes pays
Que vous laiffait un père, & qu'on vous a ravis ;
Il vous promet furtout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui font tranfmis par les rois fes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eft le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le fais, voulut que l'hymenée
Fît revivre par moi les rois dont elle eft née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait fon choix;
Et l'Efpagne à genoux reconnaiffait mes droits.
Dans un afile faint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée;
Elle fuyait dom Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec fa mère.
Voudrait-il feulement l'arracher à fon frère?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux féducteur,
De ce cœur fimple & vrai corrompre la candeur?
Craindrait-il en fecret les droits que Léonore
Au trône Caftillan peut conferver encore?
Prétend-il l'époufer, ou d'un nouvel amour
Etaler le fcandale à fon indigne cour?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure & Padille?
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains foupirs,
Infulter aux humains du fein de fes plaifirs?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois; & les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.
Son eſprit mâle & ferme, & même un peu ſauvage,
Des faibleſſes d'amour entend peu le langage.
Honoré par ſon roi du nom d'ambaſſadeur,
Il ſoutiendra vos droits avant que ſa valeur
Se ſerve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raiſons, les canons & l'épée.
Mais juſque-là dom Pèdre eſt le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître! ah! bientôt tu nous connaîtras mieux.
Il veut l'être en effet; mais un pouvoir ſuprême
S'élève & s'affermit au-deſſus du roi même.
Dans ſon propre palais les états convoqués
Se ſont en ma faveur hautement expliqués;
Le Sénat Caſtillan me promet ſon ſuffrage.
A dom Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi;
Mais tu ſais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par ſoi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuſte a faite à la nature.
Tout eſt au plus heureux, & c'eſt la loi du fort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A ſoumis l'Angleterre; & malgré tous leurs crimes,
Ses heureux deſcendans ſont des rois légitimes;
J'oſe attendre en Eſpagne un auſſi grand deſtin.

ALMEDE.

Gueſclin vous le promet; & je me flatte enfin

Que dom Pèdre à vos pieds peut tomber de son trône,
Si le Français l'attaque, & l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce sa chute; on a su soulever
Les esprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique est une arme puissante;
J'en aiguise les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans son roi qu'un tyran criminel;
Il n'est plus désigné que du nom de cruel:
Ne me demande point si c'est avec justice;
Il faut qu'on le déteste, afin qu'on le punisse.
La haine est sans scrupule: un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, & non la vérité.
On avilit ses mœurs, on noircit sa conduite,
On le rend odieux à l'Europe séduite,
On le poursuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de souverains étend son vaste empire.
Je l'y fais condamner; & je puis te prédire
Que tu verras l'Espagne en sa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il sera porté:
Mais un soin plus pressant m'agite & me dévore.
A ses sacrés autels il ravit Léonore;
De cette cour profane il faut bien la sauver.
Arrachons-la des mains qui m'en osent priver.
Sans doute il s'est flatté du grand art de séduire,
De sa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut sur tant de cœurs aisés à conquérir;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princesse ici m'interdirait l'entrée.

Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au Sénat ; je cours t'y retrouver :
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore & le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

PRINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était ſa conduite, & ſon nouveau devoir ;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois ſauver d'une guerre inteſtine
Et vous, & tout l'Etat penchant vers ſa ruine.
Le roi vient ſur mes pas ; j'ignore ſes projets ;
Il donne en frémiſſant quelques ordres ſecrets :
Il vous nomme, il s'emporte ; & vous devez connaître
Quel ſort on ſe prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ſes yeux
D'un ſuperbe ennemi l'aſpect injurieux.
C'eſt ma ſeule prière.

TRANSTAMARE.

Ah ! qu'oſez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penſer, ce que le ciel m'inſpire.

TRANSTAMARE.

Quoi ! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me deſtina la foi,

Vous dont Rome & la France ont conclu l'hymenée,
Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter ?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

LEONORE.

Le devoir, la raison, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante & m'afflige.
Seigneur, d'assez de sang nos champs sont inondés,
Et vous devez sentir ce que vous hasardez.

TRANSTAMARE.

Je sais bien que dom Pèdre est injuste, intraitable,
Qu'il peut m'assassiner.

LEONORE.

Il en est incapable.
A l'insulter ainsi, c'est trop vous appliquer.
Puisse enfin la nature à tous deux s'expliquer !
Elle parle par moi, Seigneur, je vons conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez, votre frère offensé,
Violent comme vous, profondément blessé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable ;
Laissez-moi l'appaiser.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés ;
Et vous me répondez que vous me protégez !
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers sentimens & votre caractère !

LEONORE.

Mes justes sentimens ne sont point démentis ;
Je chérirai le sang dont nous sommes sortis,

Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois si vous daignez m'en croire,
Dans son propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, & qui peut se venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aspect l'offense?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il use de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en dom Pèdre ! épargnez-vous ce soin :
De la mienne bientôt il peut avoir besoin;
Je n'en dirai pas plus; mais quoi que j'exécute,
Léonore est un bien qu'un tyran me dispute :
Je n'ai rien entrepris que pour vous posséder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(il sort.)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Où me suis-je engagée !

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promise à Transtamare, à son frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un secret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour,
Quelle cruelle fête, & quel temps pour l'amour !

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais consacrer ma pénible carrière
Au vénérable asile où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, & changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de dom Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang :
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré :
Notre cour le soupçonne, & paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux ;
Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les états
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeuneſſe.
Peut-être que mon cœur avec trop de faibleſſe
Admira ſa valeur & ſes grands ſentimens.
Je ſais quel fut l'excès de ſes égaremens,
J'en frémis; mais ſon ame eſt noble & généreuſe.
Elvire, elle eſt ſenſible autant qu'impétueuſe:
Et s'il m'aime en effet, j'oſe encore eſpérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguſte La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inſpira ce projet en me donnant un maître.
Ah! ſi le roi voulait, ſi je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des eſprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émouſſer le fer en leurs ſanglantes mains!
Voilà ma paſſion, mon eſpoir & ma gloire.

ELVIRE.

Puiſſiez-vous remporter cette illuſtre victoire!
Mais elle eſt bien douteuſe; & je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, & je l'abhorre.
Quel ſéjour orageux! mais il ſe peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtreſſes peut-être ont corrompu ſon ame;
Le fonds en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame:
Oſez donc parler.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SIRE, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embraffe vos genoux.
(il la retient.)
Ma mère eft votre fang, & fa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma deftinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement fe cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excufable audace.
Puis-je la demander ?

DOM PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi fur mon cœur.
Votre couronnement d'un feul jour fe diffère;
Il me faut ménager un Sénat téméraire,
Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Caftille, une paix néceffaire :
Seigneur, vous le favez, la princeffe ma mère
M'a remife en vos mains dans un efpoir fi beau.
Les ans & les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à fa voix expirante;
Comme elle en ces momens la patrie eft mourante

La difcorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut fe calmer encor, Seigneur, fi vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible paffage
Parmi des flots de fang, au milieu du carnage;
Et puiffent vos fujets, béniffant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi!

DOM PEDRE.

Plus que vous ne penfez, votre difcours me touche.
La raifon, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas! vous êtes jeune; & vous ne favez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puiffe arriver, je le fuis, je veux l'être.
Ils fubiront mes lois; mais daignez m'en donner;
Vous pouvez tout fur moi, que faut-il?

LEONORE.

Pardonner.

DOM PEDRE.

A qui?

LEONORE.

Puis-je le dire?

DOM PEDRE.

Hé bien?

LEONORE.

A Tranftamare.

DOM PEDRE.

Quoi! vous me prononcez le nom de ce barbare!
Du criminel objet de mon jufte courroux!

LEONORE.

Peut-être il eft puni puifque je fuis à vous.

Alfonfe

Alfonfe votre père à fa main m'a promife,
Il lui donna Valence, & vous l'avez conquife.
Je lui portais pour dot d'affez vaftes Etats:
Il les efpère encore, & n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jaloufe,
Votre Sénat, les grands, accufent votre époufe
D'avoir immolé tout à fon ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahifon.
De ces foupçons affreux la trifte ignominie
Empoifonnerait trop ma malheureufe vie.

DOM PEDRE.

Ecoutez, je vous aime: & ce facré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'eft ici de perfide & de traître
Que ce prince rebelle, & qui s'obftine à l'être.
Trompé par une femme, & par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonfe mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle fans feinte, & ma bouche eft fincère.)
Alfonfe, en égalant fon bâtard à fon fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on fefait fon partage;
La moitié de mon trône était fon héritage.
Que dis-je! on vous donnait!... plus jufte poffeffeur,
J'ai repris tous mes biens des mains du raviffeur.
Le traître avec Guefclin vaincu dans Navarette,
Par une fauffe paix réparant fa défaite,
Attire à fon parti nos peuples aveuglés.
Il impofe au Sénat, aux Etats affemblés;
Faible dans les combats, puiffant dans les intrigues,
Artifan ténébreux de fraudes & de brigues,

Il domine en fecret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe & de ce téméraire:
Ceffez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DOM PEDRE.

Mon frère! Tranftamare!... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du fang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Eft un coup plus cruel à mon efprit bleffé
Que tous fes attentats qui m'ont trop offenfé

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le facrifie,
Quand vous donnant mon cœur, & hafardant ma vie,
Mon fort à vos deftins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendreffe pour vous, & ma pitié pour lui
A vos yeux irrités font-elles une offenfe?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les Etats, le Sénat, unis contre vos droits
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'eft-il donc défendu de craindre un tel orage?

DOM PEDRE.

Non, mais raffurez-vous, du moins fur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop, & dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, eft funefte à tous deux.

DOM PEDRE.

Rien n'eft funefte aux rois que leur propre faibleffe.

LEONORE.

Ainfi votre refus rebute ma tendreffe !
A peine l'hymenée eft prêt de nous unir.
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous fervir.

DOM PEDRE.

Allez plaindre Dom Pèdre, & flatter Tranftamare.

LEONORE.

Ah ! vous ne craignez point que mon efprit s'égare
Jufqu'à le comparer à Dom Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Efpagne & pour moi :
Je vois qu'il faut fufpendre une plainte indifcrète ;
Qu'une femme eft efclave, & qu'elle n'eft point faite
Pour fe jeter, Seigneur, entre le peuple & vous.
J'ai cru que la prière appaiferait le courroux ;
Qu'on pouvait oppofer à vos armes fanglantes
De la compaffion les armes innocentes....
Mais je dois refpecter de fi grands intérêts....
J'avais trop préfumé.... Je fors, & je me tais.

(*elle fort.*)

SCENE V.

DOM PEDRE *feul.*

QU'UNE telle démarche & m'étonne & m'offenfe !
Tranftamare avec elle eft-il d'intelligence ?
M'aurait-elle trompé fous le voile impofteur
Qui fafcinait mes yeux par fa fauffe candeur?
Croit-elle, en abufant du pouvoir de fes charmes,
Vaincre par fa faibleffe, & m'arracher mes armes ?
Eft-ce amour ? eft-ce crainte ? eft-ce une trahifon ?
Quels nouveaux attentats confondent ma raifon !

Règné-je, juste Ciel ! & respiré-je encore ?
Tout m'abandonnerait !... & jusqu'à Léonore !....
Non .... je ne le crois point. ... mais mon cœur est percé.
Monarque malheureux, amant trop offensé,
Oppose à tant d'assauts un cœur inébranlable;
Mais surtout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

JE n'avais pas connu jufqu'à ce trifte jour
Le danger d'être fimple, & d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il eft des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
Ne fervent qu'à produire un indigne foupçon.
Dans ces temps malheureux tout fe tourne en poifon.
Au fond de mes déferts pourquoi m'a-t-on cherchée?
Au féjour de la paix pourquoi fuis-je arrachée?
Ah! fi l'on connaiffait le néant des grandeurs,
Leurs triftes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détefterait le brillant efclavage!

ELVIRE.

Ne penfez qu'à Dom Pèdre, au nœud qui vous engage;
Songez que dans ces temps de trouble & de terreur
De lui feul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur! ah, quel mot ta bouche me prononce!
Le bonheur! à nos yeux l'illufion l'annonce,
L'illufion l'emporte & s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, eft d'aimer mon époux;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un Sénat qui l'opprime,

De Tranſtamare enfin, dont la témérité
Oſe me reprocher une infidélité;
Comme ſi de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconſtance il eût ceſſé de l'être,
Et ſi déjà formée aux vices de la cour,
Je trahiſſais ma foi par un nouvel amour!
C'eſt-là ſurtout, c'eſt-là l'inſupportable injure
Dont j'ai le plus ſenti la profonde bleſſure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

OUI, je vous pourſuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, & pleins de nos aïeux.
Ces lieux où des Etats l'autorité ſacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ſes ordres abſolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'eſt dans le Sénat même aſſis pour le détruire,
C'eſt au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'eſt là qu'eſt votre honneur & votre ſureté,
C'eſt là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée & ſurpriſe,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître ſoumiſe,
Mais écoutant encore un reſte de pitié
Que cet excès d'audace a mal juſtifié,
Je voulais vous ſervir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeler de la paix quelque ombre paſſagère.

De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces triftes momens, tout ce que je puis dire,
C'eft que mon fang, mon Dieu, ce jour que je refpire,
Ce palais où je fuis, tout m'impofe la loi
De chérir ma patrie, & d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'eft point votre roi; vous êtes mon époufe;
Vous n'échapperez point à ma fureur jaloufe ;
Oui vous m'appartenez : la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les fermens folemnels,
N'ajoutent qu'un vain fafte aux promeffes facrées,
Par un père & par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous fommes liés,
N'ont point été par vous encor défavoués :
Rome les confacra ; rien ne peut les diffoudre.
N'attirez point fur vous les éclats de fa foudre.
Quoi ! l'air empoifonné que nous refpirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré jufqu'à vous ?
Pourriez-vous préférer à ce nœud refpectable
La vanité trompeufe & l'orgueil méprifable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le fang qui vous fit naître
Jufqu'à leur difputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
Et qui, fi l'on en croit de fidelles difcours,
Jaloux fans être tendre, a dans fa frénéfie
De fa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi ! vous cherchez fans ceffe à le calomnier ?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaiſſez à le juſtifier !
Tremblez de partager le poids inſupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me ſuivre, il faut dans les bras du Sénat....

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous oſiez jamais....

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *ſur le devant avec ſa ſuite*, DOM PEDRE *dans le fond avec la ſienne*, MENDOSE.

DOM PEDRE *à Mendoſe, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui juſqu'en ma maiſon vient braver ma colère;
Ce protégé de Charle. Il vient à ſes vainqueurs
Apporter des Français les inſolentes mœurs....
Aux yeux de la princeſſe il oſe ici paraître !
Sans frein, ſans retenue, il marche, il parle en maître....
Comte, un tel entretien ne vous eſt point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez dans les jours de pompe ſolemnelle
Vous préſenter de loin proſterné devant elle.
Entrez dans le Sénat, prenez place aux Etats;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez trâmer vos cabales ſecrètes;
Mais reſpectez ces lieux, & ſongez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;
Il s'explique en tous lieux ; il peut être écouté ;
Il peut offrir sans crainte un pur & noble hommage
Rome, le roi de France, & des grands le suffrage,
Ont quelque poids encore, & pourront balancer
Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
Léonore est à moi, sa main fut mon partage.

DOM PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penser davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez ?

DOM PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

DOM PEDRE.

Mais quelquefois aussi, malgré Rome & la France,
En Castille on punit la désobéissance.

TRANSTAMARE.

Le Sénat & mon bras m'affranchissent assez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DOM PEDRE.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps sont bien changés. Vos maîtres & les miens,
Les Etats, le Sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,

Ce monſtre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguſte,
Premier ſujet des lois, & forcé d'être juſte.

DOM PEDRE.

Hé bien, crains ma juſtice, & tremble en tes deſſeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eſt une au ciel, c'eſt pour vous que je crains:
Gardez-vous de laſſer ſa longue patience.

DOM PEDRE, *tirant à moitié ſon épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'inſolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant auſſi la main à l'épée.*

Sire, oſeriez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE *ſe jetant entr'eux, tandis que Mendoſe & Almède les ſéparent.*

Arrêtez, inhumains! Ceſſez, barbares frères....
Cieux toujours offenſés! deſtins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à ſouiller leurs mains du ſang dont ils ſont nés!
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DOM PEDRE.

Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en eſt trop.

LEONORE.

Quoi! c'eſt vous qui m'accuſez encore!

DOM PEDRE.

Et vous me trahiriez, vous, dis-je, Léonore!

LEONORE.

Et vous me reprochez dans ce défordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux!
Vous me connaiffez mal : apprenez l'un & l'autre
Quels font mes fentimens, & mon fort, & le vôtre.
Tranftamare, fachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous feriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe fur moi la juftice éternelle
Si jufqu'à mon trépas je ne vous fuis fidelle.
Mais la guerre civile eft horrible à mes yeux;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Miférable fujet de difcorde & de haine,
Toujours dans la terreur, & toujours incertaine,
Si le feul de vous deux qui doit régner fur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, Seigneur, au folitaire afile
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel féjour,
Dans cet antre fanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis; je retourne à la tombe facrée
Où j'étais morte au monde, & du monde ignorée.
Qu'une autre fe complaife à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour & toutes fes fureurs,
A mêler fans effroi fes langueurs tyranniques
Aux tumultes fanglans des difcordes publiques;
Qu'elle fe faffe un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attifés par fes mains;
Qu'elle y mette à fon gré fa gloire & fon mérite:
Cette gloire exécrable eft tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la détefte eft encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui feule il eft né;

Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, & de ces grands naufrages,
M'enfevelir, vous plaindre, & fervir à genoux
Un maître plus puiffant & plus clément que vous.
(elle fort.)

SCENE IV.

DOM PEDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, & fans peine !
J'ai foupçonné fon cœur, j'ai mérité fa haine.
(à fa fuite.)
Léonore ! .... courez, qu'on vole fur fes pas;
Mes amis, fuivez-la, qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens fur elle & fur fa mère....
Toi, qui t'ofe parer du faint nom de mon frère,
Va, rends grâce à ce fang par toi déshonoré,
Rends grâce à mes fermens : j'ai promis, j'ai juré
De refpecter ici la liberté publique.
Tu m'ofais reprocher un pouvoir tyrannique !
Tu vis, c'en eft affez pour me juftifier;
Tu vis, & je fuis roi !... Garde-toi d'oublier
Qu'il me refte en Efpagne encor quelque puiffance.
Cabale avec les tiens dans Rome & dans la France,
Intrigue en ton Sénat, foulève les Etats,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en fortant avec fa fuite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence augufte
Du frère le plus tendre, & du roi le plus jufte.

SCENE V.

DOM PEDRE, MENDOSE.

DOM PEDRE.

TREMBLEZ, tyrans des rois; le châtiment vous fuit.
Que dis-je ! malheureux ! à quoi fuis-je réduit !
J'ai laiffé de fes pleurs Léonore abreuvée,
Ainfi que mes fujets contre moi foulevée.
Quoi ! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs !
C'était donc mon deftin d'éloigner tous les cœurs !
J'ai d'une tendre époufe affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne & le français s'avance.
Prêt de faire une reine, & d'aller aux combats,
A tant de foins preffans mon cœur ne fuffit pas.
Allons... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hafarde ce nom fi rare auprès des rois)
Libre en fes fentimens s'ouvre à vous quelquefois.
Vos foldats, il eft vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le Sénat, que Tranftamare obfède,
Les organes des lois du peuple révérés,
De la religion les miniftres facrés,
Tout s'unit, tout menace, un dernier coup s'apprête.
Déjà même Guefclin dirigeant la tempête
Marche aux rives du Tage, & vient y rallumer
La foudre qui s'y forme & va tout confumer.
Peut-être il ferait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;

Que vous attendiffiez, chaque jour offenfé,
Le moment de punir fans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourriffant l'infolence,
Vous les avertiffez de fe mettre en défenfe.
De Léonore ici je ne vous parle pas:
L'amour bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais fincère;
Seigneur, un mot de vous calmera fa colère.
Mais quand le péril preffe & peut vous accabler,
Avec vos oppreffeurs il faut diffimuler.

DOM PEDRE.

A ma franchife, ami, cet art eft trop contraire;
C'eft la vertu du lâche.... Ah! d'un maître févère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confufion.
Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux paffions tranquilles!
Ma vie eft un orage; & dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abyme où je fuis fubmergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon Prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts;
Voyez de vos rivaux la fatale induftrie,
Par des bruits menfongers féduifant la patrie,
S'appliquant fans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, & croire armer les cieux;
Des fuperftitions faire parler l'idole,
Vous pourfuivre à Paris, vous perdre au Capitole.
Et par le feul mépris vous avez repouffé
Tous ces traits qu'on vous lance, & qui vous ont bleffé!

Vous laiſſez l'impoſture attaquant votre gloire
Juſque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

DOM PEDRE.

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
Fantômes élevés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes eſprits
A chercher un ſuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me ſens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eſt reſpecté ;
Le vainqueur devient cher à la poſtérité,
Et les infortunés ſont condamnés par elle.
Rome de Tranſtamare embraſſe la querelle ;
Rome ſera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu
Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour ! Léonore !... Il devait être heureux....
Pour ſon couronnement quel appareil affreux !
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible !
Je me feſais, cruelle, un plaiſir trop ſenſible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eſt là que j'aſpirais à régner en vainqueur.....
On m'oſe diſputer mon trône & Léonore !
Allons, ils ſont à moi ; je les poſſède encore.

SCENE VI.

DOM PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

LE Sénat Caftillan vous demande, Seigneur

DOM PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir préfider à l'augufte affemblée
Par qui l'Efpagne enfin fe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui fous vos yeux doit être déclaré.

DOM PEDRE.

Qui? mon frère!

ALVARE.

Au Sénat que faut-il que j'annonce?

DOM PEDRE.

Je fuis fon roi. Sortez.... & voilà ma réponfe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DOM PEDRE, MENDOSE, Suite.

DOM PEDRE *à sa suite.*

HE bien, vous le voyez,
Les ordres de mes rois me font fignifiés;
Tranftamare les figne, il commande, il eft maître;
On me traite en fujet!... je ferais fait pour l'être,
Pour fervir enchaîné, fi le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.
(*à Moncade.*)
Chef de ma garde, à moi!... je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ofe méprifer?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis;
Mon cœur eft indigné. Commandez, j'obéis.

DOM PEDRE.

Ne ménageons plus rien; fais faifir Tranftamare,
Et le perfide Almède, & l'infolent Alvare:
Tu feras foutenu. Mes valeureux foldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruifent l'Efpagne & s'en difent les pères.
Leur fiége eft-il un temple? & grâce aux préjugés,
Eft-ce le Capitole où les rois font jugés?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaiffée.
Va, d'autres intérêts occupent ma penfée.
Exécute mon ordre au milieu du Sénat,
Où le traître à préfent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprife eſt juſte, auſſi-bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DOM PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne riſque tout, crois-moi, tout eſt perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment... daignez ſonger encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

DOM PEDRE.

Moi! je reſpecterais ces gothiques ramas
De priviléges vains que je ne connais pas?
Eternels alimens de troubles, de ſcandales,
Que l'on oſe appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons ſourcilleux,
Sous leurs ruſtiques toits indigens orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce Sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique;
Ces Etats déſunis dans leurs vaſtes projets,
Sous les débris du trône écraſant les ſujets!
Ils aiment Tranſtamare, ils flattent ſon audace;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un Sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatiſme inſpire un grand courage.

DOM PEDRE.

Ah! l'honneur & l'amour en donnent davantage.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

IL eſt entre vos mains ſurpris & déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux;
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DOM PEDRE.

Je le ſais.... Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraſer,
Frapper les citoyens, mais non les appaiſer.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux & des armes;
Juſqu'en votre maiſon je vois autour de vous
Des courtiſans ingrats vous ſervant à genoux;
Mais ſervant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Tranſtamare au pur ſang de leurs maîtres:

La trifte vérité ne peut fe déguifer.

DOM PEDRE.

J'aime qu'on me la dife, & fais la méprifer.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se diffipe en grondant & fe brife au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La feule Léonore eft tout ce que je crains.
Léonore !... crois-tu que fon ame offenfée
Rendue à mon amour ait pu dans fa penfée
Etouffer pour jamais le cuifant fouvenir
D'un affront, dont fa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez affez vu, fon retour eft fincère.

DOM PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laiffe échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à fa fimplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueufe fans art, ignorant l'impofture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au fein de la difcorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'eft pas né pour des temps fi coupables
Se figurait des biens qui font impraticables;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, & que devra-t-on faire
De cet inébranlable & terrible adverfaire

Qui dans sa prison même ose encor vous braver ?

DOM PEDRE.

Léonore!... à ce point as-tu su captiver
Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes peines ?
J'abjurais les amours & leurs folles erreurs.
Quoi! dans ces jours de sang & parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve & sa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puissance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui subjuguaient mes sens de leurs fers enchantés,
Et des séductions déployant l'artifice
Egaraient ma raison soumise à leur caprice !
Padille m'enchaînait & me rendait cruel ;
Pour venger ses appas je devins criminel
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inspire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur heureux de lui céder
Tout ce que tu m'as dit sans me persuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle ;
Et son ame à mes sens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds,
Votre règne sans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les discordes civiles.
Padille les fit naître ; & j'ose présumer
Que Léonore seule aurait pu les calmer.
C'est Dom Pèdre, c'est vous, & non le roi qu'elle aime.
Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.

Elle revient vers vous, & je cours de ce pas
Contenir si je puis le peuple & les soldats;
A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

DOM PEDRE.

Je te joindrai bientôt, cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DOM PEDRE, LEONORE.

DOM PEDRE.

Vous pardonnez enfin; vos mains daignent orner
Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches esprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Dom Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs soulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je suis loin maintenant d'offrir à vos desirs
D'une brillante cour la pompe & les plaisirs;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Est entouré du crime, assiégé par l'audace;
Mais s'il touche à sa chute, il sera relevé;
Et dans un sang impur heureusement lavé :
Ecrasant sous vos pieds la ligue terrassée,
Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

LEONORE.

Vous connaissez mon cœur; il n'a rien de caché.
Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché

Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai fans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour fon fils Tranftamare aveugle en fa tendreffe,
Avait en fa faveur exigé ma promeffe.
Bientôt par ma raifon fon ordre fut trahi;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin, j'aimais Dom Pèdre en fuyant fa couronne;
Et je ne penfe pas que fon cœur me foupçonne
D'avoir pu défirer cette trifte grandeur,
Qui fans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais fi de mon hymen la fête eft différée,
Si je ne règne pas, je fuis déshonorée.
Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
Braver la voix publique: & je la crains, Seigneur.
Je veux qu'on me refpecte, & qu'après vos faibleffes,
On ne me compte pas au rang de vos maîtreffes.
Ma gloire s'en irrite: & dans ces triftes jours
La retraite, ou le trône était mon feul recours.
Votre époufe à vos yeux fe fent trop outragée.

DOM PEDRE.

Avant la fin du jour vous en ferez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez feulement
Tous les juftes fujets de mon reffentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale fcience;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la fuite des rois.
Je vois comme on s'empreffe à condamner leur choix:

On accufe de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'eftrade des grands defcendant au vulgaire,
Le menfonge fans frein, fans pudeur, fans raifon,
S'accroît de bouche en bouche, & s'enfle de poifon.
C'eft moi, fi l'on en croit votre cour téméraire,
C'eft moi dont l'artifice a perdu votre frère,
C'eft moi qui l'ai plongé dans la captivité
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait fouhaiter, bénir mon hymenée,
D'une voix menfongère infulte à nos amours:
Mon oreille a frémi de leurs affreux difcours.
Je vois lancer fur vous des regards de colère.
On détefte le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs
De menaces, de cris, & furtout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce fpectacle odieux qui m'indigne & me tue.
Faut-il paffer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en eft encor temps. Le caftillan rebelle,
Pour peu qu'il foit flatté, par orgueil eft fidelle.
Ah! fi vous oppofiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos fujets!
En fpectacle à l'Efpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis fupporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreufe impreffion d'un fentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Confultez votre gloire; & jugez-vous vous-même.

DOM PEDRE.

J'ai pefé chaque mot, & je prends mon parti.

(à sa suite.)

Déchaînez Transtamare, & qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher Prince, arrêtez.... sa présence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DOM PEDRE.

C'est trop de crainte; & vous vous abusez.

LEONORE.

J'en ressens, il est vrai.... C'est vous qui la causez

SCENE III.

DOM PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Approche, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur & ma vie.
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.
A son couronnement une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reste des mortels

L'équité vengereffe au fupplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore !

DOM PEDRE.

Elle ordonne
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples & des rois,
Ton monarque outragé daigne te laiffer vivre :
J'y confens.... Vous, Soldats, foyez prêts à le fuivre.
Vous conduirez fes pas dès ce même moment
Jufqu'aux lieux deftinés pour fon banniffement.
Veillez toujours fur lui, mais fans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon jufte avantage.
Tout indigne qu'il eft du fang dont il eft né,
Ménagez de mon père un refte infortuné....
En eft-ce affez, Madame, êtes-vous fatisfaite ?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier Sénat fe jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une fage clémence au jufte châtiment.
Le Sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il faura révérer, & même aimer un maître ;
Vous le verrez tomber aux genoux de fon roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe ; & le Sénat & moi
Nous ne defcendons point encore à ces baffeffes.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendreffes,
Céder à cet éclat fi trompeur & fi vain
D'un fceptre malheureux qui tombe de fa main.

Il peut dans les débris d'un refte de puiffance
M'infulter un moment par fa fauffe clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va fe voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû fe hâter. Jouiffez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le fort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle, il paffe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous fuit.

DOM PEDRE.

Qu'on le remène; allez; qu'il parte & qu'on le fuive.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite

MONCADE.

SEIGNEUR, en ce moment, Guefclin lui-même arrive.

LEONORE.

O Ciel!

TRANSTAMARE (*en fe retournant vers Dom Pèdre.*)

Je fuis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Dom Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verfe le fang d'un frère :
Tu n'as que cet inftant pour fervir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Ofes-tu?

DOM PEDRE.

C'eft en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :

Tu n'en étais pas digne, & ton deſtin s'apprête ;
C'eſt le glaive des lois que je tiens ſur ta tête.

(on emmène Tranſtamare.) *(à Moncade.)*
Qu'on l'entraîne...... Et Gueſclin ?

MONCADE.

Il eſt près des remparts,
Le peuple impatient vole à ſes étendards.
Il invoque Gueſclin comme un dieu tutélaire.

LEONORE.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !
Mes ſoins trop imprudens voulaient vous réunir !
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême ?

DOM PEDRE.

Que faire ? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, & dès ce même jour,
Au prix de tout mon ſang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le dévance,
Et pour ſon général il demande audience....

DOM PEDRE.

Cette offre me ſurprend, je ne puis le céler :
Quoi ! lorſqu'il faut combattre, un français veut parler ?

MONCADE.

Il eſt ambaſſadeur & général d'armée.

DOM PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Eſpagne eſt ſemée,
Il eſt plus fier qu'habile ; & dans cet entretien
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.

Je connais sa valeur, & j'en prends peu d'alarmes ;
En Castille, avec lui, j'ai mesuré mes armes ;
Il doit s'en souvenir : mais puisqu'il veut me voir
Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, soit aux champs de la gloire.

(*à Léonore.*)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû dans cette auguste fête
De mon lâche ennemi vous présenter la tête,
Sur son corps tout sanglant recevoir votre main ;
Mais je ne serai pas ce Dom Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai su mériter
Ce trône & cette main qu'on m'ose disputer.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

QUOI! vous vous expofiez à ce nouveau danger?
Quoi! Dom Pèdre, autrefois fi prompt à fe venger,
De ce grand ennemi n'a pas profcrit la tête!

DOM PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût fouillé du fang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Tranftamare;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit, & le premier fuccès
Sont de vous enlever par un fanglant outrage
Ce prifonnier d'Etat qui vous fervait d'otage.
Jugez de quel efpoir le Sénat eft flatté,
Comme il eft infolent avec fécurité,
Comme au nom de Guefclin fa voix impérieufe
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueufe!
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Préfent fi digne d'elle, & peut-être fatal)
Orné fon front modefte où la vertu réfide,
D'arrogans factieux une troupe perfide

Abjurait votre empire, & preſque ſous vos yeux
Elevait Tranſtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Gueſclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans ſon camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Caſtille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal ſuprême,
Où lui ſeul va juger la Caſtille & vous-même.
Scipion fut moins fier & moins audacieux,
Quand il nous apporta ſes aigles & ſes dieux.
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'agiſſant en maître,
Il prétende appaiſer les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant inſulté,
Et qu'armé contre vous il propoſe un traité.

DOM PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Gueſclin ſe montre & ſe déploie
Comme un reſſort puiſſant avec art préparé,
Qu'un maître induſtrieux fait mouvoir à ſon gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu ſais comme on les nomme;
Charle a le nom de ſage, & Gueſclin de grand homme.
Et qui ſuis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambaſſadeur,
Qui m'oſant outrager à ma foi ſe confie.
Plus d'un roi s'eſt vengé par une perfidie;
Et les ſuccès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens & dans mes paſſions
Je reſpecte plus qu'eux les droits des nations.

J'ai déjà ſur Gueſclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, & non m'humilier.
Je ſuis roi, cher ami, mais je ſuis chevalier;
Et ſi la politique eſt l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins juſtice à ma franchiſe.
Mais ſurtout Léonore eſt-elle en ſureté?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il eſt exécuté.
La garde Caſtillane eſt rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi ſur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent l'approche aux mutins diſperſés.
Vos ſoldats ſont poſtés dans la ville ſanglante;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Tranſtamare, & d'un fier étranger.

DOM PEDRE.

Je n'ai point envoyé Tranſtamare au ſupplice!...
Mon épée eſt plus noble & m'en fera juſtice.
Sous les yeux de Gueſclin je vais le prévenir.
Va, c'eſt dans les combats qu'il eſt beau de punir....
Je regrette, il eſt vrai, dans cette juſte guerre,
Ce fameux prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt & qui gémit
Après tant de combats d'expirer dans ſon lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme; & Dom Pèdre aujourd'hui
Heureux ou malheureux ſera digne de lui....

Mais

Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui ſe joint ſous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui ſemble annoncer un miniſtre de paix:
C'eſt Gueſclin qui s'avance au gré de mes ſouhaits.
Ami, près de ton roi, prends la première place.
Voyons quelle eſt ſon offre, & quelle eſt ſon audace.

SCENE II.

DOM PEDRE *ſe place ſur ſon trône*, MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Eſpagne.* GUESCLIN, *après avoir ſalué le roi qui ſe lève, s'aſſied vis-à-vis de lui. Les gardes ſont derrière le trône du roi, & des officiers français derrière la chaiſe de Gueſclin.*

GUESCLIN.

SIRE, avec ſureté, je me préſente à vous,
Au nom d'un roi puiſſant, de ſon honneur jaloux,
Qui d'un vaſte royaume eſt aujourd'hui le père,
Qui l'eſt de ſes voiſins, qui l'eſt de votre frère,
Et dont la généreuſe & prudente équité
N'a fait verſer de ſang que par néceſſité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.
Faut-il enſanglanter, faut-il calmer la terre?
C'eſt à vous de choiſir. Je viens prendre vos lois.

DOM PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguſte maître,
Qui, ſans m'en avertir dévaſtant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille ſoldats.

Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare?...
(*il se lève, Guesclin se lève aussi.*)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, & je le sers.

DOM PEDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre?

GUESCLIN.

Mon roi l'est.

DOM PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous! qui vous fait juge entre mon peuple & moi?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonse en fermant la paupière
Chargea d'exécuter sa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DOM PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie:
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il?

GUESCLIN.

La justice, Seigneur.

DOM PEDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ferai l'interprète, & vous allez m'entendre.

Rendez à votre frère, injuftement profcrit,
Léonore & les biens qu'un père lui promit,
Tous fes droits reconnus d'un Sénat toujours jufte,
Dans Rome confirmés par un pouvoir augufte;
Des Etats caftillans n'ufurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéiffe, obéiffez aux lois:
C'eft-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle eft à ce prix votre ami véritable.

DOM PEDRE.

Inftruit de fes deffeins, & non pas effrayé,
Je préfère fa haine à fa fauffe amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle infolent qu'il appelle mon frère,
Je fais qu'il n'a donné ces fecours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Divifez pour régner, voilà fa politique:
Mais il en eft une autre où Dom Pèdre s'applique;
C'eft de vaincre: & Guefclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Tranftamare, ofez-vous déclarer
Que vous lui deftinez la main de Léonore?...
Léonore eft ma femme.... Apprenez plus encore:
Sachez que votre roi, qui femble m'accabler,
Des fecrets de mon lit ne doit point fe mêler;
Que de l'hymen des rois Rome n'eft point le juge.
Je demeure furpris que pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ofe en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaiffe à m'en parler.
Oubliez-vous, Monfieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, & fon pouvoir fuprême,
Extorquer fes tributs, rançonner fes Etats,
Et forcer fon pontife à payer vos foldats?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a ſu connaître
Et ſéparer les droits du monarque & du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces reſſorts délicats,
Je combats pour mon prince, & je ne l'inſtruis pas.
Qu'on ait lancé ſur vous ce qu'on nomme anathème,
Que l'épouſe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
D'un roi l'ami de Rome, & qui s'arme pour elle.
On va verſer le ſang; & l'on peut l'épargner:
Fléchiſſez, croyez-moi, ſi vous voulez régner.

DOM PEDRE.

J'entends, vous exigez ma prompte déférence
A ces reſcrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ſes pieds ſuivant ſes intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéiſſe!
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,
Si l'un de mes ſoldats diſait à votre maître:
» Sire, cédez le trône où dieu vous a fait naître,
» Cédez le digne objet pour qui ſeul vous vivez;
» Et de tous ces tréſors à vos mains enlevés
» Enrichiſſez un traître, un fils d'une étrangère,
» Indigne de la France, indigne de ſon père.
» Gardez-vous de donner vos ordres abſolus
» Pour former des ſoldats, pour lever des tributs,
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
» Remettez au Sénat les droits de la couronne,

» Et Dom Pèdre à ce prix veut bien vous protéger... »
Votre maître, à ce point fe fentant outrager,
Pourrait-il écouter fans un peu de colère
Ce difcours insultant d'un foldat téméraire ?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambaffadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne juftifierait l'orgueil & l'imprudence
De donner des leçons & des lois à la France.
Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonfe dictés ;
Ils ont rendu mon roi le tuteur & le père
De celui que Dom Pèdre eût dû traiter en frère.

DOM PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en fecret de le juftifier !
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince eft-il jufte ?

GUESCLIN.

Un fujet doit le croire.
Je fuis fon général, & le fers contre tous,
Comme je fervirais fi j'étais né fous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, & j'attends la réponfe ;
Donnez-la fans réferve ; il faut vous confulter.
Je viens pour vous combattre, & non pour difputer.
Vous m'appelez foldat ; & je le fuis fans doute.
Ce n'eft plus qu'en foldat que Guefclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DOM PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir ; & vous n'en doutez plus.

Je vous refuſe tout excepté mon eſtime.
Je conſidère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour ſon roi par zèle & par honneur;
Mais je ne puis en vous ſouffrir l'ambaſſadeur.
Portez à vos Français les ordres deſpotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincennes, à l'abri des dangers,
Sème en paix la diſcorde entre les étrangers.
Sa ſourde ambition qu'on appelle prudence
Croit ſur mon infortune établir ſa puiſſance.
Il viole chez moi les droits des ſouverains,
Qu'il a dans ſes Etats ſoutenus par vos mains.
Pour vous, noble inſtrument de ſa froide injuſtice,
Vous, dont il acheta le ſang & le ſervice,
Vous, chevalier breton, qui m'oſez préſenter
Un combat généreux qu'il n'oſerait tenter,
Votre valeur me plait quoique très-indiſcrette;
Mais reſſouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, & m'y fit priſonnier;
Je ne l'oublîrai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DOM PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix & des lieux, & du temps;
La route a dû laſſer vos braves combattans.

En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (*a*)

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, & fous cette muraille.
A vous voir d'affez près j'ai fu les préparer:
Et cet honneur fi grand ne peut fe différer.

DOM PEDRE.

Marchons, & laiffons là ces difputes frivoles,
Venez revoir encor les lances efpagnoles.
Mais jufqu'à ce moment de nous deux fouhaité,
Ufez ici des droits de l'hofpitalité....
Cher Mendofe, ayez foin qu'une de vos efcortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.

(*à Guefclin.*)

Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Eft pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je puffe avec quelque juftice,
Sire, ne la tirer que pour votre fervice!

(*a*) C'était encore l'ufage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaiffe fut celui de la bataille d'Azincourt, où les generaux français envoyèrent demander le jour & le lieu au roi d'Angleterre. Cet ufage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. *Bojorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour & le lieu de la bataille à *Marius*, qui craignant qu'un refus ne parût aux Barbares une marque de timidité, & n'augmentât leur courage, lui affigna le furlendemain, & la plaine de Verceil.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Succomberai-je enfin ſous tant de coups du ſort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...
Un époux que j'adore & que ſa deſtinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hymenée....
Un peuple gémiſſant dont les cris inſenſés
M'imputent tous les maux ſur l'Eſpagne amaſſés...
De Tranſtamare enfin la déteſtable audace
Dont le fer me pourſuit, dont l'amour me menace...
Ai-je une ame aſſez forte, un cœur aſſez altier
Pour contempler mes maux & pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneſſe,
Je ne me connaiſſais qu'en ſentant ma faibleſſe.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon eſprit s'affermit contre l'adverſité.
Il me ſemble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Dom Pèdre & plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre ſexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Surtout l'amour en donne; & d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:

Il développe en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'ame, & faibles que nous sommes
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Dom Pèdre, cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible un moment alarmé
Reprenne son courage & sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, Dom Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur?

LEONORE.

Je brave Transtamare, & crains son protecteur.
Si Dom Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien: sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste, il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,

Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément ſon monarque & ſon frère.

LEONORE.

Quoique le ciel ſoit juſte, il permet bien ſouvent
Que l'iniquité règne, & marche en triomphant:
Et ſi pour nous venger, Elvire, il ne nous reſte
Que le recours du faible au jugement céleſte,
Et l'eſpoir incertain qu'enfin dans l'avenir
Quand nous ne ferons plus le ciel ſaura punir,
Cet avenir caché, ſi loin de notre vue,
Nous conſole bien peu quand le préſent nous tue.
Pardonne, je m'égare; & le trouble & l'effroi,
Plus forts que la raiſon m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce paſſage rapide
De l'excès du courage au déſeſpoir timide.
Telle eſt donc la nature!... il me faut donc lutter
Contre tous ſes aſſauts!... & je veux l'emporter!

N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulans dans la pouſſière,
Des peuples, des ſoldats, les confuſes clameurs,
Et les chants d'alégreſſe & les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, & l'on me laiſſe, Elvire....
Je ne me ſoutiens plus.... on vient à moi.... j'expire.

ELVIRE.

C'eſt Mendoſe, c'eſt lui; c'eſt l'ami de ſon roi.
Il paraît conſterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, Reine, cédez à nos deſtins contraires;
Fuyez, s'il en eſt temps, du palais de vos pères.
Il doit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah! c'en eſt fait enfin!
Tranſtamare eſt vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'eſt le ſeul Gueſclin;
C'eſt Gueſclin dont le bras & le puiſſant génie
Ont ſoumis la Caſtille à la France ennemie.
Henri de Tranſtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuſer.... & par un crime affreux...

LEONORE.

Quel crime? Ah juſte Dieu!
(*elle tombe dans ſon fauteuil.*)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffiſait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu ſous ſes pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer ſoudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.

Guefclin avec le temps s'eſt formé dans cet art
Qui conduit la valeur, & commande au hafard.
Dom Pèdre était guerrier, & Guefclin capitaine.
Hélas! difpenfez-moi, trop malheureufe Reine
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le trifte fuccès à nos neveux fatal,
Fefant paffer le fceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le fort de la Caftille.
Par fa valeur trompé, Dom Pèdre s'eft perdu:
Sous fon courfier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean fubi la deftinée.
Il tombe, on le faifit.

LEONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?
(*en fe relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Guefclin le reçoit dans fes bras,
Il étanche fon fang, il le plaint, le confole,
Le fert avec refpect, engage fa parole
Qu'il fera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince abfolu de fa cour entouré.
Alors il le préfente à l'heureux Tranftamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare
Ivre de fon bonheur, aveugle en fon courroux,
A tiré fon poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu fur le fable....
Fuyez, dis-je, évitez l'afpect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monftre affaffin qui vous ofait aimer.

LEONORE.

Moi fuir!... & dans quels lieux!... ô cher & faint afile!
Où je devais mourir oubliée & tranquille,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, & leur cacher vos pleurs.
Tout bleffé que je fuis, le courage & le zèle
Donnent à la faibleffe une force nouvelle.

LEONORE.

C'en eft trop... cher Mendofe.... ayez foin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps preffe, acceptez mes fidelles fecours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi des biens, des Etats!... Je n'ai plus que des maîtres...
Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, & que je meure en paix....
Ah! Dom Pèdre!.... (*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

ARRETEZ. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendofe, & qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'eft ici que je viens rappeler
Des fermens qu'un tyran vous a fait violer.

Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres Etats
Envahis par Dom Pèdre & gagnés par mon bras:
Le diadème & vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur & le sort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes
Que le succès confirme & rend encor plus justes.
J'ai pour moi le Sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de dieu qui punit les tyrans....
C'est lui qui me conduit au trône de Castille,
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifira les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorsque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou servez sous mes lois.

LEONORE, *se soulevant sur le siége où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage....
Il pourrait effrayer & mon sexe & mon âge....
Il est coupable... affreux... mais vous m'y réduisez...
Le voici.

(elle se tue.)

SCENE IV & dernière.

LEONORE *renversée dans un fauteuil*, ELVIRE *la soutenant*, TRANSTAMARE & ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN *& la suite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux seraient-ils abusés?
Dom Pèdre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE *courant à Léonore.*

Tu meurs!.... ô jour sanglant d'horreur & d'épouvante!

LEONORE.

Laisse-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours....
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta seule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'est lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où suis-je? & qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel....
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus;
Qui tous dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire:

Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, & ce coup déteſtable
Envers l'honneur & moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné !
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui voûs a protégé ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir;
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puiſſe Dieu par pitié pour vos triſtes ſujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère !
Mais puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore & mon frère, & Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous imprimons ici la tragédie des Pélopides, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. *de Voltaire.* Il s'occupait dans ses derniers jours de corriger cette pièce, & de mettre la dernière main à celle d'Agathocle. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie française ; & il préparait une nouvelle défense de *Louis XIV* & des hommes illustres de son siècle, contre les imputations & les anecdotes suspectes que renferment les mémoires de *St Simon.* Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne restera plus personne assez voisin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, son activité, son amour pour la vérité, son zèle pour l'honneur de sa patrie.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théâtre tragique: auſſi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule; & ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de ſa diction éloquente, à ſauver la ſtérile petiteſſe du ſujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* juſqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des paſſions furieuſes, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuſe, ni raiſonneuſe. Si elle n'eſt pas terrible, ſi elle ne tranſporte pas nos ames, elle m'eſt inſipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être ſi bien inſtruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thieſte* une déclamation ſi plate & ſi faſtidieuſe. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli ſa pièce.

Cette horreur aurait fort réuſſi ſans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'eſt la rage qu'un homme montre de ſe venger d'une offenſe qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéreſſons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles ſont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offenſé, & qui émeut la nôtre.

Le fecond, c'eft qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteftable, & qui fans aucune intrigue, fans obftacle & fans danger l'exécute au cinquième, eft beaucoup plus froid encore qu'il n'eft horrible. Et quand il mangerait le fils de fon frère, & fon frère même, tout crus fur le théâtre, il n'en ferait que plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paffion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien fouhaité, rien fenti.

Inventez des refforts qui puiffent m'attacher.

Le troifième défaut eft un amour inutile, qui a paru froid, & qui ne fert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, & le plus révoltant de tous, eft la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eft de bien écrire. Quand votre pièce ferait conduite comme l'Iphigénie de *Racine*, les vers font-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; fi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des mufes, leur donner l'abfolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compofer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eft difficile. Mais Dieu me préferve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs & des actrices! leur art n'eft pas moins rare que celui de la poëfie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Eurifthée*, femme d'*Atrée.*

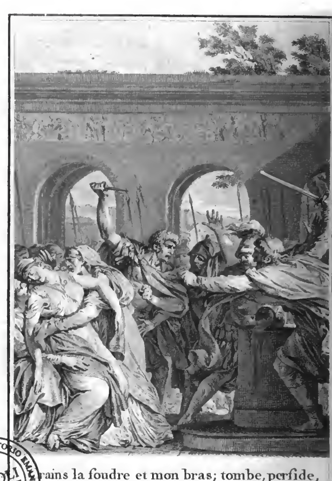
HIPPODAMIE, veuve de *Pélops.*

POLEMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'*Atrée* & de *Thiefte.*

MEGARE, nourrice d'*Erope.*

IDAS, officier d'*Atrée.*

La fcène eft dans le parvis du temple.



rains la foudre et mon bras; tombe, perfide, et meurs.

les Pélopides acte 5e Scene derniere

J. M. Moreau le J.ne inv. — *1786* — *Triere Sculp.*

LES PELOPIDES, OU ATRÉE ET THIESTE, *TRAGEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée :
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs !

POLEMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.

Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer,
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thieſte eſt trop coupable;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thieſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas;
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLEMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre aſile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ſerait toujours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.

Le Sénat me feconde, on propofe un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage;
Thiefte dans Micène, & fon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus fous leurs yeux
Cet éternel objet de difcorde & d'envie
Qui défole une mère ainfi que la patrie.
L'abfence affaiblira leurs fentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Erope à fon époux :
On rétablit des lois le facré caractère.
Vos deux fils règneront en révérant leur mère.
Ce font-là nos deffeins. Puiffent les dieux plus doux
Favorifer mon zèle & s'appaifer pour vous!

HIPPODAMIE.

Efpérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inçefte autour d'elle avec les parricides.
C'eft le fort de mon fang. Tes foins & ta vertu
Contre la deftinée ont en vain combattu.
Il eft donc en naiffant des races condamnées,
Par un trifte afcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maifon de Tantale eut ce noir caractère :
Il s'étendit fur moi. . . Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eft qu'à des forfaits que mon fang doit le jour.
Mes fouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friffonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la fageffe a maîtrifé le fort;
C'eft le tyran du faible & l'efclave du fort.

Nous fesons nos destins, quoi que vous puissiez dire:
L'homme, par sa raison sur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers esclave du destin,
Jouet des passions l'une à l'autre contraires
Ne ferait qu'un amas de crimes nécessaires.
Parlez en reine, en mère; & ce double pouvoir
Rappellera Thieste à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'est-là ce qui m'accable.

POLEMON.

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable;
Il connait son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais son attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLEMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes:
Je m'en suis séparée; & fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.

Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reste de faveur;
Le Sénat me consulte, & nos tristes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes :
Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puissante que nous,
La haine renaissante, éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat;
Et pour servir les rois, je revole au Sénat.

HIPPODAMIE

Tu serviras leur mère. Ah! cours, & que ton zèle
Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille & consolée !
Venez fermer les yeux d'une mère accablée!
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreur;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-temps me consume;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

EROPE, *en entrant, pleurant & embraſſant Mégare.*

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux
Dans ces antres ſecrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Erope, eſt-ce vous? qui? vous dans ces aſiles!

EROPE.

Cet objet odieux des diſcordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent ſe reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû ſe cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeſte,
Menacé par Atrée & ſouillé par Thieſte?
L'aſpect de ce lieu ſaint doit vous épouvanter.

EROPE.

A vos enfans du moins, il ſe fait reſpecter.
Laiſſez-moi ce refuge, il eſt inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un aſile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expirez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroiſſent ma miſère.
Parlez; vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de ſang où l'on combat pour vous.

De quelque ombre de paix avez-vous l'efpérance?

EROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par fa prudence
Polémon qui fe jette entre ces inhumains
Prétendait arracher les armes de leurs mains:
Ils font tous deux plus fiers & plus impitoyables :
Je cherche ainfi que vous des dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accufant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémiffemens j'ofe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eft-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les caufez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euffent éteint le feu pernicieux,
Dont le poifon trop fûr & les funeftes charmes
Ont fait couler long-temps tant de fang & de larmes!
Peut-être que fans vous ceffant de fe haïr
Deux frères malheureux que le fang doit unir
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop fu plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix;
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

EROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thiefte
Outragea fous vos yeux la juftice célefte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de fes amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes fentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; & c'eft à ce faint titre

Que mon cœur désolé recevra votre loi :
Vous jugerez, ô Reine ! entre Thieste & moi.
Après son attentat, de troubles entourée
J'ignorai jusqu'ici les sentimens d'Atrée :
Mais plus il est aigri contre mon ravisseur,
Plus à ses yeux sans doute Erope est en horreur.

HIPPODAMIE.

Je sais qu'avec fureur il poursuit sa vengeance.

EROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit ;
L'enfance nous la donne, & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.
Hélas ! c'est quelquefois un malheur d'être mère. (1)

EROPE.

Madame... il est trop vrai.... mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout-à-l'heure est entré.
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les dieux en courroux ;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés & des plus noirs présages :
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,

Qui des infortunés affiègent les penfées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive eft fur ma tête; on m'abreuve de fang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feftin que prépara Tantale,
Son fupplice aux enfers, & ces champs défolés
Qui n'offrent à fa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! fi mes fils favaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

EROPE.

Madame, un fort plus trifte empoifonne ma vie. (a)
Les monftres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en eft fait.... Votre fils & l'amour m'ont perdue.
J'ai femé la difcorde en ces lieux répandue.
Je fuis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me fuit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, & les dieux vous puniffent!
Sur vous comme fur moi leurs coups s'appéfantiffent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés fur les triftes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

MEGARE.

PRINCESSE.... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

EROPE.

Quoi!.... Thieſte!.... ce temple!.... Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires...
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifîront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, EROPE, POLEMON.

POLEMON.

OU courez-vous? ... rentrez ... que vos larmes tariſſent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent:
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change:
La paix revient.

EROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLEMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée;
Son courroux ſacrilège oubliait ſes ſermens:
Il en avait l'exemple; & ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.
(*à Erope.*)
Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.

Il le peut ; mais il doit refpecter fa parole.
Thiefte eft alarmé, vers lui Thiefte vole;
On combat, le fang coule ; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main faifit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups ; enfin je les fépare :
Le Sénat qui me fuit, feconde mes efforts.
En atteftant les lois nous marchons fur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laiffe tomber le fer à leur augufte afpect.
Il a bientôt paffé des fureurs au refpect.
Il conjure à grands cris la difcorde farouche ;
Et le faint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous fauvés.

POLEMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats foit l'exemple des rois.
Lorfqu'enfin la raifon fe fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez fe rendre;
Le fang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à fe montrer;
Mais elle eft chancelante; il la faut affurer.
Thiefte en poffédant la fertile Micène
Pourra faire à fon gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois
Sans remords & fans crime un légitime choix.

La veuve de Pélops, heureuſe & triomphante,
Voyant de tous côtés ſa race floriſſante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le dieu qui de ſon ſang eſt le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, & non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Uniſſez vos tranſports & mes remercîmens ;
Aux dieux dont nous ſortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & raſſurée ;
Remette Erope heureuſe entre les mains d'Atrée ;
Qu'il pardonne à ſon frère.

EROPE.

Ah Dieux!... & croyez-vous
Qu'il ſache pardonner ?

HIPPODAMIE.

Dans ſes tranſports jaloux,
Il ſait que par Thieſte en tout temps reſpectée
Il n'a point outragé la fille d'Euriſthée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeſte bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité ſa pourſuite.

EROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'eſt là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance ;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence :
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thieste; il est perdu pour vous.

EROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieste !

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

EROPE.

En est-il temps?... mon sort est trop funeste.
(*elle sort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Osez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

J'y viens... chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour mon ame au désespoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

POLEMON.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,

On fuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à ſortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs ſans juſtice & des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble ſentier,
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices;
Le crime dans Tidée a fouillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot: ſi vous perſévériez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encore Erope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai ſenti mes malheurs plus que vous ne penſez.
N'irritez point ma plaie; elle eſt cruelle aſſez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait deſcendre.
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.

Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux facrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euristhée;
Que par mes vœux ardens long-temps follicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on ofa la ravir;
Que fi le défefpoir fut jamais excufable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excufe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Erope, & la mienne.
C'eft l'honneur de mon fang qu'il faut que je foutienne;
C'eft la paix que je veux: il n'importe à quel prix.
Atrée ainfi que vous eft mon fang, eft mon fils:
Tous les droits font pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en fon pouvoir une époufe qu'il aime.
Tenir fans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, & nous réunir tous. (*b*)

SCENE III.

THIESTE *feul.*

QUE deviens-tu, Thiefte! Hé quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eft le bonheur fuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon fort!
Cette paix pour Erope eft un arrêt de mort.
C'eft peu que pour jamais d'Erope on me fépare,
La victime eft livrée au pouvoir d'un barbare:

Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis;
On m'arrache ma femme; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Micène a des guerriers, mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſile.

SCENE IV.

THIESTE, MEGARE.

THIESTE.

MEGARE, qu'a-t-on fait? ce temple eſt-il tranquille?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté?

MEGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle ſon enſance!

THIESTE.

L'aſile de la mort eſt ſa ſeule aſſurance!

MEGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux.
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante; & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la bleſſure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître;
Elle craint dans Atrée un implacable maître;

Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THIESTE.

Enfant de l'infortune, & mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer. (*c*)

SCENE V.

THIESTE, EROPE, MEGARE.

EROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne... & je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
Un enfant malheureux qui sera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici, cet asile nous perd. (*d*)

EROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite!

THIESTE.

Hélas! je vois l'abyme où je vous ai conduite:
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage; & c'est à vous de croire
Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en n'est pas moins sacré.

Ne me reproche plus ma criminelle audace;
Ne nous accuſons plus quand le ciel nous fait grace. (*e*)
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous ſommes unis;
Et Micène bientôt, à ſon prince fidelle,
En pourra célébrer la fête ſolemnelle.

EROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, & l'hymen.... Ils nous ont condamnés.
Oſons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui déſormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant ſur moi ta funeſte victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conſerver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... & la fatalité,
Qui ſubjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient ſi puiſſamment à ton crime enchaînée
Qu'il eſt devenu cher à mon ame étonnée;
Que le ſang de ton ſang, qui s'eſt formé dans moi,
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi;
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte...
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thieſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever:
La mort & les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

EROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive, il a quitté ſes armes ;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons déſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

EROPE.

Mon ſang devait couler... vous le ſavez, grands Dieux !

THIESTE *à Polémon.*

Il me faut rendre Erope !

POLEMON.

Oui, Thieſte, & ſur l'heure :
C'eſt la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,

Qu'aux monftres des enfers mes mânes foient livrés!...

POLEMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THIESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la difcorde civile?

THIESTE.

La difcorde vaut mieux qu'un fi fatal accord.
Il redemande Erope, il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juftice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon fupplice;
Je ne le puis fouffrir.

POLEMON.

Ah! c'eft trop de fureurs,
C'eft trop d'égaremens & de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui fe laffe & s'irrite,
Plaignait votre jeuneffe imprudente & féduite;
Je vous tins lieu de père; & ce père offenfé
Ne voit qu'avec horreur un amour infenfé.
Je fers Atrée & vous, mais l'Etat davantage;
Et fi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raifon je veux mieux efpérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureufe Hippodamie
Reverra fa famille en fes bras réunie.

(*il fort.*)

SCENE VII.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

C'EN eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi ! vous, mon fils !... quel trouble a pu vous égarer !
Quel eſt votre deſſein ?

EROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur ſuprême, (f)
Au redoutable Atrée, & ſurtout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous diſputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

EROPE.

Nous marchons d'abymes en abymes ;
C'eſt-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

GÉNÉREUX Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, Peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.

(*à Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux.
A peine encor ſortis de nos temps orageux,
D'Argos enſanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître
Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait :
Il a promis la paix ; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée ?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute appaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects & plus de complaiſance.

J'attendais de mon fils une juſte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié ;
Je ſais que la nature en a peu ſur votre ame.

ATRÉE.

Thieſte vous eſt cher; il vous ſuffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans aſſez long-temps bleſſé....
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudeſſe;
Vous avez en tout temps repouſſé ma tendreſſe;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne ſe rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes déſirs empreſſés.
Connaiſſez votre mère, ingrat, & rougiſſez.

SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au peuple, à Polémon, & à Idas.*

QU'ON ſe retire.... Et vous, au fond de ma penſée
Voyez tous les tourmens de mon ame offenſée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler;
Et jugez ſi ce trône a pu me conſoler.

POLEMON.

Quels qu'ils ſoient, vous ſavez ſi mon zèle eſt ſincère.
Il peut vous irriter : mais, Seigneur, une mère

Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre
Et la reconnoissance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise,
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercîmens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux; & la reine & moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses Etats?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

On détefte fon crime, on le doit condamner;
Et vous, s'il fe repent, vous devez pardonner. (g)
Vous n'êtes point placé fur un trône d'Afie,
Ce fiége de l'orgueil & de la jaloufie,
Appuyé fur la crainte & fur la cruauté,
Et du fang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un defpote ignorant la juftice,
Foulant fon peuple aux pieds, fuit en paix fon caprice.
Ici nous commençons à mieux fentir nos droits.
L'Afie a fes tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïffe....
Petit-fils de Tantale, écoutez la juftice.

ATRÉE.

Polémon, c'eft affez, je conçois vos raifons;
Je n'avais pas befoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inftruire.
Vos foins dans ma jeuneffe ont daigné me conduire;
Je dois m'en fouvenir, mais il eft d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des fentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le fais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je fuis votre maître.

POLEMON.

Puiffe ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puiffent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'EST à toi feule, Idas, que ma douleur confie
Les foupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poifon qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière eft donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple fous vos lois ne s'eft-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne fuis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges fupplices. (h)
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; & je ne puis juger
Dans quel fang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, & je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point ofé former un hymen adultère...
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des dieux.

Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer!
L'abſolu ſouverain d'Erope & de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il déſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; & de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jeter;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère: (*i*)

Je l'aimai, j'en rougis. ... J'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Erope est l'assemblage,
Les vertus de son sexe étaient sur son visage;
Et quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester & chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourrissant en secret un affreux souvenir,
Et redoutant surtout d'avoir à la punir. (*k*)
S'il est vrai qu'en ce temple à son devoir fidelle
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival insolent qui m'osait outrager,
Je puis éteindre encor la soif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.
Mais je veux que Thieste avant la fin du jour
De son coupable aspect purge enfin ce séjour;
Qu'il respecte s'il peut cette paix si douteuse...
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuse.

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

MEGARE, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,
Ma malheureuse épouse à mes bras arrachée
Est toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux?

Cet objet criminel autrefois plein de charmes,
Qui devrait arrofer mes genoux de fes larmes?
Ce feul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaiffe encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point ofé paraître!

MEGARE.

Elle attend en tremblant fon époux & fon maître.
Dans cet afile faint elle invoque à genoux
La faveur de fes dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne... Apprenez qu'un refuge
N'eft qu'un crime nouveau commis contre fon juge.
Jufqu'à quand mon époufe, en fon indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre fes dieux & moi?
J'abhorre ces complots de prêtres & de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De fecrets intérêts, de fourde ambition,
De vanité, de fraude & de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais fans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma feule juftice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchiffe en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MEGARE.

J'en connais l'importance: elle la fait affez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez, obéiffez.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

DANS ces afiles faints j'étais enfevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'eft donc toi qui me rends à ce jour que je hais!
Thiefte, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funefte deffein nous fefait trop d'outrage.

EROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoifonner des jours que vous rendiez heureux!

EROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah dans mon fort funefte,
Le bonheur eft-il fait pour Erope & Thiefte?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EROPE.

Raviffeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thiefte, il t'a donné des droits inviolables;
Et les nœuds les plus faints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter;
Sans horreur avec toi je ne faurais refter;
Je ne puis foutenir la préfence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eft encor différée.

EROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eft-elle réfolue?

THIESTE.

Cette paix eft promife, elle n'eft point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenfeurs;
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

EROPE.

Me préfervent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le fang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eft que par le fang qu'en cette extrémité
Je puis fouftraire Erope à fon autorité.
Il faut tout dire enfin; c'eft parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paffage.

EROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reffens pour moi.
Thiefte, garde-toi d'ofer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réfolu?

EROPE.

De n'être point à lui....

Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je vais donner mon ordre ; & mon sort en tout temps
Est d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

AH ! Madame, le sang va-t-il couler encore ?

EROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible & quelle triste paix !
On borde de soldats le temple & le palais :
J'ai vu le fier Atrée ; il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble & l'agite.

EROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare ! contre moi tout conspire aujourd'hui !
Ce temple est un asile & je m'y réfugie,
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie ;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux ,

Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réfervée;
Thiefte m'y pourfuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un refte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de fon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diffimuler.
A fon trône, à fon lit il ofe m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux! quand le fort qui m'opprime
Peut remettre en fes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir fans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour!

MEGARE.

Puifqu'il veut vous parler, croyez que fa colère
S'appaife enfin pour vous, & n'en veut qu'à fon frère.
Vous êtes fa conquête... il a fu l'obtenir.

EROPE.

C'en eft fait, fous fes lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une époufe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en fes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut fubir mon fort,
Je fuis entre la honte & le coup de la mort;
Mon cœur eft à Thiefte; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eft le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deftin me pourfuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre eft mon tyran, mais un tyran facré.

SCENE III.

EROPE, POLEMON, MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère
Perſuadez Thieſte, engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence. (*l*)

EROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux!
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,
Que ma ſeule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais ſeconder vos auguſtes deſſeins:
J'admire vos vertus; je cède à mes deſtins.
Puiſſé-je mériter la pitié courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe!
La reine a juſqu'ici conſolé mon malheur...
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle; & pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter ſa prière.

SCENE IV.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

EROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais ſon injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe. (*m*)
Je fus coupable aſſez ſans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPE.

Ah! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

Je le ſais; mais n'importe.
Je connais mon danger; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame, le voici.

EROPE.

Je commence à trembler:
Quoi! c'eſt Atrée! ô Ciel! & j'oſe lui parler.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait ſigne à ſes gardes & à Mégare de ſe retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue:
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

EROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez : une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître & des plus ſaintes lois:
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide & Micène;
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée, & que méritez-vous?

EROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste & de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix : répondez-moi.

EROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.

Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, & mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte & sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

EROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère:
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

EROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,

La mort entoure encor ſon enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il eſt après tout le ſang de vos aïeux ;
Il eſt, ainſi que vous, de la race des dieux :
Seigneur, avec ſon père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :
Il ſuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Raſſurez-vous... le doute était mon ſeul ſupplice...
Je crains peu qu'on m'éclaire... & je me rends juſtice...
Mon frère en tout l'emporte... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous-même avec lui...
De Micène & d'Erope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître....
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne,
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe
Deux fois pour une femme enſanglante la Grèce.
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul héritier....
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

EROPE.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
Ce paſſage inouï du courroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourrais-je oppofer à des maux fans remède ?
Après tout, c'eft mon frère.... & fon front couronné
A la fille des rois peut être deftiné.....
Vous auriez dû plutôt m'apprendre fa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thiefte eft fans doute en ces lieux ?

EROPE.

Mon fils.... eft loin de moi.... fous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il fera fous la mienne.

EROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A fes parens, à vous, les chemins font ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en eft plus affurée.
Allez....

EROPE, *en partant.*

Dieux! s'il eft vrai... mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE *feul.*

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait fon lâche raviffeur.
Elle me fuit, m'abhorre. elle eft toute à Thiefte:
Du faint nom de l'hymen ils ont voilé l'incefte;
Ils jouiffent en paix du fils qui leur eft né;
Le vil enfant du crime au trône eft deftiné.

Tu

Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux,
Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait séduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.
Et je suis la victime & la fable à la fois
D'un peuple qui méprise & les mœurs & les lois.
Vous en allez frémir, Grèce légère & vaine,
Détestable Thieste, insolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur. (*n*)
Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime,
Je te tiens : les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,
Il fait rentrer ton sang au gré de ma furie
Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.
Le festin de Tantale est préparé pour eux,
Les poisons de Médée en sont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accens de leurs voix expirantes ;
Je savoure le sang dont j'étais affamé.
Thieste, Erope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels discours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le ſort m'a conduit....
Mon injure m'accable, & ma raiſon me fuit.
Des fantômes ſanglans ont rempli ma penſée,
Des cris ſont échappés de ma bouche oppreſſée....
Mon eſprit égaré par l'excès des tourmens
S'étonne du pouvoir qu'ont uſurpé mes ſens....
Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repouſſe en vain.... ce cœur déſeſpéré
Eſt trop plein des ſerpens dont il eſt dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en eſt-il pour Atrée?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE *à Erope.*

JE ne puis vous blamer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

EROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

EROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leurs cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

EROPE.

Quel triomphe! Etes-vous hors de fa dépendance?
Votre frère avec vous eft-il d'intelligence?
Atrée en me parlant s'eft-il bien expliqué?
Dans fes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude?
Polémon de fon ame a long-temps fait l'étude;
Il femble être peu fûr de fa fincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la néceffité.
C'était le feul moyen (du moins j'ofe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

EROPE.

Il eft maître d'Argos, nous fommes dans fes mains.

THIESTE.

Dans l'afile où je fuis les dieux font fouverains. (*o*)

EROPE.

Hé, qui nous répondra que ces dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous affiégent.

THIESTE.

Quels périls? entre nous le peuple eft partagé,
Et même autour du temple il eft déjà rangé.
Mes amis raffemblés arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine;
Mais il n'eft pas befoin de ce nouveau fecours:
Le ciel avec la paix veille ici fur vos jours;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquile,
Impofent le refpect qu'on doit à cet afile.

EROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté?

THIESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc déformais tout cède à la nature.
Banniffez, Polémon, ces foupçons recherchés,
A vos confeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeffes
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreffes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauffeté
L'efpoir qu'il vient de rendre au fein qui l'a porté?
Il cède à vos confeils, il pardonne à fon frère,
Il approuve un hymen devenu néceffaire;
Il y confent du moins: la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Confolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreffé,
Lié par fes fermens, oubliant fon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eft point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défians,
Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous est connu, vous savez s'il souhaite
Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'est de moi qu'il la prend;
Il doit me l'apporter. Il doit avec son frère
Prononcer après moi ce serment nécessaire.

(*à Erope & à Thieste.*)

C'est trop se défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuse
Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je puis à la fin, sans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, & j'en réponds.

THIESTE.

Hé bien, s'il est ainsi, Thieste & votre fille
Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.
Vous, ma mère, & les Dieux, vous serez son appui,
Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPE.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! Princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

EROPE.

Va, dis-je, ne crains rien... ſur vos ſacrés genoux,
En préſence des dieux, je mettrai ſans alarmes
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THIESTE.

Voyez ce que vous haſardez.

POLEMON.

Je veillerai ſur lui.

EROPE.

Soyez ſa protectrice:
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice,
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous ſavez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, IDAS, POLEMON.

IDAS.

REINES, on vous attend. Atrée eft à l'autel,

EROPE.

Atrée?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour folemnel,
Commencer fous vos yeux ces heureux facrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices;

(*à Erope.*)

Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de fes pères,
Ce gage augufte & faint de vos fermens fincères.
C'eft à Thiefte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inftruire,
Venir prendre fa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus preffé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a difpenfé.
Vous favez que les dieux font aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les facrifices.

Les rois des Argiens de ce droit font jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Erope... A côté d'un époux
Suivez, fans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPE.

Pardonne, cher époux, fi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le fang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides. (*p*)

IDAS.

Non, Madame; au courroux dont il fut poffédé
Par degré à mes yeux le calme a fuccédé.
La paix eft dans le cœur du redoutable Atrée :
Lui-même il veut remplir cette coupe facrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le ferment folemnel.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre,
De ce faint appareil la pompe fe découvre. (*)
Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,
Interdit, égaré....

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* & *Thiefte* fe mettent à un des côtés; *Polémon* & *Idas*, en la faluant, fe placent de l'autre; on place la coupe fur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la fcène.

SCENE IV & dernière.

Tous les Perſonnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

Ecoutez nos ſermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour ſalutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

(*à Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs ;

Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(à Polémon.)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez !

EROPE.

Ah ! Mégare,

Tu reviens sans mon fils !

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches soldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras....

EROPE.

On m'arrache mon sang !

MEGARE.

Interdite & tremblante,

Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.

Craignez tout.

EROPE.

Ah ! courons...

THIESTE.

Volons, sauvons mon fils...

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(on frappe Erope derrière la scène.)

EROPE.

Je meurs !

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thieste,

Suis ton infâme épouse, & l'enfant de l'inceste.

Je n'ai pu t'abreuver de ce ſang criminel,
Mais tu le rejoindras.

THIESTE, *derrière la ſcène.*

Dieux ! c'eſt à votre autel...
Mais je l'avais ſouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance !
Ciel qui la réſervais ! implacable Puiſſance !
Monſtre que j'ai nourri, monſtre de cruauté,
Achève, ouvre ce ſein, ces flancs qui t'ont porté.

(*on entend le tonnerre, & les ténèbres couvrent la terre.*)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Deſtin, tu l'as voulu ! c'eſt d'abyme en abyme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, & le ſoleil me fuit !
L'enfer s'ouvre !... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DES PELOPIDES.

EROPE.

(a) PEUT-ETRE un fort plus trifte empoifonne ma vie.
Les monftres déchaînés de l'empire des morts
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.

(b) Réparer vos erreurs, & vaincre fon courroux.

(c) THIESTE.

Epoufe infortunée, & malheureufe mère!
Mais nul ne peut forcer fa prifon volontaire;
De cet afile faint rien ne peut la tirer.

(d) Que je réfifte ou non, c'en eft fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu féduite ?

(e) Je me fuis trop fans doute accufé devant elle.
Ce n'eft pas vous du moins qui fûtes criminelle:
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Erope entre fes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête :
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête :
Je fus le feul coupable, & je ne le fuis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irréfolus
M'ont affez reproché ma flamme & mon audace;
A mon empreffement le ciel même a fait grace.

(f) A ce trouble éternel qui fuit le diadème.

(g) On condamne fon crime, il le doit expier;
Et vous, s'il fe repent, vous devez l'oublier.

(h) Mon cœur peut fe tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma fecrète ennemie.
Polémon n'eft qu'un traître, & fon ambition
Peut-être de Thiefte armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manége perfide ;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide :
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon ;
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos lois ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
. . . .

(*i*) Non ; ma fatale épouſe, entre mes bras ravie,
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple, elle doit ſe jeter ;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRÉE.

Pour Erope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe ;
Mais, pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.
Erope n'a point part au crime de mon frère.

(*k*) Fin du troiſième acte, dans l'édition de 1775.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop ſenſible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin, du pied des ſaints autels,
Au nom d'Erope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Erope a déſuni deux frères,
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres.

Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux :
Ses jours infortunés sont consacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait ; ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ses amans,
Sa bouche a prononcé ses éternels sermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
Des murs du sanctuaire elle écarte Thieste ;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour !
Vivez, règnez heureux.... Ma carrière est remplie :
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter....
Tout ce que je demande, avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,
D'une main qu'à mes yeux conduise un cœur sincère.
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras !
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges !
Thieste les souilla de ses mains sacriléges....
Mais de quel droit Erope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter ?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie :
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie,
Tantôt par un perfide, & tantôt par les dieux ?
Ces vœux si mal conçus, ces sermens odieux,
Au roi comme à l'époux sont un trop grand outrage.
Vons pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Erope est coupable en suivant votre exemple :
Erope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.

Eſt-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui penſez la ſouſtraire à mon pouvoir ſuprême ?
Vous êtes-vous tous trois en ſecret accordés
Pour détruire une paix que vous me demandez ?
Qu'on rende mon épouſe au maître qu'elle offenſe ;
Et ſi l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeauce.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieſte & vous, Erope ſans ſecours,
N'avait plus que le ciel.... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ſes appas n'oſèrent ſe flater,
Elle doit en effet chérir votre clémence :
Je puis me plaindre à vous, mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, aſile des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère ?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſupportable.
Oui, j'aime encore Erope, elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux ; c'eſt à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Erope en ce temple, à ſon devoir fidelle,
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner ; mais qu'en ce même jour
De ſon fatal aſpect il purge ce ſéjour.

Je

Je vais presser la fête, & je la crois heureuse :
Si l'on m'avait trompé.... je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous consulte ; allez & confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *seule.*

Disparaissez enfin, redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin ;
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, EROPE.

HIPPODAMIE.

Enfin, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'uu maître, & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits ;
D'un pas plus assuré marchez vers le palais ;
Sur un front plus serein posez le diadème :
Atrée est rigoureux, violent, mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

EROPE.

Je suis perdue.... ah, Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je, & quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte, & du calme à l'orage?

EROPE.

Ma mère!.... j'ose encore ainsi vous appeler,
Et de trône & d'hymen cessez de me parler,
Ils ne sont point pour moi.... je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée & Thieste, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'est en horreur.
Un dieu cruel, un dieu me suit & nous rassemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper ensemble.
Ne me consolez plus; craignez de partager
Le sort qui me menace, en voulant le changer...
C'en est fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre destinée;
Mais on ne verra point Erope abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous consoler.

EROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous suis.

EROPE.

Que de soins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

(*l*) Après ce vers, *Polémon* ajoutait, dans l'édition de 1775:

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée, & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec persévérance,
Adoucit de son fils la sombre violence;
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.

Vous devez ſur ce prince avoir quelque puiſſance:
Le ſalut de vos jours dépend de ſon abſence.

(m) N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître:
Le ſort en eſt jeté.

MEGARE.

Princeſſe, il va paraître;
Vous n'avez qu'un moment.

EROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, *après avoir fait ſigne à ſes gardes & à Mégare de ſe retirer.*

JE la vois interdite, éperdue, &c.

(n) Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Ceſſez, filles du Styx, ceſſez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale:
Sur Thieſte & ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLEMON, IDAS.

ATRÉE.

IDAS, exécutez ce que je vais prefcrire.
Polémon, c'en eft fait, tout ce que je puis dire,
C'eft que j'aurai l'orgueil de ne plus difputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix eft préférable à l'amour d'une femme ;
Ainfi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits....
Si vous les approuvez, mes vœux font fatisfaits.

POLEMON.

Puiffe un pareil deffein, que je conçois à peine,
N'être point en effet infpiré par la haine !

ATRÉE, *en fortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.
Que de ton feu facré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'Etat fois l'augufte lien.
Nature, tu peux tout ; les confeils ne font rien.

(*o*) EROPE.

Il eft maître en ces lieux, nous fommes dans fes mains.

THIESTE.

Les dieux nos protecteurs y font feuls fouverains.

(*p*) Voici les dernières fcènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jufqu'ici.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les suivez pas?

POLEMON.

Non, je reste en ces lieux,
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces sermens me tiennent en contrainte.
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte;
Vous devez y veiller : je dois compte au Sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet Etat.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux ?.... Et vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi;
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'est m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne, on l'outrage ; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS.

Il n'oserait : sachez, s'il a de tels desseins,
Qu'il ne les confira qu'aux plus vils des humains.
Osez-vous accuser le roi d'être parjure.

POLEMON.

Il a dissimulé l'excès de son injure ;
Il garde un froid silence ; & depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a souillé ma patrie:
La race de Pélops tient de la barbarie.

Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, Seigneur, dans fon ame ulcérée,
Ainfi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce jufte courroux dont il fut poffédé,
Par degrés à mes yeux le calme a fuccédé.
Il eft devant les dieux ; déjà des facrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices.
Sur la coupe facrée on va jurer la paix
Que vos foins ont donnée à nos ardens fouhaits.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre ;
De ce faint appareil la pompe fe découvre (*a*).
La reine avec Erope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puiffe-t-elle à fes fils n'être jamais fatale !

SCENE V.

Tous les perfonnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

POLEMON.

JE vois venir Atrée ; & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les fermens.
(*Atrée fe place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux fouverains du monde,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs fi féconde,
Vous les voulez finir ; & la religion
Forme enfin les faints nœuds de la réunion,

(*a*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* & *Thiefte* fe mettent a un des côtes. *Polémon* & *Idas*, en la faluant, fe placent de l'autre.

Qui rend, après des jours de ſang & de miſère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

(*à Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite;
Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés,
Je les veux pour vengeurs, ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah ! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié : la plainte aigrit les cœurs;
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs :
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE *accourant.*

Arrêtez !

EROPE.

Ah ! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils !

MEGARE, *ſe plaçant près d'Erope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras.

EROPE.

Quoi ! mon fils malheureux !

MEGARE.

Interdite & tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah ! mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes ſermens, à moi ?...
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée !...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, & reconnais Atrée,

EROPE.

Dieux ! quels maux je reſſens ! ô ma mère ! ô mon fils !....
Je meurs !

(*elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*).

POLEMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Erope, & tu mourras, Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte ;
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux :
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.

(*la nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé ; glaive, achève....

THIESTE.

Ah, barbare !
Tu mourras avant moi.... la foudre nous ſépare.

(*les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre, le poignard à la main ; Polémon & Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras ; tombe, perfide, & meurs !

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère épuiſez vos fureurs :

Mon sein vous a portés, je suis la plus coupable.

(elle embrasse Erope, & se laisse tomber auprès d'elle sur une banquette : les éclairs & le tonnerre redoublent.)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable :
Va, je finis la mienne.

(il se tue.)

ATRÉE.

Attends, rival cruel....
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel ;
Je porterai ma haine au fond de ces abymes,
Nous y disputerons de malheurs & de crimes.
Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
O Tantale ! ô mon père ! est fait pour tes enfans.
Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître ;
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin des Variantes.

NOTE.

(1) Vers de Timoléon de M. *de la Harpe*.

IRENE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la première fois, le 16 mars 1778.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A L'ACADEMIE FRANÇAISE 1778.

Messieurs,

Daignez recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres & respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut néceſſaire à la France par ſon inſtitution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un ſtyle pur & noble, elle eſt plus néceſſaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'eſt permis à aucun membre de l'académie de la Cruſca, de prendre ce titre à la tête de ſon livre, ſi l'académie ne l'a déclaré, écrit avec la pureté de la langue toſcane. Autrefois quand j'oſais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je conſultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère, qui, ſans me nommer, vous propoſait mes doutes; & lorſque je commentai le grand *Corneille*, j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos*, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; & cette édition de *Corneille* ſemble être aujourd'hui regardée

comme un livre claſſique pour les remarques que je n'ai données que ſur votre déciſion.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons ſur les fautes où je ſuis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous conſulter, & pour ſuivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleſſe paſſe pour incorrigible, & moi, Meſſieurs, je crois qu'on doit penſer à ſe corriger à cent ans. On ne peut ſe donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ſes fautes à tout âge. Peut-être cette méthode eſt la ſeule qui puiſſe préſerver la langue françaiſe de la corruption qui ſemble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage ſans avoir écouté les conſeils de *Boileau* & de *Patru* : auſſi c'eſt ce véritablement grandhomme qui nous enſeigna, par ſon exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gène prodigieuſe de la rime ; de faire parler le cœur avec eſprit ſans la moindre ombre d'affectation ; d'employer toujours le mot propre ſouvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit ſi bien *Pétrone :* il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poëſie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait abſolument, ce charme ſecret & inexprimable, égal à celui du quatrième livre de *Virgile;* cette douceur enchantereſſe qui fait que quand vous liſez au haſard dix

ou douze vers d'une de ses pièces, un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût, & malheureusement chez eux seuls, ces idées gigantesques & vides de sens, ces apostrophes continuels aux dieux, quand on ne sait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un style sauvage; ces épithètes fausses & inutiles; ces idées obscures, plus obscurément rendues; ce style aussi dur que négligé, incorrect & barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de son grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur *Boileau* a donné ce précepte,

> Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
> De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul *Racine*, depuis Andromaque jusqu'au chef-d'œuvre d'Atalie. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

de phrafe de cet élégant écrivain, fes expreffions pittorefques, *verba quibus deberent loqui. Cheminais, Maffillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du ftyle de *Racine*. Ils fe fervaient de fes armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en fecret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable *Fénélon* votre autre confrère, tant perfécuté pour des difputes aujourd'hui méprifées, & fi cher à la poftérité par fes perfécutions mêmes, forma fa profe élégante fur la poëfie de *Racine*, ne pouvant l'imiter en vers: car les vers font une langue qu'il eft donné à très-peu d'efprits de pofféder; & quand les plus éloquens & les plus favans hommes, les fublimes *Boffuet*, les touchans *Fénélon*, les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français, ils font tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur fcience, dans cette trifte claffe qui eft au-deffous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de profe dans lefquels on a le mieux imité le ftyle de *Racine*, font ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai fuccès aujourd'hui fans cette correction, fans cette pureté qui feule met le génie dans tout fon jour, & fans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monftrueufe, tombant à chaque pas dans une faibleffe plus monftrueufe encore, & du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu facré, Meffieurs; c'eft par vos foins que depuis quelques années les compofitions pour les prix décernés par vous font enfin devenues

devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la faine littérature s'eft tellement déployé qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages fufpendre vos jugemens, & partager vos fuffrages ainfi que ceux du public.

Je fens combien il eft peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'ofer arrêter un moment vos regards fur un des fruits dégénérés de ma vieilleffe. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, & adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Meffieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décifions fouveraines fur l'éclat éternel qu'il fut donner à cette langue françaife peu connue avant lui, & devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, & vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos affemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire fur *Corneille* & fur *Shakefpeare*. Je rougis de joindre enfemble ces deux noms: mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable difpute. On s'appuie de l'opinion de Madame *Montagu*, eftimable citoyenne de Londres, qui montre pour fa patrie une paffion fi pardonnable. Elle préfère *Shakefpeare* aux auteurs d'Iphigénie & d'Athalie, de Polieucte & de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui affurer cette

fupériorité ; & ce livre eft écrit avec la forte d'enthoufiafme que la nation anglaife retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakefpeare*, échappés à la groffiéreté de fon fiècle. Elle met *Shakefpeare* au-deffus de tout, en faveur de ces morceaux qui font en effet naturels & énergiques, quoique défigurés prefque toujours par une familiarité baffe. Mais eft-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout Virgile, ou de *Lycophron* à tout Homère?

On a repréfenté, Meffieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, & dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale jufqu'à la mer qui fépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on faffe le même honneur à une feule pièce de *Shakefpeare*, & alors nous pourrons difputer.

Qu'un chinois vienne nous dire: ›› Nos tragédies ›› compofées fous la dinaftie des *Yven* font encore ›› nos délices après cinq cents années. Nous avons ›› fur le théâtre des fcènes en profe, d'autres en ›› vers rimés, d'autres en vers non rimés. Les dif- ›› cours de politique & les grands fentimens y font ›› interrompus par des chanfons, comme dans votre ›› Athalie. Nous avons de plus des forciers qui ›› defcendent des airs fur un manche à balai, des ›› vendeurs d'orviétan & des gilles, qui, au milieu ›› d'un entretien férieux, viennent faire leurs ›› grimaces de peur que vous ne preniez à la pièce ›› un intérêt trop tendre qui pourrait vous attrifter. ›› Nous fefons paraître des favetiers avec des manda- ›› rins & des foffoyeurs avec des princes, pour rapeler

„ aux hommes leur égalité primitive. Nos tragédies „ n'ont ni expofition ni nœud, ni dénouement. „ Une de nos pièces dure cinq cents années, & un „ payfan qui eft né au premier acte eft pendu au „ dernier. Tous nos princes parlent en crocheteurs, „ & nos crocheteurs quelquefois en princes. Nos „ reines y prononcent des mots de turpitude qui „ n'échapperaient pas à des revendeufes entre les „ bras des derniers des hommes, &c. &c. „

Je leur dirais : Meffieurs, jouez ces pièces à Nankin ; mais ne vous avifez pas de les repréfenter aujourd'hui à Paris ou à Florence, quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec juftice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna & ceux de Rodogune. Tout n'eft pas toujours ni bien deffiné, ni bien exprimé dans ces fameufes pièces, je l'avoue. Je fuis même obligé de vous dire, Meffieurs, que cette dame fpirituelle & éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorfque je vous confultai fur le commentaire de *Corneille*. Je me fuis entièrement rencontré avec elle dans les juftes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'eft toujours en admirant fon génie que j'ai remarqué fes écarts. Hé, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans fes bonnes pièces, & ceux de *Shakefpeare* dans tous fes ouvrages !

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie fublime, qui font reftées à l'Europe? (car il ne faut pas parler des autres,) c'eft d'avoir pris

quelquefois de l'enflure pour de la grandeur ; de s'être permis quelques raiſonnemens que la tragédie ne peut admettre ; de s'être aſſervi dans preſque toutes ſes pièces à l'uſage de ſon temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus inſipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies paſſions, excepté dans la pièce eſpagnole du Cid ; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger ſon modèle en trente endroits, dans un temps où les bienſéances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne ſurtout pour avoir trop négligé ſa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'eſprit ſur un grand homme ſont épuiſées ; & l'on joue Cinna & Polieucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruſſie, devant le doge & les ſénateurs de Veniſe, comme devant le roi & la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakeſpeare* ? Vous le ſavez, Meſſieurs, tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce ſont, comme dit M. *de Fontenelle* dans ſes Mondes, preſque d'autres principes de raiſonnement. Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'alors le théâtre eſpagnol, qui infectait l'Europe, en était le légiſlateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre ; mais *Shakeſpeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais ? ce qu'on a fait en France ; ſe corriger.

Madame *Montagu* condamne, dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui eſt toujours la

bafe du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Efther & dans Athalie. Il eft beau, fans doute, à une dame de réprouver cette paffion univerfelle qui fait régner fon fexe; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureufe. Que le principal perfonnage de cette idylle foit repréfenté par une actrice telle que Mlle *Gauffin*, alors je réponds que Madame *Montagu* verfera des larmes. J'ai vu le roi de Pruffe attendri à une fimple lecture de Bérénice, qu'on fefait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui eft bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philofophe? la feule magie du ftyle de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les cenfures de réflexion n'ôtent jamais le plaifir du fentiment. Que la févérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à fes pièces. Ceux qui connaiffent les difficultés extrêmes, & la délicateffe de la langue françaife, voudront toujours lire & entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le diftinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile.* On ne trouve pas quelquefois affez de force dans fes caractères & dans fon ftyle, c'eft ce qu'on a dit de *Virgile;* mais on admire dans l'un & dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être infenfible aux

perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre françaife, & de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît eftimer beaucoup *Brumoi*, parce que *Brumoi*, en qualité de traducteur d'Euripide, femble donner au poëte grec la préférence fur le poëte français. Mais fi elle favait que *Brumoi* traduit le grec très-infidellement ; fi elle favait que, *vous y ferez ma fille*, n'eft pas dans Euripide ; fi elle favait que *Clytemneftre* embraffe les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la françaife, (quoique *Brumoi* ofe fuppofer le contraire) enfin fi fon oreille était accoutumée à cette mélodie enchantereffe qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* feul, alors Madame *Montagu* changerait de fentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *reffemble à un jeune amant qui a du courage : & pourtant l'Iphigénie eft une des meilleures tragédies françaifes.* Je lui dirais: & pourtant, Madame, elle eft un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau fiècle de *Louis XIV*, ce fiècle, notre gloire, notre modèle & notre défefpoir. Si nous avons été indignés contre Madame *de Sévigné* qui écrivait fi bien, & qui jugeait fi mal ; fi nous fommes révoltés de cet efprit miférable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire, *que la mode d'aimer Racine, paffera comme la mode du café* ; jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une perfonne auffi inftruite que vous ne rende pas juftice à l'extrême mérite d'un fi grand homme. Je vous le dis, les yeux

encore mouillés des larmes d'admiration & d'attendriſſement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare & moins ſenti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime & de la meſure, au point de ne pas laiſſer échapper une ſeule ligne, un ſeul mot qui ſente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'eſt à ce coin que ſont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté ſurmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu ſur la terre aucun art, aucun amuſement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois ſe propoſaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le diſque juſqu'à la courſe des chars? Nos tournois, nos carrouſels étaient-ils ſi faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans la molle oiſiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Péterſbourg juſqu'à Madrid, le ſeul attrait qui les pique dans leurs miſérables jeux de cartes, n'eſt-ce pas la difficulté de la combinaiſon, ſans quoi leur ame languirait aſſoupie?

Il eſt donc bien étrange, & j'oſe dire bien barbare, de vouloir ôter à la poëſie ce qui la diſtingue du diſcours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la pareſſe & l'impuiſſance de faire des vers

rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Inferer dans une tragédie des fcènes entières en profe, c'eft l'aveu d'une impuiffance encore plus honteufe.

Il eft bien certain que les Grecs ne placèrent les Mufes fur le haut du Parnaffe que pour marquer le mérite & le plaifir de pouvoir aborder jufqu'à elles à travers des obftacles. Ne fupprimez donc point ces obftacles, Madame ; laiffez fubfifter les barrières qui féparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan & de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Ariofles*, les *Taffes* qui fe font foumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De fon ouvrage en vous laiffe un long fouvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aifément les penfées dans la mémoire?

Je ne me flatte pas que mon difcours & ma fenfibilité paffent dans le cœur de Madame *Montagu*, & que je fois deftiné à convertir *divifos orbe Britannos.* Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature? Les Anglais n'ont-ils pas affez de diffentions chez eux? & n'avons-nous pas affez de tracafferies chez nous? ou plutôt l'une & l'autre nation n'ont-elles pas eu affez de grands hommes dans tous les genres pour ne fe rien envier, pour ne fe rien reprocher?

Hélas ! Meſſieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai paſſé une partie de ma vie à faire connaître en France les paſſages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakeſpeare* avait été plongé par ſon ſiècle. J'ai rendu juſtice à l'anglais *Shakeſpeare*, comme à l'eſpagnol *Caldéron ;* & je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'oſe dire que c'eſt de ma ſeule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine & pédanteſque, cet amour propre révoltant qui ſe déguiſe ſous l'amour de ſon pays, & qui ne préfère les heureux génies de ſes anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacons*, aux *Keppler*, aux *Copernic*, ſans même y mêler d'abord aucune émulation ! que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée*, le reſtaurateur & la victime de la raiſon en Italie, ce premier maître de la philoſophie, que *Deſcartes* eut le malheur de ne citer jamais !

Nous ſommes tous à préſent les diſciples de *Newton :* nous le remercions d'avoir ſeul trouvé & prouvé le vrai ſyſtème du monde ; d'avoir ſeul enſeigné au genre humain à voir la lumière ; & nous lui pardonnons d'avoir commenté les viſions de *Daniel* & l'*Apocalypſe*.

Nous admirons dans *Locke* la ſeule métaphyſique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; & nous n'avons rien à pardonner à *Locke*.

N'en ferions-nous pas autant pour *Shakeſpeare*, s'il avait reſſuſcité l'art des *Sophocles*, comme Madame *Montagu*, ou ſon traducteur oſe le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. *de la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raiſon, élever ſa voix en faveur de cet homme ſingulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans ſon judicieux journal ce que tout le monde ſent : que *Shakeſpeare* eſt un ſauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre ſe contente de ſes grands hommes en tant de genres ; elle a aſſez de gloire La patrie du *Prince noir* & de *Newton* peut ſe paſſer du mérite des *Sophocles*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Timothées* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en ſouhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre ſoient toujours remplie par des ſucceſſeurs dignes d'eux ; que les ſiècles à venir égalent le grand ſiècle de *Louis XIV*, & qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le ſurpaſſer.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé ſerviteur & confrère, &c.

NOTE.

(*) Le P. *Brumoi*, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe; & qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits & raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges & si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, & te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse; & comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant décemment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de *César*, protégée, secourue,

vengée par lui, & qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, & dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple ; & finisse enfin par lui dire : *Adieu, Cesar, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué : *comme autre qu'un Romain n'a pu asservir Rome, autre qu'un Romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, & même aux règles de la poësie, qui veulent que tout soit clair, & que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacees? Mais dites-moi surtout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juste consentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque* dans une situation encore plus douloureuse que celle de *Cornélie.*

Je confie à tes soins mon unique trésor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine & mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine & si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares mêmes des écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque.* Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre?

Cet homme de bon sens & de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du St Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous apperçûmes à la vérité que ces figures colossales etaient bien mal dessinees ; mais enfin elles étaient colossales, & cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits ; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions : mais la modestie & la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *Cesar* comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste meprisant, & qui surtout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; & si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes & par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier ; & l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour & la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouïs, & qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, & qui se guérit enfin de soi-même.

PERSONNAGES.

NICEPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de *Nicéphore.*

ALEXIS COMNENE, prince de Grèce.

LEONCE, père d'*Irène.*

MEMNON, attaché au prince *Alexis.*

ZOÉ, favorite, ſuivante d'*Irène.*

Un officier de l'empereur.

Gardes.

La ſcène eſt dans un ſallon de l'ancien palais de Conſtantin.



Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux!
Eſt-ce toi, Nicéphore ? ombre terrible, arrête :

Irene Acte 5. Sce. 4.

J. M. Moreau le J.e inv. 1786 *Le Mire Sculp.*

IRENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUEL changement nouveau ; quelle sombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur ?
Au palais des fept tours une garde inconnue
Dans un filence morne étonne ici ma vue ;
En un vafte défert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conftantin trop fouvent un beau jour
Eft fuivi des horreurs du plus funefte orage.
La cour n'eft pas long-temps le bruyant affemblage
De tous nos vains plaifirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs foulagemens des cœurs infortunés ;
De la foule importune il faut qu'on fe retire.
Nos états affemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être ; & ces fiers Mufulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De fes chagrins fecrets, qu'il veut diffimuler,
Je connais trop la caufe ; elle va m'accabler.
Je fais par quels foupçons fa dureté jaloufe,
Dans fon inquiétude outrage fon époufe.
Il écoute en fecret ces obfcurs impofteurs,
D'un efprit défiant déteftables flatteurs,
Trafiquant du menfonge & de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour Céfar ! & quels foins douloureux !
Je le plains, je gémis.... il fait deux malheureux...
Ah ! que n'ai-je embraffé cette retraite auftère
Où depuis mon hymen s'eft enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illufion des cours,
L'efpoir qui nous féduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, & la peine cruelle
De fe faire à foi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funefte grandeur !
Je montai fur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute deftinée ;
Et je pleure furtout ce fatal fouvenir
Que mon devoir condamne, & qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on refpire empoifonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la fombre jaloufie
Par d'indifcrets éclats n'a point manifefté
Le fentiment honteux dont il eft tourmenté :
Il le cache au vulgaire, à fa cour, à lui-même ;
Il fait vous refpecter, & peut-être il vous aime.

Vous cherchez à nourrir une injuste douleur,
Que craignez-vous ? (*a*)

IRENE.

Le ciel, Alexis & mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur & vous sans vous inquiéter,
Fidelle à ses sermens jusqu'à vous éviter.

IRENE.

Je sais que ce héros ne cherche que la gloire;
Je ne saurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah! j'ai trop admiré ses exploits éclatans:
Sa gloire de si loin m'a trop intéressée.
César aura surpris au fond de ma pensée
Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître:
Des antiques Césars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis:
C'est avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquise & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité,
Ce fantôme effrayant subjugua ma famille;
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.

Du bandeau des Céfars on crut cacher mes pleurs :
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde ;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faibleffe en ce combat pénible ;
Et de ce grand fecours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux ferment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai.... Ce mot te fait affez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'expofer
M'aurait par fes vertus appris à l'appaifer :
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre ;
Et je n'ai que toi feule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible & bleffé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

HE bien, en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admife aujourd'hui
Parmi les courtifans qu'il approche de lui ?

MEMNON.

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de fon ame abattue.

Je ne fuis point compté parmi les courtifans,
De fes deffeins fecrets fuperbes confidens :
Du confeil de Céfar on me ferme l'entrée.
Commandant de fa garde à la porte facrée,
Militaire oublié par fes maîtres altiers,
Relégué dans mon pofte ainfi que mes guerriers,
J'ai feulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Borifthène,
Qu'il vogue vers Bifance, & que Céfar troublé
Ecoute en frémiffant fon confeil affemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous ?

MEMNON.

Il revole au Bofphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenfer Nicéphore !
Revenir fans fon ordre !

MEMNON.

On l'affure, & la cour
S'alarme, fe divife & tremble à fon retour. (b)
Il a brifé, dit-on, l'honorable efclavage
Où l'empereur jaloux retenait fon courage;
Il vient jouir ici des honneurs & des droits
Que lui donnent fon rang, fa naiffance & nos lois.
C'eft tout ce que j'apprends par ces rumeurs foudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'efpérances vaines,
Et qui de bouche en bouche armant les factions
Vont préparer Bifance aux révolutions.
Pour moi je fais affez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois fuivre, & qui je dois défendre.
Je ne confulte point nos miniftres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,

Leurs fauſſes amitiés, leurs indiſcrètes haines :
Attaché ſans réſerve au pur ſang des Comnènes,
Je le ſers, & ſurtout dans ces extrémités ;
Memnon ſera fidelle au ſang dont vous ſortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il ſort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QU'A-T-IL oſé me dire? & quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger?
Il ne s'explique point: je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'eſt qu'un guerrier prompt à tout entreprendre:
Je le connais; le ſang d'aſſez près nous unit.
Contre nos courtiſans exhalant ſon dépit,
Il déteſta toujours leur frivole inſolence,
Leurs animoſités qui partagent Biſance,
Leurs triſtes vanités que fuit le déshonneur;
Mais ſon eſprit altier hait ſurtout l'empereur.
D'Alexis, en ſecret, ſon cœur eſt idolâtre;
Et s'il en était cru, Biſance eſt un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le ſanglant ſpectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand ſa ſombre colère
S'échappe en vous parlant, & peint ſon caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient.... Céfar eft irrité:
Le courtifan furpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Bifance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur fouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divifions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des difcours de Memnon que veux-tu que j'efpère?
Il commande au palais une garde étrangère:
D'Alexis, en fecret, eft-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les deffeins du Sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naiffant qui gronde fur l'empire!
Que je me crains furtout dans ma jufte douleur!
Je confulte, en tremblant le fecret de mon cœur:
Peut-être il me prépare un avenir terrible:
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop fenfible.
Si jamais Alexis en ce funefte lieu,
Trahiffant fes fermens.... Que vois-je? jufte Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ fouffrir ma vue, & banniffez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien fe doit facrifier,
Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
Le deftin me ravit la grandeur fouveraine;
Il m'a fait plus d'outrage: il m'a privé d'Irène....

Dans l'Orient foumis mes fervices rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorfque fur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébifonde entre nos mains remife,
Les Scythes repouffés, la Tauride conquife,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé!
Le fuis-je encor par vous? n'ofez-vous reconnaître
Dans le fang dont je fuis le fang qui vous fit naître?

IRENE.

Prince, que dites-vous? dans quel temps, dans quels lieux
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaiffez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos fermens, & furtout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céfar l'injufte défiance,
Il vous aurait fuffi d'éviter ma préfence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous hafardez.
Vous me faites frémir : Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je ferais plus coupable;
Ma préfence à Céfar ferait plus redoutable.
Quoi donc? fuis-je à Bifance? eft-ce vous que je vois?
Eft-ce un Sultan jaloux qui vous tient fous fes lois?
Etes-vous dans la Grèce une efclave d'Afie,
Qu'un defpote, un barbare achète en Circaffie,
Qu'on rejette en prifon fous des monftres cruels,
A jamais invifible au refte des mortels?

César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'Occident & les mœurs de la Grèce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le destin le forma pour Irène :
Il brave des Césars la puissance & la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi? vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux (c)
Dès qu'on l'a fait César, & qu'il est votre époux?
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non : il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne; & le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire, autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut; je n'en suis point jaloux :
Je le suis de vous seule, & jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.

Vous cachez des malheurs dont vos pleurs font garans ;
Et les ufurpateurs font toujours des tyrans.
Mais fi le ciel eft jufte, il fe fouvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets ! je fuis efclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée : elle n'eft plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eft à vous de croire
Qu'il ne m'eft pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Céfar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : fortez.

(*à Irène.*)

Il me verra, Madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
A fon rang comme au mien je fais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille & raffurée.

(*il fort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

De quel faififfement mon ame eft pénétrée !
Que je fens à la fois de faibleffe & d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que fur l'heure
On parcoure en fecret cette trifte demeure,
Ces fept affreufes tours qui, depuis Conftantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible deftin.
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'obferverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître foupçonneux
Vous condamne peut-être, & vous profcrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire ?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure & fincère,
Vaincre un fatal amour, (fi fon feu rallumé
Renaiffait dans ce cœur autrefois enflammé.)
Demeurer de mes fens maîtreffe fouveraine,
(Si la force eft poffible à la faibleffe humaine.)
Ne point combattre en vain mon devoir & mon fort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé ; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce sallon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, & je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci ;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, emplissent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance :
Là, dans un plein repos, d'un mot ou d'un coup d'œil,
Il commande à l'exil, aux tourmens, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercénaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires :

Il ſe trompe... Seigneur, quel ſecret embarras,
Quand j'ai tout diſpoſé, ſemble arrêter vos pas?

ALEXIS.

Le remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naiſſance, mon rang, la faveur du Sénat,
Tout me criait : venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me preſſe,
Ma paſſion fatale, entraînaient ma jeuneſſe;
Je venais oppoſer la gloire à la grandeur,
Partager les eſprits & braver l'empereur...
J'arrive, & j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle?
La honte eſt attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux?

MEMNON.

La honte! elle eſt pour vous de ſervir ſous un maître.

ALEXIS.

J'oſe être ſon rival : je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez ſon ennemi dans les champs de l'honneur.
Diſputez-lui l'empire, & ſoyez ſon vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Boſphore, & la ſuperbe Thrace,
Et ces Grecs inconſtans ſerviraient tant d'audace?
Je ſais que les Etats ſont pleins de ſénateurs
Attachés à ma race, & dont j'aurais les cœurs :

Ils pourraient ſoutenir ma ſanglante querelle :
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime : au trône il vous appelle.
Sa fougue eſt paſſagère, elle éclate à grand bruit :
Un inſtant la fait naître, un inſtant la détruit.
J'enflamme cette ardeur ; & j'oſe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraiſſez ſeulement, mon Prince, & vous ferez
Du Sénat & du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais ſanglant, ſéjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a ſuffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un ſoldat.
Ces ſoudains changemens ſont des coups de tonnerre
Qui dans des jours ſereins éclatent ſur la terre.
Plus ils ſont imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on ſe ſent frapper.
Nous avons vu paſſer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés ſur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment ſe perd enſeveli.
Il eſt temps qu'à Biſance on reconnaiſſe un homme
Digne des vrais Céſars, & des beaux jours de Rome.
Biſance offre à vos mains le ſouverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre & du ſceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les ſacrait,
Et Biſance à genoux ſoudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis & de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage,

Recueillez les débris de leurs sceptres brisés :
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez. (*d*)

ALEXIS.

Ami, tu me connais : j'ose tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, seule elle me ramène ;
Seule sur mon esprit encore irrésolu
Irène a conservé son pouvoir absolu,
Rien ne me retient plus : on la menace, & j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît sa garde : elle m'est confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins,
Nous servons sous Comnène, & nous sommes Romains.
Je vous laisse avec lui.

(*il se retire dans le fond & se met à la tête de la garde.*)

SCENE II.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS. MEMNON, Gardes *au fond*.

NICEPHORE.

PRINCE, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Au bord du Pont-Euxin vous m'avez bien servi;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire;
Et j'ai pu, sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste & saint, & par vous respecté.

NICEPHORE.

Je le protégerai tant qu'il sera fidelle,
Soyez-le, croyez-moi : mais puisqu'il vous rappelle,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.
Vous n'avez plus d'excuse : & si vers le Bosphore
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté.
Vous ne le serez pas avec impunité....

Voilà

Voilà ce que Céfar a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaiffent mon nom, mon rang & mon fervice;
Et vous-même avec eux vous me rendrez juftice.
Vous me laifferez vivre entre ces murs facrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICEPHORE.

Vous ofez le prétendre?

ALEXIS.

Un fimple citoyen
L'oferait, le devrait; & mon droit eft le fien,
Celui de tout mortel, dont le fort qui m'outrage
N'a point marqué le front du fceau de l'efclavage:
C'eft le droit d'Alexis; & je crois qu'il eft dû
Au fang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au fang dont fa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (fans trop m'en faire accroire)
Le fang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICEPHORE.

Je connais votre race, & plus votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

NICEPHORE.

C'eſt aſſez.

(il appelle Memnon à lui par un ſigne, & lui donne un billet dans le fond du théâtre.)

Servez l'empire & moi, vous qui m'obéiſſez.

(Il ſort.)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, ſervir Nicéphore ?

ALEXIS, *après avoir obſervé le lieu où il ſe trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de ſang froid.*

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté !
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort !

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;

Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie & de la servitude !
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelans
Pensent régner sans lois, & parler en sultans !
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable :
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai ? Memnon !

MEMNON.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

ALEXIS.

O Ciel ! ... de tes projets Irène est-elle instruite ?

MEMNON.

Elle en peut soupçonner & la cause & la suite :
Le reste est inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et surtout, cher ami, cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte ;
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.
Croyez que l'amitié, le zèle & le courage

Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte ſacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :
Le ſort en eſt jeté. Prévenons Nicéphore.

(aux ſoldats.)

Venez, braves amis, dont mon deſtin m'honore,
Sous Memnon & ſous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, & vengez ſa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de ſang & ſous des murs en cendre :
Marchons ſans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

OU courez-vous ? ô Ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes ſoins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au ſeul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du ſang qui va couler pour moi.
Il ne m'eſt plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déſerté.

Le pontife le fuit, & dans son miniſtère
Du Dieu que l'on outrage atteſte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls preſſans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'eſt plus temps:
La querelle eſt trop grande, elle eſt trop engagée.
Je les écouterai quand vous ſerez vengée.

SCENE V.

IRENE *ſeule.*

IL me fuit! que deviens-je? ô Ciel, & quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Jeme jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon deſtin, qui me donnas pour maître
Un mortel reſpectable & qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il ſe peut, malgré moi.
J'écoutai ma raiſon: mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, ſe ſouleva contr'elle.
Conduis mes pas, ſoutiens cette faible raiſon,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de ſon poiſon;
Rends la paix à l'empire auſſi bien qu'à moi-même.
Conſerve mon époux! commande que je l'aime!
Le cœur dépend de toi: les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.
Dans ce déſordre affreux veille ſur Nicéphore!
Et quand pour mon époux mon déſeſpoir t'implore,
Si d'autres ſentimens me ſont encor permis,
Dieu, qui ſais pardonner, veille ſur Alexis! (*e*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

ILS font aux mains: rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, & la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Pouffent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife facré par un fecours utile
Aux bleffés, aux mourans en vain donne un afile.
Les vainqueurs acharnés immolent fur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous expofez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Bifance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever;
Mais ne vous perdez pas en voulant la fauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non: je ne dois point vivre en nos murs embrafés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creufés.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Votre unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,
Appeler les dangers & chercher le trépas;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois:
Soumettons-nous au sort; & quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naissant touchait à la couronne;
Sa valeur la mérite; il porte à ce combat
Ce grand cœur & ce bras qui défendit l'Etat;
Surtout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Hé, que sert d'être aimé?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, & d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement;

Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai raſſemblé de crimes.
Ils ſont tous mon ouvrage !

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite ſacrée
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée.
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde : il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais où régna ſa famille.
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jetez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurai-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon déſeſpoir contemple ?
Soutien des malheureux, mon père ! mon exemple !
Quoi ! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix !
Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

LEONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, & quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre ſon maître,
Avec les conjurés avait oſé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui ſon empereur fuyait.
On croit Céſar bleſſé : le combat dure encore,
Des portes des ſept tours au canal du Boſphore :
Le tumulte, la mort, le crime eſt dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeſte
Un empire, un époux; que la vertu vous reſte.
J'ai vu trop de Céſars en ce ſanglant ſéjour
De ce trône avili renverſés tour à tour....
Celui de Dieu, ma fille, eſt ſeul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon ſort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

IL n'eſt plus de tyran : c'en eſt fait, il eſt mort;
Je l'ai vu. C'eſt en vain qu'étouffant ſa colère,
Et tenant ſous ſes pieds ce fatal adverſaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans ſon ſang brûlaient de ſe baigner.

(*s'approchant.*)
Madame, Alexis règne ; à mes vœux tout confpire.
Un feul jour a changé le deftin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par fes mains le trône des Céfars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez fi fa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le foin d'arrêter le fang & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe fon courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos facrés genoux
Des lauriers que fes mains n'ont cueilli que pour vous.
Je vole à l'hyppodrôme, au temple de Sophie,
Aux états affemblés, pour fauver la patrie.
Nous allons tous nommer du faint nom d'empereur
Le héros de Bifance, & fon libérateur.

(*il fort.*)

SCENE IV.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu !

LEONCE.

Croire un père & le fuivre.
Dans ce féjour de fang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la poftérité.
Je fais que Nicéphore eut trop de dureté :

Mais il fut votre époux. Refpectez fa mémoire....
Les devoirs d'une femme, & furtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le fang le fang de votre époux :
Ce n'eft qu'un droit barbare, un pouvoir qui fe fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'eft un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état : d'un côté fe préfente
Un jeune audacieux de qui la main fanglante
Vient d'immoler fon maître à fon ambition :
De l'autre eft le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;
C'eft vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos confeils ; ils font juftes, Seigneur :
Ils font facrés, je fais qu'un refpectable ufage
Prefcrit la folitude à mon fatal veuvage.
Dans votre afile faint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais fanglant je ne connus jamais.
J'ai trop befoin de fuir & ce monde que j'aime,
Et fon preftige horrible ... & de me fuir moi-même.

LEONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité :
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il eft encore au fein de la retraite
Des confolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
Je vous y conduirai, j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer.... Jurez à votre père,
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire,

Que vous accomplirez dans ces triſtes remparts
Les devoirs impoſés aux veuves des Céſars.

IRENE.

Ces devoirs, il eſt vrai, peuvent ſembler auſtères :
Mais s'ils ſont rigoureux, ils me ſont néceſſaires.

LEONCE.

Qu'Alexis pour jamais ſoit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous? (ſ)
Je ſais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embraſſe.
Après l'orage affreux que je viens d'eſſuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorſqu'une cour flatteuſe
M'offrait de vains plaiſirs, & me croyait heureuſe.
Quand il eſt teint de ſang, je le dois déteſter.
Hé quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir, je vais vous ſatisfaire ;
J'en fais entre vos mains un ferment ſolemnel....
Je deſcends de ce trône, & je marche à l'autel.

LEONCE.

Adieu : ſouvenez-vous de ce ferment terrible.

(*il ſort.*)

SCENE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

QUEL eſt ce joug nouveau qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ſerment;
Oui, je veux conſommer mon fatal ſacrifice.
Je change de priſon; je change de ſupplice.
Toi qui toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis & de douleurs ſecrètes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être enſevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage:
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts & ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître;
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité!
Les uſages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne.... Il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis :
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire.
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide ! Et mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée.
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable....
Qu'il était un héros ... je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ:
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le pontiſe & mon père,
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.

(*en voyant Alexis.*)

Ciel !

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS, Gardes *qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

JE mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois ; un empire, & mon cœur.
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte ;
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains.

Régnez, puifque je règne : & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & celui de Bifance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du fang de mon époux ?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer fa mémoire, (g)
Que fon nom foit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans fa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je fais que ces grands coups, la première journée,
Font murmurer la Grèce & l'Afie étonnée :
Il s'élève foudain des cenfeurs, des rivaux ;
Bientôt on s'accoutume à fes maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puiffance établie.
Qu'on fache gouverner, Madame, & tout s'oublie.
Après quelques momens d'une jufte rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureufe Livie
Fit adorer Augufte à la terre affervie.

IRENE.

Alexis ! Alexis ! ne nous abufons pas :
Les forfaits & la mort ont marché fur nos pas ;
Le fang crie : il s'élève, il demande juftice.
Meurtrier de Céfar, fuis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce fang fauvait le vôtre, & vous m'en puniffez !
Qui ? moi ! je fuis coupable à vos yeux offenfés !
Un defpote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au feul nom d'époux, eft pour vous refpectable ?

Ses jours vous font facrés ! & votre défenfeur
N'était donc qu'un rebelle, & n'eft qu'un raviffeur !
Contre votre tyran quand j'ofais vous défendre
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes fens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui dès fon enfance
Son cœur & fes parens formèrent l'efpérance
De couler de fes ans l'inaltérable cours
Sous les lois, fous les yeux du héros de nos jours;
• Vous faurez qu'il en coûte alors qu'on facrifie
A des devoirs facrés le bonheur de fa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous fommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un refpect infenfé pour un ufage antique,
Embraffé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprifé des Céfars, & furtout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient affervie :
Et fa mort nous fépare encor plus que fa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon fort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort !

IRENE.

Vivez, régnez fans moi, rendez heureux l'empire.
Le deftin vous feconde; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté!
Et vous vous obſtinez à tant de cruauté!
Que m'offrirait de pis la haine & la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir:
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir !

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuſe victoire;
Vous ne renoncez point au ſang dont vous ſortez,
A vos ſujets ſoumis, à vos proſpérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obſcur d'une priſon ſacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir ſéduit, a ſéduit votre cœur.
C'eſt un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même & vous fait ſa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter?
Sort-il de ſon tombeau pour nous perſécuter?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il aſſaſſiner une fille qu'il aime?
Je cours à lui, Madame, & je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il mépriſe la cour, & ſi ſon cœur l'abhorre,
Je ne ſouffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de ſon eſprit l'imprudente rigueur
Perſécute ſon ſang, ſon maître & ſon vengeur.

SCENE VII.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père,
Le miniſtre du Dieu qui règne au ſanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas ! ſelon vos vœux,
A cet auguſte aſile.... heureux ou malheureux.

IRENE.

Tout eſt prêt : je vous ſuis...

ALEXIS.

Et moi je vous devance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence,
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE *ſeule.*

QUE vais-je devenir ? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piége
Où mes pas égarés ſont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux & mon roi !
Et ſur ſon corps ſanglant cette main forcenée
Oſe allumer pour moi les flambeaux d'hymenée !

Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à ſon meurtrier un amour éternel!
Oui, grand Dieu, je l'aimais, & mon ame égarée
De ce poiſon fatal eſt encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris:
Me forcez-vous au crime? & voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide & confondue,
D'un père & d'un amant soutenir l'entrevue ?
Ah! Madame ! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRENE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, & nos secrets penchans
Se réveillent dans nous plus forts & plus puissans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé ; je suis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père & d'un amant:
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie
Le jour se refusait à ma vue obscurcie:
Mon sang s'était glacé ; sans force & sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on ma rendue?

Si Léonce paraît, je fens couler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis & je meurs:
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes fentimens, ma crainte, & les maux que j'endure.
Ah! que fait Alexis?

ZOÉ.

Il veut en fouverain
Vous replacer au trône, & vous donner fa main.
A Léonce, au Pontife il s'expliquait en maître:
Dans fes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne fouffrira point que vous ofiez jamais
Difpofer de vous-même, & fortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon facrifice,
Tu ne fouffriras pas que je fois fa complice!

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de triftes combats!

IRENE.

Tu les connais; plains-moi: ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour fe punir foi-même, & pour régner fur elle,
Je l'ai fait, tu le fais; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes affidues;
Il repouffe mes mains vers fon trône étendues;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois réſiſter au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerai-je encore?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre & régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis ne ſera mon époux.

ZOÉ.

Hé bien, ſi dans la Grèce un uſage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement ſépare
Du reſte des humains les veuves des Céſars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuſe, eſt-ce un ordre ſuprême
Que du haut de ſon trône ait prononcé Dieu même?
Contre vous de ſa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainſi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie!

IRENE.

Je ne ſais où je vais!.., humains! faibles humains!
Réglons-nous notre ſort? eſt-il entre nos mains? (*h*.)

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LEONCE.

MA fille, il faut me fuivre & fuir en diligence
Ce féjour odieux fatal à l'innocence.
Ceffez de redouter, en marchant fur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'augufte & d'invincible,
Un mot au nom du ciel eft une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous
Leur met un frein facré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte fur fa pourpre, & lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus fûrs & plus conftans
Des volages humains feront indépendans;
Ils n'auront pas befoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle eft à dédaigner.
C'eft loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déjà dit, fans regret je le quitte.
Le nouveau Céfar vient; je pars, & je l'évite.

(*elle fort.*)

LEONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'EN eſt trop; arrêtez.
Pour la dernière fois, père injuſte, écoutez;
Ecoutez votre maître à qui le ſang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué ſa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous déſeſpérez.
Le ſouverain ſacré des autels de Sohhie,
Dont la cabale altière à la vôtre eſt unie,
Contre moi vous ſeconde, & croit impunément
Ravir au nom du ciel Irène à ſon amant.
Je vous ai tous ſervis, vous, Irène & Biſance:
Votre fille en était la juſte récompenſe,
Le ſeul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le ſeul objet enfin qui ſoit digne de moi.
Mon cœur vous eſt ouvert, & vous ſavez ſi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui dès le berceau nous uniſſant tous deux
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promiſe,
Vous me la raviſſez lorſque je l'ai conquiſe! (*i*)
Lorſque je l'ai ſauvée, & vous, & tout l'Etat!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'oſez propoſer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.

Embrassez un fils tendre, & né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LEONCE.

Ne soyez l'un ni l'autre, & tâchez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déserté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde:
Aux passions des grands, à leurs vœux emportés,
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire:
Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé, je dois vous découvrir
Lecrime & les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce & du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilége osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, & la terre qui crie:
» Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
» N'épouse point sa veuve. » Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, & cherchez à lui plaire.
Teint du sang d'un époux, & de celui d'un père:
Frappez....

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis...& malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?

Et regretterez-vous votre perfécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur? (*k*)
Tendre père d'Irène! hélas! foyez mon père!
D'un juge fans pitié quittez le caractère;
Ne facrifiez point & votre fille & moi
Aux fuperftitions qui vous fervent de loi.
N'en faites point une arme odieufe & cruelle;
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu fe plaît à déchirer.
Tant de févérité n'eft point dans la nature :
D'un affreux préjugé laiffez-là l'impofture;
Ceffez...

LEONCE.

Dans quelle erreur votre efprit eft plongé!
La voix de l'univers eft-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous difputez, Léonce, & moi je fuis fenfible.

LEONCE.

Je le fuis comme vous.... le ciel eft inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois & mon père & le ciel.
Plus de fang va couler pour cette injufte Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous fauva n'a plus qu'à fe venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ofe outrager;
Je briferai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel, en tout temps, rival du diadème,
Ce fatal inftrument de tant de paffions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,

Cimenté de leur ſang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, ſur ces vaſtes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve r'allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du ſang & des tombeaux.

LEONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur ſuprême,
Alors qu'elle eſt ſans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous plains de régner!

ALEXIS.

Je me ſuis emporté;
Je le ſens, j'en rougis. Mais votre cruauté
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Inſulte avec plus d'art & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LEONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, & parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LEONCE.

Voilà mon ſang, vous dis-je, & je l'offre à vos coups.
Reſpectez mon devoir, il eſt plus fort que vous.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

ALEXIS *seul.*

Que son sort est heureux ! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme & l'horreur de mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, & rien ne m'est soumis!
Quoi ! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête !
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer! (*l*)
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

He bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce & le Pontife épouvantent son cœur:
Leur voix sainte & funeste y porte la terreur.

Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappelé ſa vie.
Des murs de ce palais ils oſent l'arracher.
Une triſte retraite à jamais va cacher
Du reſte de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un ſoldat ſacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les miniſtres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où je ſuis !... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, gardes, venez.

SCENE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, & les Gardes.

ALEXIS.

Mes ordres abſolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne ſorte.
Qu'on ſoit armé par-tout ; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi ;
Qui de nous eſt Céſar, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertiſſez Irène
Qu'on lui doit obéir, & qu'elle s'en ſouvienne.

(*à Memnon.*)

Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé ; chaſſons ceux qui nous reſtent ;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace & moins d'autorité,
Qu'éloigné de ſa fille & réduit au ſilence
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Biſance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe en ont trouvé ſans peine.
Plus criminels que moi dans ce triſte ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON. (*m*)

Céſar y penſez-vous ? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, eſt pourtant reſpectable.
Il eſt de ces vertus que forcés d'eſtimer,
Même en les déteſtant, nous tremblons d'opprimer.
Hé, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offenſe ?

ALEXIS.

Non, j'y ſuis réſolu.... je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, & ma gloire.... il manque le bonheur.
Je ſuccombe en régnant au deſtin qui m'outrage.
Secondez mes tranſports : achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois fans doute il eſt plus difficile
De s'aſſurer chez ſoi d'un ſort pur & tranquille
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos ſoldats.
Je vous l'ai dit, Irène en ſa juſte colère
Ne pardonnera point l'attentat ſur ſon père.

ALEXIS.

Mais quoi ! laiſſer près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ſes yeux !
Qui, lui ſeſant ſurtout un crime de me plaire,
Et tournant à ſon gré ce cœur ſouple & ſincère,
Gouvernant ſa faibleſſe, & trompant ſa candeur,
Va changer par degré ſa tendreſſe en horreur !
Je veux régner ſur elle ainſi que ſur Biſance,
La couvrir des rayons de ma toute-puiſſance ;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de ſa fille, & la ſerve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, Céſar : j'ai prévu vos alarmes ;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en eſt fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai ſervi :
J'ai ſaiſi ce vieillard ; & Céſar, qui ſoupire,
Des faibleſſes d'amour m'apprend quel eſt l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous eſpéré
De ramener à vous un eſprit ulcéré ?
Hé, pourquoi conſulter dans de telles alarmes
Un vieux ſoldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher & ſage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur ſi contraire à ſoi-même !
Eſclave révolté qui perd tout ce qu'il aime.
Aveugle en ſon courroux, prompt à ſe démentir,
Né pour les paſſions & pour le repentir !

(*Memnon ſort.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
Jugez ſi mon amour a mérité ſa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en Céſar
Montrer l'auguſte Irène enchaînée à mon char.

Je

Je n'ordonnerai point qu'une odieufe fête
Au temple du Bofphore avec éclat s'apprête;
Je n'infulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'afpire
Loin d'un peuple importun qu'un vain fpectacle attire.
Vous connaiffez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec fimplicité la main de nos aïeux;
N'admettant pour garant de la foi qu'on fe donne
Que deux amis, un prêtre & le ciel qui pardonne,
C'eft là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Eft-il indigne d'elle? infpire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié fi fon ame agitée,
Aux offres que je fais recule épouvantée;
Si mon profond refpect ne peut que l'indigner;
Enfin fi je l'offenfe en la fefant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à fes alarmes,
Votre nom prononcé fefait couler fes larmes:
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, & l'efprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche filence;
Son cœur ne nous fait plus la trifte confidence
De ce remords puiffant qui combat fes défirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs & fa voix de foupirs.
De fon dernier affront profondément frappée,
De Léonce & de vous toute entière occupée,
A nos empreffemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un vifage éperdu;
Ne pouvant repouffer de fa fombre penfée
Le douloureux fardeau qui la tient oppreffée.

ALEXIS.

Hélas! elle vous aime, & ſans doute me craint.
Si dans mon déſeſpoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup ſur ce cœur noble & tendre,
Réſolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur ſoumis & tremblant à ſes pieds.
Le vainqueur de Céſar eſt l'eſclave d'Irène;
Elle étend à ſon choix, ou reſſerre ſa chaîne.
Qu'elle diſe un ſeul mot.

ZOÉ.

Juſques en ce ſéjour
Je la vois avancer par ce ſecret détour.

ALEXIS.

C'eſt elle-même, ô Ciel!

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aſpect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais ſans vous regarder.
Je ne ſais quelle horreur ſemble la poſſéder.

ALEXIS.

Irène, eſt-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(un des ſoldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.)

UN ſiége... je ſuccombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(d'une voix égale, entre-coupée, mais ferme autant que douloureuſe.)

Sachant ce que je ſouffre, & voyant ce que j'oſe,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cauſe;
Et l'on ſaura bientôt ſi j'ai dû vous parler :
D'un reproche aſſez grand je puis vous accabler;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
 Teint du ſang d'un époux vous m'enlevez un père ;
Vous cherchez contre vous encore à ſoulever
Cet empire & ce ciel que vous oſez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inſpire ;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos ſens l'aveuglement funeſte :
On ne peut le guérir... Un ſeul parti me reſte.
Allez trouver mon père, implorez ſon pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raiſon,

Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du fang qui parle à fon ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de triftes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce;
Sur mon fort avec vous que fa bouche prononce :
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, fans rien examiner.
Ah! fi j'ofais penfer qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
Je vais tout réparer; oui, malgré fes rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, fa main fèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi; ma vie eft deftinée
A vous faire oublier cette affreufe journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre & foumis, digne de votre foi.
Si trop de fang pour vous fut verfé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace;
Si j'offenfai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous règnerez tous deux : ma tendreffe n'afpire
Qu'à laiffer dans fes mains les rênes de l'empire. (*n*)
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, & vous & mon amour.

IRENE, *en s'attendriffant & en retenant fes larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

ALEXIS.

Ah ! grand Dieu, témoin de ses bontés,
Je serai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.

(*en pleurant.*) (*il sort.*)

Suivez ses pas, Zoé si fidelle & si chère.

SCENE IV.

IRENE *seule, se levant.*

QU'AI-JE dit? qu'ai-je fait? & qu'est-ce que j'espère?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée & hors d'elle-même.*)

Non. Ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis.
Reviens. Ah! je te vois. Ah! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.
O crime, éloigne-toi ! Ciel... quel objet affreux!
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux!
Est-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête :
Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête.
Moi seule j'ai tout fait : c'est mon coupable amour,
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi ! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père !
Tu poursuis cette fille homicide, adultère !

Fuis, mon cher Alexis ; détourne avec horreur
Ces yeux ſi dangereux, ſi puiſſans ſur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de ſang fumante;
Mon père & mon époux pourſuivent ton amante!
Sur leurs corps tout ſanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?
Ah! je reviens à moi... Religion ſacrée,
Devoir, nature, honneur! à cette ame égarée
Vous rendez ſa raiſon, vous calmez ſes eſprits...
Je ne vous entends plus ſi je vois Alexis!....
Dieu que je veux ſervir, & que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le ſais : tout mon crime eſt d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis...
Hé bien, voilà mon cœur; c'eſt là qu'eſt Alexis :
Oui, tant que je reſpire il en eſt le ſeul maître.
Je ſens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
Je trahis & l'hymen & la nature, & toi...

(*elle tire un poignard, & ſe frappe.*)

Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu, je te le ſacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V & dernière.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LEONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

Je vous ramène un père, & je me fuis flatté
Que nous pourrions fléchir fa dure auftérité.
Que fa juftice enfin me jugeant moins coupable
Daignerait... jufte Dieu! quel fpectacle effroyable!
Irène! chère Irène!...

LEONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *fe jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'infpirait!

IRENE *à Alexis*, *à Léonce.*

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, & je m'en fuis punie.

(*Alexis veut fe tuer*, *Memnon l'arrête.*)

LEONCE.

Ah! mon zèle funefte eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon fort..
Ciel! prends foin d'Alexis, & pardonne ma mort!

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène ! Irène ! ah Dieu !

LEONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime !

IRENE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort est-elle un crime ?

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

D'IRENE.

. . . .

(a) Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse,
Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse ?
Que le suprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre sexe est digne de pitié !
Le funeste présent de quelques faibles charmes
Nous est vendu bien cher, & payé par nos larmes.
Crois qu'il n'est point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.
Sans objet, tu le sais, sa sombre jalousie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux :
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

ZOÉ.

Je vous plains ; mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même est sans puissance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ? &c. . . . .

(b) S'alarme, se divise & tremble à son retour ;
C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'espérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Bisance aux révolutions.
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,
Qui doit me commander, & qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens ;
J'en croirai seulement mes soldats & moi-même.
Alexis m'a placé, je suis à lui, je l'aime,
Je le sers, & surtout dans ces extrémités,
Memnon sera fidelle au sang dont vous sortez.

Instruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop ; mais enfin ce retour
Suivra de peu d'instans la naissance du jour.
Les momens me sont chers, pardonnez à mon zèle,
Et souffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Que tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter !
Pour moi dans ce moment tout est à redouter.
Memnon s'explique assez : ah, que vient-il m'apprendre!
Quoi ! César alarmé refuse de m'entendre !
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
Et je vois que Memnon est d'accord avec lui.
Les états convoqués dans Bisance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divisions :
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions ;
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
A mon époux soumise, & cachant ma douleur,
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur !
Peut-être il me prépare un avenir terrible, &c.

(c) . . . .
Et suis-je un criminel à ses yeux offensés ?
Allez, je le serai plus que vous ne pensez.
J'ai trop été sujet.

IRENE.

Je suis réduite à l'être ;
Seigneur, souvenez-vous que César est mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur César n'était point né :
Il m'arracha le bien qui m'était destiné.
Il n'en était pas digne &c. . . . .

(*d*) Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS.

Moi ! si je l'oserai ? j'y vole en assurance :
Je mets aux pieds d'Irène & mon cœur & Bisance.
J'ai de l'ambition, & je hais l'empereur. . . .
Mais de ces passions qui dévorent mon cœur
Irène est la première : elle seule m'anime ;
Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime ·
Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans.
C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends ;
Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, &c.

(*e*) Il y avait dans quelques manuscrits:

Dieu juste, mais clément, veille sur Alexis !

(*f*) Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous?

LEONCE.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne ;
Je vois tous tes combats, & je te les pardonne.
Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir :
L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

(*g*) ALEXIS.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible :
D'avance il déchirait cette ame trop sensible.
Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
Tremblant, presqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour.
Oui, Dieu m'en est témoin, & je le jure encore ;
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :
Il me cherchait toujours, & lui seul a forcé
Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en punissez pas, & laissez-moi vous dire
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
Il est à vous, Madame ; & je n'ai conspiré
Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré.
Mais je veux de la terre effacer, &c. . . .

(*h*) L'auteur a cru devoir retrancher la fcène fuivante qui était la feconde du quatrième acte:

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'afpire
Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les reftes adorés du fang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie;
Réparez nos malheurs par la publique joie;
Vous verrez à vos pieds le fénat, les Etats,
Les députés du peuple, les chefs des foldats,
Solliciter, preffer cette union chérie
D'où dépend déformais le bonheur de leur vie.
Affurez les deftins de l'empire nouveau
En donnant des Céfars formés d'un fang fi bean.
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce;
Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périffe du tyran jufqu'à fon fouvenir.

(*il fort.*)

IRENE.

Hé bien, tu vois mon fort! fuis-je affez malheureufe?
Ce vain projet rendra ma peine plus affreufe.
De céder à leurs vœux il n'eft aucun efpoir.

(*i*) Vous me la refufez lorfque je l'ai conquife!
A trahir fes fermens c'eft vous qui la forcez,
Barbare! & c'eft à moi que vous la raviffez!
Sur cet heureux lien devenu néceffaire,
Injuftement l'objet d'une rigueur auftère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour & l'amitié fondaient tout mon efpoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache;
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

(k) Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui, je le suis, Léonce; & personne n'ignore
A quelle cruauté se porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui,
Détrôner le tyran sans m'armer contre lui.
Tel était mon dessein : sa fureur éperdue
A poursuivi ma vie, & je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu causer sa mort,
C'est le fruit de sa rage, & le crime du *sort*.
Tendre père d'Irène, &c. . . . .

(l) La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.
Ah ! c'est trop en souffrir : persécuteurs d'Irène,
Vous qui des passions ne sentez que la haine,
Laissez-moi mon amour, rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu l'espoir d'un bien si cher.
Malgré le fanatisme, & la haine & l'envie
Je saurai m'assurer du bonheur de ma vie.
Entrons.

(m) MEMNON.

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables,
Dans leur austérité toujours inébranlables,
Ennemis de l'Etat, ardens à tout blamer,
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.

A ce poste important, non moins que difficile,
J'ai pensé mûrement, tu peux être tranquille.
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect ;
Pour la religion tu connais mon respect.
J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse
Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse :
Pieux sans fanatisme, & fait pour s'attirer
Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.
Quand des ministres saints tel est le caractère,
La terre est à leurs pieds, les aime & les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'Etat avilis, abattus
Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus ;

Mais ſongez que Léonce eſt le père d'Irène ;
Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père ; & même pour appui
Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez, mais je crains que cette violence
Ne ſoit au cœur d'Irène une éternelle offenſe.

(n) Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur conſolé ſe partage entre vous,
Irène ; & je reviens ſon fils & votre époux.

IRENE.

Suivez ſes pas, Zoé : vous qui me fûtes chère,
Vous le ſerez toujours.

SCENE IV.

IRENE *ſeule.*

Hé bien, que vais-je faire ?
Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te fuit, Alexis : Ah ! ſi tant de tendreſſe
Par de nouveaux ſermens attaquait ma faibleſſe !
Cruel ! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,
Malgré mon père & moi, tu ſerais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuſe ! en quel piége arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?
Regarde autour de toi : vois ton mari ſanglant,
Egorgé ſous tes yeux des mains de ton amant !
Il était après tout ton maître légitime,
L'image de dieu même : il devient ta victime !
Vois ſon fier meurtrier, le jour de ſon trépas
Elevé ſur ſon trône & volant dans tes bras !
Et tu l'aimes, barbare ! & tu n'as pu le taire !
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes ſecrets, conſommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main ſa main de ſang fumante !
Si ton père éperdu devant toi ſe préſente,

Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amaut qu'il te vient arracher.

(elle fait quelques pas.)

Nature, honneur, devoir, religion facrée !
Vous me parlez encore ; & mon ame énivrée
Sufpend à votre voix fes vœux irréfolus ! . . . .
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . .
Dieu que je veux fervir ! Dieu puiffant que j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible rofeau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? tu le fais : tout mon crime eft d'aimer.

(elle je raffied.)

Malgré mon repentir, malgré ta loi fuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte fur toi-même :
Il règne, il t'a vaincu dans mes fens obfcurcis.

(elle fe relève.)

Hé bien, voilà mon cœur : c'eft là qu'eft Alexis.

(elle tire un poignard.)

Je te venge de lui ; je te le facrifie ;
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(elle fe frappe, & tombe fur un fauteuil.)

Fin des Variantes.

AGATHOCLE,

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

Représentée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de M. *de Voltaire*.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON ne doit regarder cette tragédie que comme une esquiſſe. Les ſituations, les ſcènes ſont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères ſont heureuſement conçus, fortement deſſinés; mais les traits ne ſont pas terminés, les nuances ne ſont point marquées. Cet ouvrage eſt précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. *de Voltaire*, & qu'il ſert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité ſi prodigieuſe avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ſes ouvrages, mais ſans jamais s'arrêter ſur les détails, ſans ſuſpendre la marche, attendant le moment de l'inſpiration; ſachant qu'on n'y ſupplée point par des efforts, profitant des inſtans où ſon génie avait toutes ſes forces pour faire de grandes choſes, & ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant enſuite ſur ces objets, dans des inſtans moins heureux & plus tranquilles.

Le jour de la première repréſentation de cette pièce, M. *Briſard* prononça un diſcours où l'on a reconnu la manière d'un philoſophe illuſtre, qu'une amitié tendre & conſtante uniſſait à

M. *de Voltaire*, & qui a long-temps fait caufe commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts & toutes les fciences, mais la première repréfentation de l'Oedipe à Colonne ne fut point annoncée par un difcours de *Platon*.

DISCOURS

PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION

D'AGATHOCLE.

„ LA perte irréparable que le théâtre, les lettres „ & la France ont faite l'année dernière, & dont „ le trifte anniverfaire vous raffemble aujourd'hui, „ a été, depuis cette fatale époque, l'objet conti- „ nuel de vos regrets. Vous avez du moins eu la „ confolation de voir ce que l'Europe a de plus „ grand & de plus augufte partager un fentiment fi „ digne de vous ; & les honneurs que vous venez „ rendre à cette ombre illuftre vont encore fatis- „ faire & foulager tout à la fois votre jufte dou- „ leur. Pour donner à cette cérémonie funèbre tout „ l'éclat qu'elle mérite & que vous défirez, nous „ avions penfé d'abord à remettre fous vos yeux „ quelqu'une de ces tragédies immortelles dont „ M. *de Voltaire* a fi long-temps enrichi la fcène, & „ que vous venez fi fouvent y admirer ; mais dans „ ce jour de deuil, où le premier befoin de vos „ cœurs eft de déplorer la perte de ce grand homme, „ nous croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous inf- „ pire, en vous préfentant la pièce qu'il vous def- „ tinait quand la mort eft venue terminer fa glorieufe „ carrière.

„ Vous verrez fans doute, Meffieurs, avec atten- „ driffement l'auteur de Zaïre & de Mérope, accablé „ d'années, de travaux & de fouffrances, recueillant „ tout ce qui lui reftait de force & de courage pour

„ s'occuper encore de vos plaiſirs, au moment où „ vous alliez le perdre pour jamais ; vous connaî „ trez tout le prix qu'il mettait à vos ſuffrages „ par les efforts qu'il ſeſait au bord même du tom- „ beau pour les mériter ; efforts qui peut-être ont „ abrégé une vie ſi précieuſe.

„ Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- „ arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré „ des chefs-d'œuvre que lui laiſſaient en mourant „ les artiſtes célèbres, ſemblait, au moment de „ leurs obſèques, arrêter ſes regards avec moins „ d'intérêt ſur ces productions ſublimes que ſur „ les ouvrages auxquels ces hommes rares travail- „ laient encore lorſqu'ils avaient été enlevés à la „ patrie. Les yeux pénétrans de leurs concitoyens „ liſaient dans ces reſpectables reſtes toute la penſée „ du génie qui les avait conçus. Ils y voyaient „ encore attachée la main expirante qui n'avait pu „ les finir ; & cette douloureuſe image leur rendait „ plus cher l'illuſtre compatriote qu'ils ne poſſé- „ daient plus, mais qui juſqu'à la fin de ſa vie „ avait tout fait pour eux.

„ Vous imiterez, Meſſieurs, cette nation recon- „ naiſſante & ſenſible, en écoutant l'ouvrage auquel „ M. *de Voltaire* a conſacré ſes derniers inſtans ; „ vous appercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le „ rendre plus digne de vous être offert : votre „ équité ſuppléera à ce que vos lumières pourraient „ y déſirer : vous croirez voir ce grand homme „ préſent encore au milieu de vous, dans cette „ même ſalle qui fut ſoixante ans le théâtre de ſa

» gloire, & où vous-même l'avez couronné par nos » faibles mains avec des transports sans exemple ; » enfin, vous pardonnerez à notre zèle pour sa » mémoire, ou plutôt vous le justifierez, en ren- » dant à sa cendre les honneurs que vous avez tant » de fois rendus à sa personne.

» Quel ennemi des talens & des succès oserait, » dans une circonstance si touchante, insulter à la » reconnaissance de la nation, & en troubler les » témoignages ? Ce sentiment vil & cruel ne peut » être, Messieurs, celui d'aucun Français, & serait » d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie payerait, » sans le vouloir, aux mânes de celui que vous » pleurez. »

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuſe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle.*
ARGIDE, }

YDASAN, vieux guerrier au ſervice de Carthage.

EGESTE, officier au ſervice de Syracuſe.

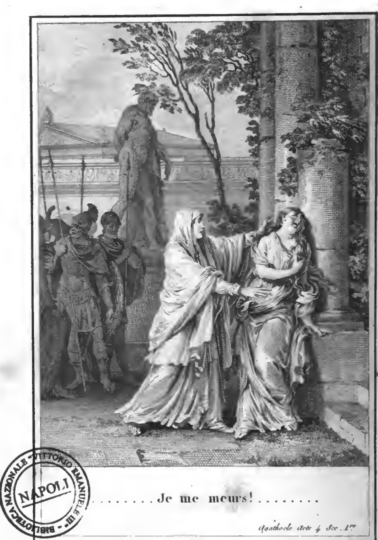
YDACE, fille d'*Ydaſan.*

ELPENOR, conſeiller du roi.

Une prêtreſſe de *Cérès.*

Suite & Soldats.

La ſcène eſt dans une place entre le palais du roi & les ruines d'un temple.



. . . . Je me meurs! . . . .

Agathocle Acte 4 Sce. 1.re

J. M. Moreau le J.e inv 1789 *Simonet Sculp*

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage & Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné:
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère, & sa gloire est flétrie:
Sa lâche servitude, & trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle & la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile asservie

De l'heureux Agathocle a reconnu les lois ;
Agathocle eſt compté parmi les plus grands rois.
Le haſard, le deſtin, le mérite peut-être,
Diſpoſe des Etats, fait l'eſclave & le maître.
Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime & ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami : j'aimai ma république ;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage, & ſurtout la fortune
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Elevé par degrés au timon de l'Etat,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure :
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point : ſerait-il rejeté ?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, & laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa miſère ;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuſe ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, & ſoldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,

J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui défola long-temps la Sicile & l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me reftait; ma fille eft dans les fers!
La malheureufe Ydace eft au rang des captives
Que l'Aréthufe encor voit pleurer fur fes rives.
C'eft ce qui me ramène à ces funeftes lieux,
Aux lieux de ma naiffance en horreur à mes yeux;
Sans foutien, fans patrie, appauvri par la guerre;
Privé de mes deux fils, je n'ai rien fur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaffé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiffé.
Des premiers jours de paix je faifis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'efclavage :
Aux pieds de ton tyran j'apporte fa rançon;
Et dès que l'avarice ouvrira fa prifon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la pouffière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, fers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point fans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; & partageant fes peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai foulagé fes chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egefte... Eft-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne fes jours & fes malheurs obfcurs?

Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple eft fa prifon cruelle,
Auprès de cette place, & non loin du féjour,
De ce féjour fuperbe où le roi tient fa cour.

YDASAN.

Une cour! des prifons! quel fatal affemblage!
Ainfi le defpotifme eft près de l'efclavage.
Ce palais eft bâti des marbres qu'autrefois
L'heureufe liberté confacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon fang parler fous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domeftiques.
Mais nos dieux ne font plus... Puis-je au moins préfenter
Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus defcendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de fes enfans
Du lucre des combats les foins aviliffans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adreffe?

EGESTE.

A fon fils Polycrate, objet de fa tendreffe,
Et déjà, nous dit-on, nommé fon fucceffeur,
Tout indigne qu'il eft de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

EGESTE.

Sa fombre défiance
A tous les étrangers interdit fa préfence.
A regret aux fiens même il permet fon afpect:
Soit que l'éloignement impofe le refpect,

Soit que changé par l'âge, & las du diadème,
Il fe dérobe au monde, & fe cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du refte des captifs elle vit féparée,
Au temple de Cérès en fecret retirée.
Sa grâce, fa beauté, fes charmes plus flatteurs
Que la fplendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler fur fes pas les cœurs à fon paffage,
Sans qu'elle ofe penfer qu'on lui rende un hommage...
Je la vois qui fur nous femble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle fuit en pleurant cette fimple prêtreffe
Qui de fon efclavage adoucit la trifteffe.

YDASAN.

Dans le faififfement que j'éprouve à la voir,
La confolation fe mêle au défefpoir.
C'eft donc vous, ô ma fille, ô malheureufe Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

JE baigne de mes pleurs vos genoux que j'embraffe.
Je vous ai vu, mon père, & vers vous j'ai volé.
Chez les Syracufains qui vous a rappelé?
Y feriez-vous tombé dans mon état funefte?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le feul bien qui me refte.

(*à la Prêtresse.*)

Mon ſang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puiſſe des juſtes dieux la juſtice éternelle
Payer d'un digne prix le noble & tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple ſi beau, ſi peu ſuivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens ſauver ma fille & la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos ſoins ſont ſuperflus:
Je ſuis eſclave.

YDASAN.

Non, tu ne le ſeras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes miſères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai raſſemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laiſſeraient plus qu'une indigence affreuſe!

YDASAN.

Va, ſois libre, il ſuffit, & ma mort eſt heureuſe...
As-tu dans ta priſon paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaiſſer juſqu'à moi?

Comment un conquérant du ſein de la victoire,
De la hauteur du trône où reſplendit ſa gloire,
Pourrait-il diſtinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obſcurément livré?
Sait-il mon ſort, mon nom, l'horreur où l'on me laiſſe?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtreſſe
A daigné ſeulement dans ma captivité
Porter ſur mon déſaſtre un regard de bonté.
Ses ſoins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins ſouffrir, en ſouffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi: j'eſpère que ſon cœur,
Quoiqu'il ſoit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang ſuprême & le temps l'endurciſſe,
N'oſera devant moi commettre une injuſtice:
Il ſe reſſouviendra que je fus ſon égal.

LA PRETRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans ſon faſte royal,
Il rougira peut-être en voyant ma miſère.

LA PRETRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre & généreux père!
Que la ſimple vertu puiſſe enfin le toucher!
Surtout que de ſon trône on vous laiſſe approcher!

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

DE nos dieux méconnus Prêtreffe bienfefante,
Au malheur qui me fuit comme eux compatiffante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas font plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRETRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des miniftres des dieux le trifte caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprifé;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrafé,
Les autels de Cérès enterrés fous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce féjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRETRESSE.

Agathocle en des mains avares, fanguinaires,
A remis le maintien de fes lois arbitraires.
Polycrate fon fils commande fur le port
Les prifons, les vaiffeaux, tout ce féjour de mort:
Tout eft à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du fouverain levés fur l'efclavage.
Les captifs font traités comme de vils troupeaux
Deftinés à la mort, aux cirques, aux travaux,

Aux

Aux plaifirs odieux des caprices d'un maître.

Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il deftine à fervir fes triftes voluptés.
Amoureux fans tendreffe, & dédaignant de plaire,
Féroce en fes défirs ainfi qu'en fa colère,
C'eft un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir fa conquête, & l'aime en rugiffant.
Non, fon père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monftre defpotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont expofé mes yeux à fes yeux criminels!
Entre fon frère & lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale fa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand déteflé
S'eft attendri du moins fur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque efpérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, & bien peu de puiffance.
Polycrate eft le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au fépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes fecrètes alarmes?
Argide eft un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux féjour,
L'infortune amollit & difpofe à l'amour.
Un prince né pour plaire, & qui cherche à féduire,
Veut fur notre faibleffe établir fon empire.
L'innocence fuccombe aux tendreffes des grands,
Et les plus dangereux ne font pas les tyrans.

YDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreuſe
Serait un nouveau piége à cette malheureuſe!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur!
Et ma reconnaiſſance aurait trompé mon cœur!
De ce cœur éperdu touchez-vous la bleſſure?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneſſe endure
En eſt-il un nouveau dont je reſſens les coups?

LA PRETRESSE.

L'amour eſt quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eſt donc ma reſſource? Eh! pourquoi ſuis-je née!
Expoſée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me ſuit entoura mon berceau;
Le ciel me rend un père au bord de ſon tombeau!
Loin d'Argide & de vous ma timide jeuneſſe
Ne fera qu'un fardeau pour ſa triſte vieilleſſe!
L'eſpérance me fuit! la mort, la ſeule mort
Eſt-elle au moins un terme aux rigueurs de mon ſort?
Aurai-je aſſez de force, un aſſez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage?
Vous liſez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah! plutôt à mourir daignez m'encourager;
Affermiſſez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le ſentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles ſecours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours!
Il pèſe à tout mortel, & Dieu qui nous l'impoſe
Veut, nous l'ayant donné, que lui ſeul en diſpoſe.

De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père & de mon amitié,
Mais furtout de vous-même & de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu fe complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur fenfible & vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modefte
Ont dompté quelquefois le fort le plus funefte.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon efprit défolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(*Agathocle paſſe dans le fond du théâtre : il ſemble parler à ſes deux fils Polycrate & Argide. Il eſt entouré de courtiſans & de gardes. Ydaſan & Egeſte ſont ſur le devant, près du temple.*)

YDASAN.

C'EST-là ce vieux tyran ſi grand, ſi redoutable,
Qu'on croit ſi fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis ſemble dire aux humains
Que le repos du cœur eſt loin des ſouverains.
Eſt-ce lui dont j'ai vu la miſérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Eſt-ce Agathocle enfin ?... Que d'eſclaves brillans
Prêtent leur main ſervile à ſes pas chancellans !
Comme il eſt entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monſtre inabordable.
Sont-ce là ſes deux fils dont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il eſt plus dur & plus inacceſſible
Que ce ſombre vieillard autrefois ſi terrible.
Argide eſt plus affable : il eſt grand ſans orgueil,
Et ſa noble vertu n'a point un rude accueil :

Athène a cultivé ses mœurs & son génie.
Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux :
Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître !

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(*il marche vers Polycrate.*)

Prince, vous connaissez les droits du genre humain ?

POLYCRATE.

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu ?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(*aux siens.*)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juſte demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéiſſe alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous ſervait & frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triſte décadence
Me laiſſe à leurs genoux expirer ſans vengeance !

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux ſoldat doit être reſpecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la ſévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, allumés ſur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon eſclave eſt mon bien ; rien ne peut m'en priver :
De ces lieux à l'inſtant je la fais enlever.

(*après l'avoir regardé quelque temps en silence.*)
Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie ?

ARGIDE.

Qui ? moi ! prétendez-vous que je vous justifie ?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement ?
Comment approuverais-je un tel emportement ?
La paix avec Carthage est déjà déclarée ;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée ;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous r'allumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire :
La guerre est nécessaire à ce naissant empire :
Que ferions-nous sans elle ?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs :
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois ! c'est un vain nom dont je suis indigné.
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?
Il n'en connut que deux : la force & l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.
Agathocle fut maître, & je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :

Voyez Créfus en Perfe, & Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(après l'avoir regardé encore fixement.)

Penfez-vous m'alarmer, m'infpirer votre crainte ?
Prétendez-vous inftruire Agathocle & fon fils ?
Je voulais un fervice, & non pas des avis.
J'avais compté fur vous...

ARGIDE.

Je ferai votre frère,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Hé bien, fervez-moi donc.

ARGIDE.

Quel deffein vous anime?
Vous voulez que je ferve à vous noircir d'un crime?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime! vous ofez...

ARGIDE.

Oui, j'ofe vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.

Et quel autre que moi la dira sans détour?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure:
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur;
J'ai trop sondé du tien la sombre profondeur :
J'en ai vu les replis; j'ai percé le mystère
Dont tu fais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave & de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'osais condamner;
Mais tu connais ton frère : il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois: je connais ta féroce insolence;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.
Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui sois né de son sang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.

(*il ſort.*)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace & l'outrage
Ou cachaient ta faibleſſe, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

Qu'ai-je entendu, Seigneur ? & quel ardent courroux
Arme à mes yeux ſurpris & votre frère & vous ?
Hélas ! je vous ai vus ennemis dès l'enfance ;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence ?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conſeils me ſont chers ;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.
Je l'appris encor plus dans Sparte & dans Athène !
Elpénor, condamnez ma franchiſe hautaine ;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'eſt pas fait pour la cour.

ELPENOR.

Il eſt libre, il eſt grand ; mais, Seigneur, ſi l'amour,
Mêlant à vos vertus ſes faibleſſes cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles !
On le ſoupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien:
Je ne fais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brûlante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère & ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défenſe:
Je ne l'ai point connu; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENÒR.

Je vous en crois ſans peine, & mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer; & j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable & ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit? quel tumulte? & qu'eſt-ce que je voi?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(on entend un grand bruit derrière la ſcène : elle s'ouvre. Ydace paraît : la Prêtreſſe la ſuit. Le peuple & les ſoldats avancent au fond du théâtre.

ARGIDE.

EST-CE Ydace? Elle-même en ce ſéjour d'effroi!
Eſt-ce vous qui fuyez, captive infortunée?

YDACE.

Par d'horribles ſoldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la prêtreſſe à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeuneſſe craintive,
On me pourſuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait juſqu'au palais faire parler mes pleurs,
On ſaiſiſſait ſa fille au nom de votre frère!...
En cet affreux moment leur troupe ſanguinaire
Recule de ſurpriſe à votre auguſte aſpect;
Tant le juſte aux pervers imprime de reſpect.
De ce reſpect, Seigneur, je m'écarte ſans doute;
Mais l'horreur où je ſuis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuſe en cette extrémité.
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera juſqu'au bout, propice à ma miſère,
Sauver ma liberté des tranſports de ſon frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, & j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez : d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.

(*au peuple qui est dans le fond.*)

Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.

(*à la Prêtresse.*)

Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, & surtout de la loi.
Qu'Ydace enfin soit libre, & que de ce rivage
Avec son digne père on la mène à Carthage.

(*au peuple.*)

Qu'aucun de vous n'exige & qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté ! liberté ! tu fus toujours sacrée:
Quand on la met à prix elle est déshonorée.

(*à la Prêtresse.*)

Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux persécutions dérobez sa vertu :

Qu'elle forte aujourd'hui de cette terre affreuse.
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuse ;
Allez, fuyez furtout loin d'un perfécuteur....
En la fesant partir je m'arrache le cœur.

(*à Elpénor.*)

Me reprocheras-tu que l'amour foit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'eſt à toi de juger fi l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux qui par fes mains brifez mon joug funeſte,
Eſt-il dans votre olympe une ame plus céleſte ?
Et n'eſt-ce pas ainfi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?

(*à la Prêtreſſe.*)

Hélas ! vous fefiez craindre à mon ame offenſée
Que fa pure vertu ne fût intéreſſée !

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le fang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparthe & dans Athènes ;
Il en a le courage & les vertus humaines.

Quelle grandeur modeſte en offrant ſes ſecours !
Que mon cœur qui m'échappe eſt plein de ſes diſcours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans eſt-ce ainſi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ſes ſoins généreux ;
Ils ne ſont point l'effet d'un tranſport amoureux :
Ses ſentimens ſont purs, & je ſuis ſans alarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois ; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide & ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, & craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible & timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !

Etouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte & ma miſère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur & ſenſible, & né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, & fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrifé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me fuis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'infpirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à reffentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fière & dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon fang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de fon père,
Ne pouvait devant lui retenir fa colère:
Le barbare eft forti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout eft à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui feul une aveugle tendreffe:
Avec étonnement on voit tant de faibleffe.

Ce roi ſi défiant, ſi redouté de tous,
Si ferme en ſes deſſeins, du pouvoir ſi jaloux,
Eſt mollement ſoumis, comme un homme vulgaire,
Au ſuperbe aſcendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide; il ſemble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter:
Ce noble caractère & l'indigne & l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit ſon image.
Le barbare en abuſe; il n'eſt point de forfaits
Dont ſon emportement n'ait ſouillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'eſt davantage.
Sans la vertu d'Argide, & ſans ce fier courage,
Votre ſang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à ſon malheureux père!

LA PRETRESSE.

Il l'oſait: mais Argide eſt un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui deſcendu
Vient conſoler la terre & venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter:
Son caractère affreux ne fait rien reſpecter.
Entre le crime & lui mettez les mers profondes:
Qu'un favorable dieu vous guide ſur les ondes.
Souvenez-vous de moi ſous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont ſurpaſſé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me ſépare;
Mais il me faut ſortir de ce ſéjour barbare;
Il me faut mourir libre, & j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

Nous fommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort eft déformais le recours qui nous refte :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah ! cher Egefte !
Ma fille ! Ydace ! parle, & donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduifions Ydace : elle approchait du port,
Elle vous attendait pour quitter Syracufe;
Les peuples empreffés au bord de l'Aréthufe,
Pleurant de fon départ, admirant fa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour fa profpérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il fe faifit d'Ydace, & d'un bras détefté,
Il arrache fa proie au peuple épouvanté.
Argide feul, Argide entreprend fa défenfe;
Sa fermeté s'oppofe à tant de violence.
L'infame raviffeur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'eft élancé foudain.
Argide a combattu; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monftre fauvage.
Polycrate vaincu tombe & meurt à fes pieds.
Les cris des citoyens jufqu'au ciel envoyés

En portent à l'inftant la nouvelle à fon père;
Tandis qu'en fon triomphe oubliant fa colère,
Le vainqueur attendri fecourt en gémiffant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous foit propice:
Nous fommes tous vengés.

LA PRETRESSE.

Le ciel a fait juftice.
C'eft un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez:
Le roi qui dans ce fils mit fa feule efpérance
Accourt fur le lieu même en nous criant: *vengeance!*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils!
Ses farouches foldats s'affemblent à fes cris,
Le peuple fe difperfe, & fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide:
On faifit votre fille, & dans fon trouble affreux,
Le roi défefpéré vous a profcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille! ton feul nom déchire mes entrailles!
J'efpérais de mourir dans les champs de batailles!
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux foldat meure fans murmurer.
Mais toi!

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuftice,
Je ne puis, Ydafan, que vous fuivre au fupplice.

Le pouvoir defpotique eft maître de nos jours :
Nous fommes fans appui, fans armes, fans fecours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtreffe qu'on révère,
Faire parler du moins votre faint caractère ?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'eft plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On refpectait l'empire, on écoutait la voix ;
Le remord arrêtait fur le bord de l'abyme,
La juftice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine & l'orgueil font les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'eft Agathocle en pleurs.
Comme vous il eft père, & je crains fes douleurs :
La vengeance les fuit.

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne & me tue.
Sur elle & fur fon père ayez les yeux ouverts ;
Qu'ils foient tous deux gardés, qu'ils foient chargés de fers.

Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils !

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort !

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.)

(Agathocle à Argide.)

Cruel ! il eſt mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs & mon courroux !
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime & demande ta grace !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence & peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, & ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime & mon injure !
Tu ne m'aimas jamais, & crois me déſarmer ?

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur ; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère ;

De la nature en moi j'ai fenti le pouvoir:
Mais il fallait combattre, & j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour fa défenfe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon fang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point fentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi ! ton farouche orgueil ofe encor m'infulter!

ARGIDE.

Je ne fais que vous plaindre, & que vous refpecter.

AGATHOCLE, *en gémiffant.*

Tu m'arraches mon fils !

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai fervi, vous, dis-je, & ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton jufte arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes fouverain, commandez : je fuis prêt.

(*on l'emmène.*)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir? Dans quel trouble il me jette !
Quoi donc ! fa fermeté tranquille & fatisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !

Voilà les dignes fruits de la fauffe fageffe
Que les Syracufains cherchèrent dans la Grèce!
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, & la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans! ma vieilleffe accablée
Va defcendre au tombeau fans être confolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illuftrant ma difgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire & ma grandeur fuprême?
Je fuis privé de tout & réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me refter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eft à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les affaffins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus jufte trépas.

(à un garde.)

Vous, veillez fur Argide, & marchez fur fes pas

(à un autre.)

Vous, répondez d'Ydace, & furtout de fon père.

(à un autre.)

Que l'on cherche Elpénor. Un confeil falutaire
De fon expérience eft toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreufe nuit.

(à un officier.)

Soutenez-moi : mon ame en fes tranfports funeftes
De ma force épuifée a confumé les reftes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois & des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groffiers aïeux,
Je t'invoque à la fin; foit raifon, foit faibleffe,
Si tu règnes fur nous, fi ta haute fageffe

Prend foin du haut des cieux du deftin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; & ma douleur n'afpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troifiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne [illegible] cache plus ma tendreſſe fatale :
Je l'aimais, [illegible]oue ; & l'amour nous égale.
Non, ne ménagez p[illegible] ce cœur né pour ſouffrir ;
J'appris à vivre eſclave, & j'apprends à mourir ;
Ne me déguiſez rien, je pourrai tout entendre.
Je ſais que dans ces lieux le roi devait ſe rendre :
C'eſt un père outragé, c'eſt un maître abſolu :
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il réſolu ?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain ; ſon ame s'eſt montrée
De douleur affaiblie, & de ſang altérée.
Tantôt par un ſeul mot il nous glaçait d'horreur,
Et ſurtout ſon ſilence inſpirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de ſa ſombre penſée
Echappait aux regards d'une foule empreſſée.
Il ſoupire, il menace ; il ſe calme, il frémit :
Pour le ſeul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus ſe contenir dans les bornes d'une douleur modeſte ; elle doit paraître en déſordre, les cheveux épars, & éclater en ſanglots.

Autour de lui rangés fes courtifans le craignent,
Et dans fon défefpoir il en eft qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas efprits, vils flatteurs!
Ils n'ofent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant fa défenfe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impofe à tous filence.

YDACE, *en pouffant un cri; & en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eft-il vrai qu'Agathocle ait condamné fon fils?

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs!

LA PRETRESSE.

Chère Ydace!
Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raffurez,
Ranimez vos efprits par le trouble égarés;
Ecartez de votre ame une image fi noire.

YDACE.

Argide eft condamné!

LA PRETRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eft fait.

LA PRETRESSE.

C'eft ici
Que du fort qui l'attend on doit être éclairci.

L'inſtant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en aſſurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps des aſiles ſacrés ;
Mépriſés de nos grands, le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre ſaint aſile on viendra l'arracher ;
Aux regards du tyran qui pourra ſe cacher ?

SCENE II.

AGATHOCLE *d'un côté, ſuivi d'*ELPENOR. YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirées dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ſes reſpects forcés il inſultait ſon père ;
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable & qu'Argide était roi.
L'infolent à mes yeux ſe vantait de ſon crime.
Le meurtre de ſon frère eſt, dit-il, légitime :
Il a ſervi l'Etat en m'arrachant mon fils !

(il s'aſſied.)

C'en eſt trop ! qu'on me venge... Elpénor ! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide.
Il faut enfin qu'un roi puniſſe un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *ſortant de l'aſile, & ſe jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux mépriſés la majeſté ſuprême
Ne parle point ici par ma débile voix:
Je n'atteſterai plus leur juſtice & leurs lois.
Je ſais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Pourſuit des méchans rois la tête criminelle;
Et que ſouvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour ſi funeſte;
Ne vengez point un fils ſur un fils qui vous reſte;
Et ne vous privez point de l'unique ſecours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel! peux-tu frapper une fille innocente?

YDACE.

J'apporte ici ma tête; & votre main ſanglante
Me ſera favorable en me feſant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce & du crime infectée,
Et jaloux de ſon frère allait l'aſſaſſiner.
Le fils, qu'un père injuſte oſe ici condamner,
Eſt un héros, un dieu qui nous a fait juſtice.
Si vous vous obſtinez à vouloir ſon ſupplice,
Voyez déjà ce ſang répandu par vos mains
Soulever contre vous les dieux & les humains.

Vous ferez détefté de toute la nature,
Détefté de vous-même... Et l'ame augufte & pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils fuivront votre exemple, ils feront fans clémence.
Ce fang fi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité fe montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis infultent à ma perte!
Quoi! fous leurs pas tremblans quand la tombe eft ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur défefpéré!
Qu'on les faffe fortir.

(*on les emmène.*)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

MON efprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux préfages.
Ami, durant trente ans de travaux & d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'eft levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle;
Mais fon courage altier fecondait mes deffeins;
Il foutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma penſée,
De ce trône ſanglant ma vieilleſſe laſſée
Allait le réſigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets ſont ſuivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Eſt-il vrai que mes fils ſe diſputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux?
Cette eſclave?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur ſanglante querelle;
Elle a cauſé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres ſacrés,
En portant ſur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard ſur ſon malheureux frère.
Argide a du courage : il n'a point démenti
Le pur ſang d'un héros dont on le voit ſorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne ſoit qu'un parricide;
Mais Polycrate enfin fut l'injuſte agreſſeur.

AGATHOCLE.

Tous deux ſont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a ſubi la mort, & l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu ſais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer;
Il m'offenſait ſurtout en ſe feſant aimer;
Son nom s'agrandiſſait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triſte maiſon j'étais abandonné....

Je le ſuis pour jamais. Je ſens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve eſt à peine aſſouvie.
On me hait : & voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui conſumé....
Mais Argide eſt mon fils.

ELPENOR.

Et j'oſe encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être & digne de l'empire ·
Incapable de feindre ainſi que de flatter,
De ſouffrir un affront & de le mériter;
Vertueux & ſenſible...

AGATHOCLE.

Ah, qu'oſes-tu prétendre ?
Lui ſenſible ! A mes pleurs a-t-il daigné ſe rendre ?
Du meurtre de ſon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé, n'a-t-il pas bravé la douleur de ſon père ?

ELPENOR.

Il eſt trop de fierté dans ce grand caractère ;
Il ne ſait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois ſavoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir ;
La nature a parlé ; ſa voix eſt toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance auſſi ſe fait entendre.

Je

Je dois tout à mon trône; ô trône ensanglanté !
Si brillant, si funeste, & si cher acheté !
Grandeur éblouissante & que j'ai mal connue !
Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laisse-moi respirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du fort!
L'un à l'autre inconnus dans ce féjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prifon nous raffemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir enfemble!
O père infortuné! c'eft dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont defcendu nos dieux;
C'eft parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, & l'arrêt doit fe rendre!
Agathocle a voulu que fa fervile cour
Solemnife avec lui ce déplorable jour.
C'eft une fête augufte; & fon ame affligée
Croit par ce grand éclat fa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le fang d'un tyran doit être refpecté.
Sous fa puiffante voix il faut que tout fléchiffe:
Et ce fpectacle horrible, on l'appelle juftice!

YDASAN.

Prêtreffe, croyez-moi, ce violent courroux
Raffafié de fang n'ira point jufqu'à vous.

Il eſt, n'en doutez pas, des barrières ſacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple ; & ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il eſt, reſpecte en vous ſes dieux.
De ma fille après tout vous n'êtes point complice;
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe :
C'eſt ma ſeule prière, & le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux! je vois paraître Argide avec Ydace!

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE,
Gardes & Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

ON le permet : je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, & vengé ſon honneur.

J'ai fait plus : je l'aimais, & m'immolant pour elle
Je m'impofais moi-même une abfence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, & je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je fuis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom facré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un & l'autre;
Que ma mourante main puiffe preffer la vôtre;
Que mes yeux foient encore attachés fur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préfide avec l'hymen à notre heure fatale!

(*à la Prêtreffe.*)

O Prêtreffe, allumez la torche nuptiale....

(*à Ydafan.*)

Embraffons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes fermens:
Ils font purs comme vous. Nos ames raffemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Confervez, s'il fe peut, équitable avenir,
De l'amour le plus faint l'éternel fouvenir!

YDACE *à Ydafan.*

Les fentimens d'Argide ont paffé dans mon ame :
Son courage m'élève & fa vertu m'enflamme.
Le nom de fon époufe eft un titre trop beau
Pour que vous refufiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'eft point cruelle :
La vie eft paffagère & la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eſt ouvert pour vous.
Il voit un grand ſpectacle, & digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Hé bien, je vous unis: hé bien, Dieux que j'atteſte!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeſte!
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive & s'y conſume!
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent!
Et tombe la Sicile & Syracuſe en poudre
Si l'oppreſſeur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers & tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, & mes derniers ſermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure eſt arrivée: Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de ſa préſence.

ARGIDE.

Quoi! ſa cour l'environne, & ſon peuple le fuit!

YDASAN.

Quel démon, quel deſſein devant nous le conduit?

SCENE III & dernière.

LES PERSONNAGES précédens, AGATHOCLE *entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés du trône, & sont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence....
(*il monte sur le trône, & les grands s'asseyent.*)
C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....
Vous me voyez au trône; & c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse;
Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition:
Si c'était un défaut, il serait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, & je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
Rassasié de gloire & de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, & même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un fentiment fecret au deffus des grandeurs.
Je l'éprouve, & mon ame eft affez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien confulté,
Vivre & mourir au trône, ou dans l'obfcurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendreffe
Me fefait efpérer qu'aux jours de ma vieilleffe,
De mon puiffant empire il foutiendrait le poids :
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abufé : ces erreurs menfongères
Sont le commun partage & des rois & des pères.
C'eft peu de les connaître ; il les faut expier....
O mon fils !... dans mes bras daigne les oublier !...

(*il tend les bras à Argide, & le fait affeoir à côté de lui.*)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce trifte jour
La vertu l'emportait fur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainfi que ma couronne....
Jouis de toutes deux ; ton père te les donne.
Prêtreffe de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes fi beaux ;
Relevez vos autels, célébrez vos myftères
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à fes dieux, ce qu'il doit à fes rois....
Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puiffes-tu voir ton fang renaître dans ma race !...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié ;
Pardonne au fouverain qui t'avait oublié ;

Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a difparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtreffe.*

O Dieux!

EGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père ; & peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Ineftimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ofe accepter de vous cet augufte partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne ufage....
Platon vint fur ces bords, il enfeigna des rois ;
Mon cœur eft fon difciple & je fuivrai fes lois....
Un fage m'inftruifit, mais c'eft vous que j'imite ;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-deffus des honneurs fouverains ;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, & je les crains.
Malheur à tout mortel qui fe croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'ufe un moment de mon autorité :
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.

(*il defcend du trône.*)

Agathocle à fon fils vient de rendre juftice :
Je vous la fais à tous... Puiffe le ciel propice
Commencer dès ce jour un fiècle de bonheur,
Un fiècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon augufte époufe ! ô noble citoyenne !
Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

Imprimé dans plusieurs éditions, à la suite des tragédies.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade :*

> Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
> Des malheurs des mortels & des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *& du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page* 237.)

> Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
> C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
> Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre

rimes mafculines de fuite, & de violer fi groffièrement les premières règles de la poëfie françaife? Il y a plus encore. Le fens eft perverti; il y a fix vers néceffaires d'oubliés. Il fe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté fon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaife copie du fouffleur de la comédie, & au lieu de fuivre l'édition de Genève, qui eft fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiffable.

La même fottife fe trouve dans la tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le fien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impofe!

Peut-on préfenter aux lecteurs un pareil galimatias, & voler ainfi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eft la négligence de quelques libraires; ils n'ont ni affez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni affez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandife, ils font contens. Mais bientôt leur mauvaife conduite eft découverte, & leurs miférables éditions décriées reftent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède eft imprimé beaucoup plus infidellement. L'auteur eft obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple:

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle*,

(a) L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, & qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des lois & de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage*.

Toute la fin de la tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes & qui s'en punit, à qui ſon père pardonne, & qui s'écrie dans ſon déſeſpoir *j'en ſuis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la pièce par une phraſe qui n'eſt pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie

(a) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du théâtre.

ſont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe ſous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ſa propre juſtification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'eſt qu'un tiſſu de fautes & de falſifications. Il n'eſt pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de ſon vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expreſſions, de ſubſtituer des liaiſons à des ſcènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues *lettres ſecrètes ;* tantôt ce ſont des lettres à ſes *amis du Parnaſſe*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'eſt ſon *porte-feuille retrouvé*, que perſonne ne voudrait ramaſſer. *Granger* le libraire met ſon nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jéſuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; & tout cela ſe vend à des provinciaux & à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la littérature françaiſe. Il eſt vrai que toutes

ces impertinences tombent & meurent comme des insectes éphémeres, mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe ; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable ; qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers? combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille?

Fin du Tome sixième.





